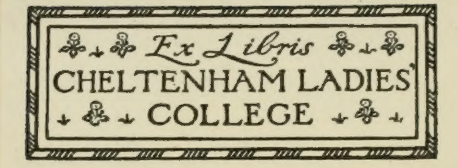

Ex Libris
CHELTENHAM LADIES'
COLLEGE

ŒUVRES CHOISIES

DE

Marceline Desbordes-Valmore

s/ Ondine Valmore p. 222-234
(détails intéressants)

ŒUVRES CHOISIES

DE

Marceline Desbordes-Valmore

AVEC ÉTUDES ET NOTICES

PAR

Frédéric LOLIÉE

> Quoi ! vous voulez savoir le secret de mon sort ?
> Ce que j'en peux livrer ne vaut pas qu'on l'envie :
> Mon secret, c'est mon cœur ; ma souffrance, la vie ;
> Mon effroi, l'avenir, si Dieu n'eût fait la mort !



PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

ŒUVRES CHOISIES

DE

Mme DESBORDES-VALMORE

NOTICE

Vers la fin du siècle dernier, nous avons vu se produire un mouvement de curiosité soudaine, d'intérêt subitement ravivé, autour du nom et des œuvres de la grande romantique Marceline Desbordes-Valmore. La manifestation en fut si intense, si prolongée, qu'il sembla qu'on assistait à une véritable fièvre de résurrection littéraire en faveur de cette muse plaintive, comédienne et poète, amante, épouse et mère.

Sans doute, les jugements portés en son honneur par des écrivains tels que Lamartine, Victor Hugo, Sainte-Beuve, Brizeux, Baudelaire, avaient laissé leur empreinte ineffaçable dans l'histoire de la poésie. Tout isolée, toute simple et modeste qu'elle parût, les maîtres de la littérature, ses contemporains, l'avaient proclamée leur parente en esprit, ils la tenaient hautement pour une âme de leur famille[1]. Le charme passionné de ses vers et le

1. Par curiosité, nous relèverons ici une lettre de Balzac (non datée et inédite) à Marceline Desbordes-Valmore, témoignant et de son estime littéraire et de son affection pour elle :

« Il m'est arrivé deux petites lettres trop courtes de deux pages, mais toutes parfumées de poésie et qui sentaient le ciel d'où elles venaient ; elles m'ont rappelé, comme les plus beaux endroits d'une symphonie de Beethoven, les deux jours que j'ai eus de vous, en sorte que je suis resté (ce qui m'arrive

rayonnement sympathique se dégageant d'elle-même lui avaient gagné les cœurs et les intelligences d'élite. Néanmoins, il était réel que les traits de sa physionomie paraissaient bien effacés, aux alentours de 1895. Les herbes d'oubli croissaient autour de son tombeau. Tout à coup, à la suite de la mise en lumière d'une partie considérable de sa correspondance, on s'était repris d'amour pour la douce élégiaque, pour celle qui sut envelopper sa passagère douleur de tant d'éloquence et de mélodie. De 1896 à 1898 nous assistâmes à une sorte de renaissance menée avec une incroyable ferveur autour du nom de Desbordes-Valmore.

La révélation successive de ses lettres à son mari, à ses enfants, à ses proches amis, souvent aussi poignantes d'expression que les stances de ses élégies, avaient reporté sur sa personne les sympathies des lettrés et du public. On recommença d'après des données plus sûres les récits de sa vie tourmentée. On recueillit, pieusement, jusqu'aux moindres feuillets de cette intarissable conversation épistolaire, qui aura été l'intime et le vivant commentaire de ses poétiques effusions. Le dossier allait grossissant de jour en jour, sans que parût se ralentir l'empressement des chercheurs. M. Benjamin Rivière, dont les deux volumes des « lettres inédites »,

rarement), la lettre à la main, pensif, me faisant un poème à moi seul, me disant: Elle a donc conservé souvenir d'un cœur dans lequel elle a pleinement retenti, elle et ses paroles, elle et ses poésies de tout genre; car nous sommes du même pays, madame, du pays des larmes et de la souffrance; nous sommes aussi voisins que peuvent l'être, en France, la prose et la poésie; mais je me rapproche de vous par le sentiment avec lequel je vous admire et qui m'a fait demeurer, *une heure* de dix minutes, devant votre portrait, au salon... Allons, adieu; ma lettre ne vous dira pas toutes mes pensées; mais vous y trouverez intuitivement toute l'amitié dont je la charge et tous les trésors dont je voudrais pouvoir disposer si Dieu me prêtait sa puissance. Tous ceux que j'aime auraient, selon leurs goûts, *un grand, un petit, un moyen grenadier* et toutes les joies du paradis par avance; car à quoi bon les faire attendre? Adieu donc, baisez Ondine au front pour moi; et gardez, je vous prie, comme quelque chose de vrai, mon sincère attachement et ma vive et sympathique admiration. « DE BALZAC. »

annoncées et commentées à l'avance par une excellente introduction, avaient été véritablement le point de départ, le prétexte ou l'occasion de cette active campagne; Jules Lemaître, en ses inoubliables feuilletons du *Journal des Débats,* Montégut, Descaves, Séverine, Auguste Dorchain, — nous-même, à l'aide d'un précieux dépôt mis entre nos mains par le plus ancien ami de la famille Valmore : Félix Delharse, — chacun y voulut contribuer de son effort et de son zèle. Les meilleures plumes s'excitaient à évoquer son image, à ressusciter ses pâles douleurs. On l'appelait la Sapho chrétienne. On lui tressa des couronnes aussi éclatantes que des auréoles.

Au mois de juin 1896, les fêtes qui avaient été organisées à Douai par ses compatriotes prenaient les proportions d'une apothéose. Les artistes de la capitale les plus goûtés étaient accourus dans la cité flamande pour déclamer ses élégies, et les écrivains les plus en renom pour faire l'éloge de son talent et de ses vertus. Je revois encore cette statue sur son tertre fleuri, vivante comme une résurrection. Debout, simple, vraie, touchante, la tête inclinée à gauche « comme pour mieux écouter les battements de son cœur », le visage empreint de l'harmonieuse mélancolie de ses chants, avec un mouvement de bras et de mains mêlés, s'allongeant dans un geste de silencieuse douleur : c'est la tendre Valmore. Figure émouvante et sympathique, bien digne d'intéresser les âmes sensibles de tous pays parce que, sans ambition de gloire, elle fut poète comme la poésie elle-même. Aucun auteur peut-être, en notre siècle, n'a cueilli plus facilement, suivant l'expression de Baudelaire, la formule unique du sentiment : le sublime qui s'ignore.

Il avait fallu deux tiers de siècle pour que l'on connût pleinement, aussi bien que la persistance de ses infortunes, les délicatesses exquises de son âme, la philosophie généreuse qu'elle sut tirer de ses souffrances et l'admirable charité qui la rendit exemplaire.

*
* *

Peu de créatures au monde subirent une existence aussi rigoureuse que le fut celle de Marceline Desbordes-Valmore. Dans sa correspondance, on a, jour par jour, se découvrant sans voile, le spectacle consternant de cette dure vie, traversée comme par éclairs d'espérances fugitives et constamment ramenée à l'amertume des séparations douloureuses, des attentes infinies et des misères lourdes qui rejettent à la terre des rêves partis pour le ciel. Elle aima, souffrit, pleura. Dans ces mots est sa destinée tout entière. Quelle destinée! Elle-même a pu justement en exprimer la plainte dans ce passage d'une lettre inédite à la grande tragédienne Mlle George :

J'ai bien peu respiré ici-bas entre un malheur et un autre. J'ai fini par en demander pardon à mes amis[1].

Au cours de la vie errante qui l'avait jetée et ramenée plus d'une fois de Rouen à Bruxelles, de Bruxelles à Rouen, puis à Lyon, à Bordeaux, à Paris, elle ne connut jamais l'entier repos de l'esprit et la complète sécurité d'une situation indépendante.

L'ancienne ville de Douai fut le berceau de ses ans. Elle y naquit le 20 juin 1786, la dernière des sept enfants de Félix Desbordes, un peintre en armoiries et en ornements d'église. C'était dans une humble maison, l'une des plus pauvres de la ville, tout près d'une simple paroisse dédiée à Notre-Dame.

Nous ne redirons point les détails assez de fois racontés sur sa prime jeunesse : la misère au foyer paternel; le voyage entrepris, en un jour de désolation, pour s'en aller recueillir par delà l'Océan de vagues espérances d'héritage; puis le réveil cruel en touchant le sol de la

1. 4 décembre 1854. Lettre communiquée par M. Benjamin Rivière.

Guadeloupe; cette île en pleine révolte, dévastée par l'incendie et dépeuplée par la mort; enfin le retour, dans les conditions les plus néfastes, de la jeune Marceline, ayant vu mourir sa mère et ne rapportant, au milieu des siens, que des déceptions et un deuil immense.

Il fallait songer à vivre pourtant. Elle demanda des ressources au théâtre. Tristes débuts! Ses premiers directeurs firent faillite. A Bordeaux elle resta deux jours sans prendre de nourriture et tomba évanouie dans la rue. Une troupe de comédiens venue de Lille donnait des représentations à Douai. Elle s'y engagea. En 1803, elle figurait, au théâtre de Rouen, en qualité de jeune première, d'ingénuité et de chanteuse lyrique. Appelée à Paris, elle se montra avec avantage sur la scène de l'Opéra-Comique. Une destinée meilleure semble alors se dessiner pour elle. On l'apprécie. On l'applaudit. Sa voix, au dire des critiques du temps, n'avait pas grande étendue; le timbre en était un peu voilé. Son chant, néanmoins, avait de la grâce et de l'expression[1]. Elle paraissait d'une complexion faible; les traits de son visage manquaient de régularité; mais sa physionomie douce et mélancolique inspirait d'abord de l'intérêt. Aux éclairs qui s'échappaient de ses yeux, on sentait la sincérité des impressions qu'elle traduisait. Grétry, le célèbre compositeur liégeois, l'avait distinguée dans le rôle d'Eliscas. Il voulut guider sa vocation. Il en vint à l'aimer tendrement, à l'appeler sa fille, et l'âme brûlante de Marceline et ses talents la rendaient digne de cette adoption.

Des espérances flatteuses se fondaient sur son avenir, quand le théâtre ferma pour cause de réparations. Elle eut, sur d'autres scènes, des alternatives de succès et d'incertitudes. Le 4 mai 1807, elle débutait à Bruxelles

1. Elle avait aussi cultivé la guitare et y était devenue assez forte. « C'était le seul instrument qui convînt à ma voix et à ma fortune, » disait-elle. (*Lettre inéd. à son frère*, 3 mars 1813.)

dans le rôle d'Eugénie de la *Femme jalouse* et dans celui de Constance d'*Une heure de mariage.* Elle gagna la faveur du public. On vantait chez elle une diction pure, un son de voix séduisant, et surtout une sensibilité communicative qui s'harmonisait avec toute l'expression de son visage. Elle se croyait sûre du lendemain, quand la troupe se trouva brusquement désorganisée.

Elle revint à Paris, où l'attendaient, à défaut de réussite immédiate et de satisfactions positives, des amitiés ferventes. Je dis surtout des amitiés de femmes, ses sœurs, ses confidentes rencontrées sur les âpres chemins de la vie artistique. Elles s'appelaient Pauline Duchambge, âme romanesque et musicale, l'admiratrice et la tendre élève du brillant et volage Auber, — Pauline, l'amoureuse créole dont le secret d'inspiration se trahissait à chacune de ses mélodies nouvelles : *Bouquet de bal, Séparation* ou *Penses-tu que ce soit aimer!* ce cri suprême d'un cœur que l'espoir abandonne; Caroline Branchu, la royale cantatrice; et Albertine, la blonde compagne d'enfance de Desbordes, un nom que nous verrons revenir dans ses plus tendres élégies. En vérité, ce serait un des chapitres les plus intéressants à développer, dans l'histoire d'une telle vie, que celui qui aurait pour sujet et pour titre : les *Amies de Desbordes-Valmore.* On reconnaîtrait de prime abord entre ces femmes distinguées le lien de mystérieuse ressemblance qui est la parenté des poètes; puis, on trouverait, à suivre le roman de leur intime existence, tour à tour, des révélations pleines de charme. Quelle était, en particulier, celle que nous avons nommée la dernière, cette moitié d'elle-même, sa « plus que sœur », comme le disait Marceline, au temps heureux où nul orage n'avait troublé la sérénité de sa jeunesse?

Arrêtons-nous un moment pour l'apprendre, et nous aurons la satisfaction de recueillir quelques traces d'une vie simple et courte, qui n'a pas eu d'historien. Elle s'ap-

pelait Albertine Gantier. Née à Douai le 14 mai 1787, mariée à Bruxelles, en 1810, à un garde du génie, elle mourut en 1819. Elle possédait une voix charmante et s'adonnait à la composition musicale. Elle mit en musique trois romances de Marceline. Son nom et celui de Pauline Duchambge sont ceux qu'on rencontre le plus fréquemment sur l'album autographe des poésies de Desbordes-Valmore. Son souvenir reste toujours présent au cœur de celle qui l'a tant aimée. Sur une page de cet album, que nous avons vu à la bibliothèque de Douai, se remarque une gravure représentant l'ombre blanche et vaporeuse d'une jeune fille debout auprès d'une tombe avec cette inscription : *La première au rendez-vous,* et sur le revers ce nom : Albertine Gantier. A d'autres places réapparaît le même visage, le même nom, entouré de fleurs, de pensées et de myosotis.

C'est qu'en effet l'une de ces affections de jeunesse qui ne se remplacent plus, ingénues et passionnées, pleines d'enthousiasme et de candeur, les avait l'une à l'autre enlacées. Je rencontre, sur mon chemin, de petites lettres toutes simples d'Albertine à Mlle Desbordes. Quelle impatience de camaraderie jaseuse! Quels innocents transports d'une amitié pressée de se répandre en douces paroles et en chères confidences :

Ma Marceline,

J'apprends que tu arrives, et je ne puis contenir ma joie. Ah! ma chère petite, que nous allons nous retrouver! Crois-tu que je n'y peux penser sans aussitôt sentir mes larmes couler de bonheur? Ne tarde pas, chère amie, à venir me voir. Ma maison, ma table, tout est à toi. Avec quel bonheur je te serrerai dans mes bras!

Mon époux ignore que je t'écris. Il me tourmente, lui. Il me dit que peut-être tu as changé pour moi, qu'il ne veut pas que j'aille te voir avant que tu ne viennes chez nous. Il ne te connaît pas, ma Marceline, mais il saura apprécier tout ton mérite, toute ton amitié pour Albertine. Mande-moi, au même instant, ton arrivée; si tu es fatiguée, mande-le-moi, je t'en supplie, que je ne perde pas un instant. Oh! mon amie, on n'aime pas comme

nous! Je dis nous... n'est-ce pas, ma Marceline, que tu partages ma joie?

Au revoir, chère petite, je suis à moitié folle de bonheur.

Ton amie,
ALB. GANTIER.

Notre adresse : aux Chartreux, rue Notre-Dame-du-Sommeil.

Comment devait répondre à un aussi vif attachement celle chez qui le besoin d'aimer était aussi nécessaire que respirer pour vivre! Voici deux pages écrites à lointaine distance de la mort d'Albertine, la première en 1831, la seconde en 1849. Elles marquent assez par la force du souvenir l'intensité du sentiment éprouvé.

UN RÊVE (ALBERTINE GANTIER)

21 mai 1831.

Je sors d'un rêve étrange. Je ne peux me refuser à te l'écrire pour me convaincre qu'il n'y faut pas croire... ou pour qu'il étonne de tristesse quelqu'un qui m'aura aimée, s'il se réalise dans un an.

Je traversais vers la nuit une longue allée d'arbres. J'y étais seule, sans mélancolie et sans frayeur. J'allais vite et je ne sais où. Tout à coup, au milieu de deux arbres, Albertine s'est montrée vêtue de noir, mais sous les traits de ma bonne Roussel. Cette différence ne dérangea pas mon idée que c'était bien Albertine, et je lui dis sans trop de surprise, en lui tendant les bras avec promptitude, presque en riant : « Ah! viens-tu me chercher? — Pas encore, me dit-elle, ce n'est pas temps. Je ne viendrai que dans un an. Mais, dans un an, il faut te tenir prête, et je t'emmènerai. Oh! que tu seras bien alors! — Dans un an, répétai-je avec quelque plaisir, bien vrai? bien sûr? — Oui, tu peux y compter et m'attendre. Jusque-là tu dois souffrir. » Ses yeux, où je regardais curieusement alors et avec émotion, brillaient d'une clarté singulière et s'agitaient comme pour parler. Elle me conduisit pour me faire panser le cœur où j'avais une blessure ouverte, mais ce qu'on me donna et que j'y appliquai avec indolence ne faisait qu'ouvrir cette plaie, à travers laquelle je voyais jusqu'au fond de mon cœur. Qu'il y faisait triste! Tout est confus de ce qui me reste de ce rêve. Ces deux scènes sont, là, comme arrivées ou bien montrées d'avance.

Et j'ai senti les lèvres d'Albertine s'attacher longtemps avec une pitié passionnée sur les miennes. Alors j'ai eu un peu de frayeur, mais je ne bougeais pas, dans la crainte d'affliger cette chère ombre.

*
* *

Si les douces flammes de l'amitié, vivante ou ressouvenue, échauffaient ainsi l'âme de Marceline, qu'en devait-il être des brûlures de la passion! C'est le moment de revenir au point de notre récit d'où nous avait écartés l'image fuyante d'Albertine. Nous allons tourner la page la plus pathétique du « roman » de Desbordes-Valmore.

Elle était infiniment romanesque, en effet, et, de plus, appartenait à une époque de grande emphase sentimentale. Son âme volait au-devant de l'amour. Elle s'y porta avec une véhémence de pensée et d'imagination dont frémirent longtemps ses élégies.

C'est auprès de Délie (Zélia), une amie perfide et la complice de celui qui devait trahir sa foi, qu'elle rencontra « l'inconnu ». Elle crut à ses serments, elle s'enivra de ses protestations, elle s'entretint du rêve d'un éternel bonheur. Elle connut les troubles de la passion et les espérances infinies que, par moments, elle donne; puis, apparurent les doutes, les soupçons, les noirs orages. Après de courtes embellies sur un ciel nuageux, le pénible réveil, l'abandon sans retour, la voix brisée par la douleur, un enfant dont la grâce et les caresses ne furent aussi qu'une brève illusion, et pour son âme blessée l'inguérissable atteinte de ce mal *dont on n'ose ni vivre ni mourir*.

Quand on sait tout cela, on a beau se dire, avec M. Benjamin Rivière et d'autres : qu'importe le nom de cet homme, si, du moins, nous devons au sentiment qu'il inspira les plus beaux cris d'amour que le dix-neuvième siècle ait entendus! Sans doute; mais l'esprit a trop de peine à subir de son plein gré la contrainte des secrets inviolables. Des retours de curiosité, dont la raison n'est pas maîtresse, vous y rejettent; on revient,

après l'avoir plusieurs fois abandonnée, à l'indéchiffrable énigme; on veut savoir, enfin. Ce nom, qu'au plus intense de ses crises élégiaques, elle n'écrivit jamais, sa bouche le murmurait sans cesse; il fut, à chaque minute, au bout de sa plume comme sur le bord de ses lèvres; et certainement elle le traça bien des fois sur le papier, aux jours de tendresse heureuse et confiante, lorsque, laissée seule à la fougue de ses pensées, elle essayait de tromper par des mots la langueur de l'attente. On l'a vainement cherché jusqu'à ce jour, les lettres de jeunesse et de passion ayant été détruites. Aurions-nous trouvé enfin la clef du mystère?

Ce n'était pas Henri de Latouche, contre lequel on n'a eu d'autre semblant de preuve qu'un mot de Sainte-Beuve, son ennemi personnel : Latouche qui ne fut pas l'auteur responsable de la « faute », mais qui en eût été bien capable, puisqu'il essaya, vingt années plus tard, de séduire Ondine[1]. Encore moins était-ce le comte de Marcellus, sur la mémoire duquel flottèrent un instant les soupçons de Jules Lemaître, sans autre indice qu'une similitude de noms[2]. Encore moins le Saint-Marcellin, fils naturel de Fontanes, auteur dramatique et journaliste, qui fut tué en 1819 ou 1820. Pas davantage le médecin Alibert, qui encouragea les débuts littéraires de Marceline et poussa à sa réputation... Non, mais nous avons pu croire, sans en avoir reçu la complète certitude, que c'était un autre, un certain habitué du théâtre

1. Il est notoire que la rupture qui eut lieu, en 1839, entre Henri de Latouche et la famille Valmore eut, en effet, pour raison la conduite très équivoque à l'égard d'Ondine de cet écrivain, depuis longtemps marié et père de famille. Le fait des excellents rapports maintenus jusqu'à cette date entre le romancier du *Val des Loups* et le mari de Marceline renverse à lui seul les suppositions avancées au sujet de H. de Latouche.

2. Ton nom...
Tu sais que dans le mien le ciel daigna l'écrire...
(*Elégies* de DESBORDES-VALMORE.)

Inexplicable est restée, d'ailleurs, l'énigme de cette appellation intime, qui venait sans doute d'un accord secret entre Marceline et celui qu'elle aimait.

Feydeau, un rimeur versé dans l'art d'Ovide, un poète bien ignoré, maintenant, des historiens littéraires et qui était alors assez répandu parmi la société légère et les artistes...

« L'amant de Marceline, le premier, du moins, disait assez méchamment Sainte-Beuve à Lacaussade qui me rapportait, un matin, ce propos, a été Latouche. — Elle n'en eut jamais qu'un, répondit le poète des *Epaves*, et cet amant s'appelait l'idéal. » Sans doute, mais il s'appelait aussi, pensons-nous, Dupuy des Islets, un créole né à Saint-Domingue vers 1770, d'une noble et riche famille, qu'avait ruinée la révolte des noirs. Lacaussade en fut instruit, et M. Félix Delhasse, l'ami de famille qui eut avec les Valmore les relations les plus intimes et les plus prolongées, en eut la conviction presque absolue :

Oui, nous écrivait-il le 28 mai 1896, Dupuy des Islets me paraît être l'homme en question. La Délie était une créature frivole dont Marceline eut à subir l'influence, et c'est dans son entourage qu'elle connut ce chevalier, qui avait la réputation d'être peu scrupuleux en amour.

Il avait commencé par lui offrir des conseils, qu'elle accueillit avec une gratitude ingénue. Elle avait foi dans les mérites qu'il s'attribuait, elle lisait avec un sentiment préconçu d'admiration les élégies médiocres qu'il signait dans l'*Almanach des Muses*, et la lui exprimait avec plus de spontanéité juvénile que de réflexion.

J'ai lu ces vers charmants où son âme respire,

s'écriait-elle, au temps de Baour-Lormian, des Esménard et des Luce de Lancival, quand la flamme du lyrisme semblait agonisante, quand de petits vers spirituels et aimables suffisaient à passer pour des chefs-d'œuvre. Critique influent, chargé du feuilleton dramatique de la *Gazette de France* où, entre parenthèses,

il s'était fait beaucoup d'ennemis par la violence, par l'injustice et le peu de goût de ses censures, il en imposait à la jeune poétesse doublement illuminée à son égard pour le talent comme pour l'amour. En même temps que Marceline, le chevalier Dupuy des Islets courtisait Zélia, une Grecque de naissance, sensible à la flatterie et au plaisir. C'est à celle-ci qu'il écrivait en 1813 :

J'aime tes grands yeux noirs en amande fendus,
Prédicateurs charmants des plaisirs défendus...

Femme légère et rieuse, elle s'amusa de voir naître une passion véritable dans le cœur de Mlle Desbordes (V. les élégies à Délie) pour ce poète de peu d'âme et de peu de valeur, mais qu'élevait bien au-dessus de lui-même l'imagination d'une amoureuse de vingt ans (et d'une telle amoureuse!). Il passa de Délie à Marceline, d'une actrice à l'autre, sans plus de scrupule, et l'abandonna aussi vite qu'il l'avait connue, lorsque les choses se gâtèrent[1].

Tel était cet amant assez ordinaire en l'espèce, dont la rencontre n'avait été, en somme, pour Marceline Desbordes, que la surprise physique d'un rêve idéal, d'un rêve qui ne voulut jamais s'anéantir. Plus de dix ans après son abandon, Marceline gardait à l'oublieux passant d'amour un sentiment, qui n'était point de la haine. Ainsi qu'il arrive pour la lave en fusion, ce qui s'imprima une fois dans son âme ne devait plus s'effacer[2]. Elle était de ceux dont elle a dit elle-même :

1. Marceline Desbordes eut un fils, un gage de cet amour « qu'elle avait maudit sans pouvoir l'oublier »; courte consolation, court bonheur, car cet enfant mourut peu de temps après. Sous l'impression d'une infinie tristesse, elle écrivit alors (en 1816) son élégie :

J'ai tout perdu! mon enfant par la mort...

V. aux *Poésies*.

2. Lacaussade.

Bien qu'ils aiment toujours, ils n'aiment qu'une fois.

Sa gloire profita de ses douleurs ; car, de cette blessure faite par la déception imméritée, par la bonne foi trahie, s'écoula une source vive de chants mélancoliques et passionnés.

*
* *

Revenons au détail de sa vie.

Elle a perdu la voix, à la suite de ses couches. Elle a dû renoncer au chant, et, néanmoins, rentrer au théâtre pour soutenir son père et son enfant. Le seul bonheur qui lui restât, c'était son fils, gage adoré d'un amour qu'elle avait maudit sans pouvoir s'en arracher ; et ce bonheur allait aussi s'enfuir. Ses poésies d'alors nous la montrent courbée pendant de longues nuits sur le berceau de l'enfant malade et ramassant toutes les forces de son être, en quelques mois, pour les apporter au pied de ce lit. Il meurt, et elle s'étonne de vivre encore!

Les choses théâtrales firent une diversion nécessaire aux amertumes qui remplissaient son cœur. Puis, ce fut une autre et nouvelle impression plus personnelle. Parmi les artistes du théâtre de la Monnaie de Bruxelles, où elle était revenue, se remarquait un jeune comédien, de figure aimable, Prosper Lanchantin, dit Valmore, engagé comme premier rôle. Il était grand, bien fait, avec un air de noblesse. Ses débuts, à Paris, sous la protection de Mlle Raucourt — avec laquelle le brouilla une étourderie de jeunesse — avaient donné de lui des espérances qui eussent été très belles, s'il les avait réalisées. La nature pleine de poésie, de délicatesse et de mélancolie de Marceline fit sur Valmore une telle impression que les déclarations d'amour qu'il lui adressait, chaque soir, sur la scène, devinrent l'expression d'un sentiment véritable. Il lui demanda sa main. Mar-

celine voulut s'en défendre. A une lettre très enflammée de juvénile passion elle répondait :

Il n'y a rien de si sincère que mon cœur. Je ne puis plus le donner qu'en donnant ma vie; et ce n'est pas à votre âge, entouré de mille séductions, que l'on promet un amour sans bornes, sans terme que le tombeau !... Ne cherchez donc pas à l'inspirer à moi, qui ai tant souffert.

Elle se laissa toucher, pourtant. Au mois de septembre 1817, ont célébrait le mariage de Mlle Desbordes et de Valmore. Le marié avait trente et un ans, l'épouse était sensiblement plus âgée. Malgré la disproportion d'âges, leur affection était franche et complète. Elle avait avoué le passé. La *réhabilitation,* comme on dit au théâtre, s'était accomplie loyalement.

Quoique la mort d'un père bien-aimé eût assombri les premiers jours de cette union, Marceline, un moment, pensa qu'elle avait fixé le bonheur. Ils poursuivaient ensemble le succès et paraient l'avenir de riantes couleurs. Cette phase d'apaisement, dans la destinée orageuse de Desbordes-Valmore, fut courte. En 1818, elle perdit Junie, sa première fille, âgée d'un mois. D'autres chocs succédèrent à celui-ci, et des séries d'épreuves dont sa correspondance, comme sa poésie, a reflété le pénible tableau.

L'époque était inclémente aux artistes. Et, chose plus grave, ils s'étaient embarqués sur un élément troublé sans posséder en eux-mêmes la force et l'esprit de direction. Homme affectueux, dévoué, honnête et bon, de caractère droit, Valmore manquait d'énergie et n'avait pas beaucoup de talent non plus. Marceline avait dû quitter le théâtre et s'était réfugiée dans la littérature, dans la poésie, qui console et relève les âmes, mais est d'un faible support contre les accablements de la vie matérielle.

La condition du ménage n'était pas très mauvaise en Belgique. Valmore avait un engagement assuré, des

rôles nombreux en perspective. Il eut la mauvaise inspiration de tout rompre pour venir à Paris, où il eut toujours l'idée malheureuse de s'installer. Il ne voyait d'autre but que d'entrer au « Théâtre-Français ». C'était là seulement que se trouvait la place due à ses talents. Il n'obtint pas ce qu'il croyait mériter, poursuivit son désir avec obstination sans parvenir à l'atteindre, et ce fut la cause principale des misères contre lesquelles tous deux eurent à se débattre. Pendant trente années, nous voyons Valmore en quête d'engagement. En 1838, il va s'échouer à Milan, à la suite d'un impresario qui tombe en faillite et qui l'abandonne sans ressources, lui, sa femme et ses deux filles : Inès et Ondine.

L'année après ce désastreux voyage en Italie, il revient au théâtre de Lyon, laissant à Paris sa femme et ses enfants.

Marceline se plaignait doucement sur le malheureux sort qui les séparait. Mais lui n'avait pas abandonné son idée fixe : rentrer dans le premier théâtre de la capitale. Marceline a une mission à remplir, de nouveaux efforts à tenter, toujours visant au même résultat. Sans s'apercevoir que les égards qu'on lui témoigne à elle lui sont personnels et que l'opinion faite sur l'insuffisance de son mari en rend d'avance les effets inutiles, elle persévère dans le devoir imposé, avec cet esprit de dévouement et d'abnégation qui était en elle comme une loi de sa nature. Et l'épouse timide et fière, qui n'aurait voulu rien demander pour elle-même, multiplie ses démarches[1], passe ses journées en courses, gravit ces interminables escaliers de Paris, frappe à des portes inconnues, se morfond dans les antichambres, pénètre dans les bureaux des directeurs et, tout émue, affronte les audiences des ministres.

1. Cf. B. Rivière, introd. à la Correspondance.

Ainsi continue leur pénible odyssée, ensemble ou séparément, Marceline revenant sans cesse à Paris, usant ses forces sans user son courage et n'obtenant pour elle que des éloges, pour son mari que des promesses.

Le désespoir me gagne, écrivait-elle à M[lle] Mars, la célèbre comédienne ; et si vous n'y pouvez rien, je me rendrai, du moins, le témoignage de n'avoir rien négligé pour servir Valmore, et alors vous me plaindrez... Un libraire me prend deux mille francs, et une petite pension que m'accordait l'autre gouvernement ne m'est pas continuée. C'est trop peu pour vivre. Que vos belles mains s'élèvent en ma faveur ; si vous êtes aussi puissante qu'adorable, vous obtiendrez une seconde fois cet engagement qui semblerait aujourd'hui si précieux à Valmore.

Ingénue et naïve autant qu'aimante, Marceline ne voyait ni les erreurs ni les fautes de son mari ; elle n'avait que tendre pitié pour ce grand enfant prodigue,

Cachant sous un front grave un esprit imprudent.

Rien n'entame sa foi dans son cher et maladroit artiste. Elle s'évertue sans cesse à remonter son courage, à le prémunir contre ses propres défaillances, à chasser de son esprit les ombres qui l'assiègent, quand il se lamente à elle et s'accuse d'être cause de la détresse commune. Elle a, pour cela, des mots d'une douceur charmante ; elle déploie un adorable art féminin pour s'abaisser et se diminuer, pour hausser d'autant l'homme qu'elle sent faible et accablé.

Cependant, les choses allaient de mal en pis. Une pension, que lui servait le gouvernement, fut plusieurs fois mise en péril. Ses chants divins ne lui rapportaient rien. Une gêne permanente pesait sur sa pensée. La fièvre chaude de l'argent revenait, à chaque instant, jeter le désordre dans son imagination et dans ses rêves. Et les malheurs s'ajoutaient aux adversités particulières. A Lyon, à Paris, les agitations politiques, les émeutes, les

guerres civiles, bouleversaient à la fois son âme sensible et son budget modique. Ce furent successivement les journées de juillet 1830, l'insurrection de Lyon en 1834, qui lui arracha des cris de pitié superbe, la révolution de février 1848, le coup d'Etat de 1851. Ses lettres contiennent des passages poignants sur les autres et sur elle-même, en ces époques tumultueuses. Ainsi, le 6 décembre 1851[1], elle adressait à l'ami le plus dévoué de la famille Valmore, à Félix Delhasse, cet appel si pathétique en sa brièveté :

Si vous pouvez nous envoyer quelque argent, que votre cœur s'empresse. Le moins sera beaucoup, au milieu des choses formidables qui se passent. Tout est paralysé dans une terreur mortelle.

Soyez béni, cher absent, vous et les vôtres, par votre amie confiante et fidèle !

Mme VALMORE,

16, place Vendôme.

Qu'elle allât d'un point de l'horizon à l'autre, elle ne faisait que changer de misère. Dans Paris, on ne la trouve nulle part fixée, mais constamment en quête d'un gîte, cherchant, déménageant, menant une vie d'oiseau perpétuellement sur la branche :

1er novembre 1853.

L'augmentation prodigieuse des loyers à Paris nous a forcés de nous réfugier dans un plus humble encore que le dernier, où nous avons reçu votre chère lettre. Quelques lignes de vous nous toucheraient le cœur de la seule consolation qui nous reste, à travers tant d'orages et d'absences, et je vous envoie notre nouvelle adresse jusqu'à ce qu'un autre ouragan nous emporte au nord ou au midi de ce monde, qui semble tourner dans le vertige. Là, nous vivons bien silencieux et bien seuls; car il n'est pas toujours besoin de sortir de la patrie pour en être exilé. Les grandes infortunes laissent autour d'elles un effroi qui n'est surmonté que par bien peu d'âmes fidèles. Il y a longtemps que nous avons commencé de l'apprendre; et vous étiez plus près de nous, durant l'absence, que tant d'amis craintifs qui ont eu peur de mes larmes[2]

1. *Lettre inédite*, 6 déc. 1851.
2. *Lettre inédite à Félix Delhasse.*

Cette hirondelle de toit, comme l'appelle Séverine, mourut sans avoir jamais pu réaliser l'ambition de ses rêves : loger au second!

La réputation grandissait autour du nom de Desbordes-Valmore; on apprenait ses vers, on chantait ses romances; mais c'était la réputation stérile autant que brillante qu'apportent les lauriers poétiques, quand ils n'ont pas d'autre accompagnement. Milton l'a noté dans un triste et beau vers :

Nor could the Muse defend her son.

La pénurie de ses ressources et son irréductible fierté la tinrent continuellement en lutte pour le pain, pour le loyer, pour la robe. Il y a des détails navrants dans les lettres de cette habitante du Parnasse, qui ne pouvait, quelquefois, affranchir ses lettres et s'excusait de faire attendre ses réponses; qui, n'ayant pas une fleur en sa mansarde, glissait sous les enveloppes de ses missives des feuilles arrachées à la cime d'un platane, au ras des gouttières. J'en cite quelques-unes, au hasard, parmi le flot de lettres, pour la plupart inédites, qui sont, au moment où nous en écrivons, éparses sous nos yeux :

C'est affreux de n'obtenir aucun résultat honorable de son travail. Dante a oublié cela encore dans son Enfer.

⁂

Quand pourrez-vous venir rompre avec nous le pain de la tristesse?

⁂

Je n'ai plus d'amitié que couronnée d'épines.

⁂

Je suis consternée et j'en aurai la fièvre. Il fallait absolument que je vous visse, hier, avant-hier, tous les autres jours. Et si je

n'y suis pas allée, c'est qu'il m'était impossible de faire deux fois ce chemin *à pied*. Comprenez cela; c'est triste[1].

Un autre jour, elle écrit à son frère, plus dénué qu'elle, en lui envoyant quinze francs :

Ce déménagement m'a tout pris. A quel point faut-il que je sois pauvre pour te laisser si pauvre! J'ai des moments où je croule!

Et une nouvelle fois, en expédiant au même une somme plus modique encore :

Je t'envoie cinq francs, mon bon frère; je les prends, au vol, à ce sort avare qui me regarde de travers depuis si longtemps.

Les entraînements irréfléchis de sa générosité (car elle était infiniment bonne, et pauvre elle faisait l'aumône aux pauvres) contribuaient beaucoup à ramener chez elle ce malheur d'argent dont elle a la plainte continuelle. Amasser, conserver, lui était chose impossible. Elle disait à son fils qu'un objet quelconque, précieux ou non, ne lui semblait plus rien, aussitôt qu'il avait été désiré par quelqu'un.

Epouse accomplie, mère incomparable et fervente chrétienne, Marceline bénirait encore Dieu dans ses épreuves si, du moins, les consolations de l'amour lui étaient laissées comme un suprême refuge. Hélas! son foyer est dévasté. Elle perd sa fille Inès de la phtisie, à vingt ans; puis, son frère, ses sœurs, ses plus chères amies, sa bien-aimée fille Ondine. La mort frappait impitoyablement autour d'elle :

Ecoute, écrivait-elle, en un soir de profonde tristesse, à Pauline Duchambge, je suis allée à l'église, où j'ai fait allumer huit cierges humbles comme moi. C'était huit âmes de mon âme : père, frère, sœurs et enfants! Je les ai regardés brûler, et j'ai cru mourir. Je ne dis cela qu'à toi; c'était une visite à Dieu.

1. *Lettre inédite à Mme Pape-Carpantier*, 29 octobre 1848.

Elle eut des heures abattues, des heures de désespérance morne et de doute. Néanmoins, elle se ranimait assez vite, au souffle des espérances divines. Car elle était fermement et ardemment pieuse. Son âme vibrait de la dévotion passionnée des Flandres.

Le courage que Dieu me donne, a-t-elle dit[1], est presque égal aux épreuves dont il me charge, et c'est bien à lui que je dois ce courage, que rien de terrestre n'a soutenu depuis longtemps; j'ai la foi profonde qu'il nous réserve un meilleur avenir; alors, nous n'aurons qu'à le bénir et à pardonner à ceux qui nous ont oubliés dans l'orage.

Pareils à toute sa vie, les derniers moments de Desbordes-Valmore furent marqués par de profondes souffrances et par les efforts d'une intelligence supérieure s'appliquant à les surmonter. Sur la fin de ses sombres jours, plus rien ne l'attache à la terre que l'affection de son mari tombé définitivement de ses hautes ambitions d'artiste et réduit au calme d'un modeste emploi d'administration. Elle se dérobe au monde et à la gloire. Deux ans, la maladie la plus cruelle la torture sur son lit, qu'elle ne peut quitter. Enfin la grande libératrice lui accorde le repos tant demandé. Son âme meurtrie s'envole vers des sphères où l'on ne sait plus le nom de la douleur.

Quand on a suivi le parcours d'une telle vie, quand on pense aussi qu'à travers les angoisses d'une pauvreté qui dura toujours, Marceline Desbordes-Valmore trouva mille occasions de se répandre en bienfaits, combien nous deviennent plus pathétiques les effusions de sa poésie!

Elle n'avait été ni très belle, ni très parée d'élégance, ni charmeresse. Mais elle fut bonne, elle fut pauvre, elle eut du génie. Elle avait fait de la poésie vraiment féminine avec les larmes de ses yeux, avec le sang de

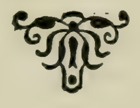
1. *Lettre inédite à Félix Delhasse*, 12 janvier 1850.

son cœur. Presque sans y songer, sans autre science que sa propre émotion, sans autre moyen que la note naturelle, elle avait, maintes fois, touché le sublime du lyrisme. « Elle avait chanté, dit Sainte-Beuve, comme l'oiseau chante, comme la tourterelle gémit. »

Depuis longtemps, la beauté des vers de Desbordes-Valmore avait donné la mesure de son génie ardent et tendre. On savait qu'en les formant du meilleur d'elle-même, elle s'était placée au niveau des premiers poètes d'un âge très riche, très fécond en lyrisme. Mais on ne connaît, au vrai, que depuis la mise au jour de ses lettres intimes, auxquelles nous reviendrons dans une étude particulière, tout ce qu'elle enfermait en elle de sentiments généreux, de grâce naturelle et de vive originalité. Maintenant seulement nous apparaît complète l'œuvre de cette muse plaintive, œuvre intense et diverse dont on pourrait exprimer d'un mot tout le caractère en disant d'elle qu'elle aura été le battement de cœur le plus fort du dix-neuvième siècle[1].

Frédéric Loliée.

1. On l'avait dit, pour le dix-huitième, de Mlle de Lespinasse.





A CELLES QUI PLEURENT

Vous surtout que je plains si vous n'êtes chéries,
Vous surtout qui souffrez, je vous prends pour mes sœurs :
C'est à vous qu'elles vont mes lentes rêveries,
Et de mes pleurs chantés les amères douceurs.

Prisonnière en ce livre une âme est contenue.
Ouvrez, lisez : comptez les jours que j'ai soufferts.
Pleureuses de ce monde où je passe inconnue,
Rêvez sur cette cendre et trempez-y vos fers.

Chantez! un chant de femme attendrit la souffrance.
Aimez! plus que l'amour la haine fait souffrir.
Donnez! la charité relève l'espérance :
Tant que l'on peut donner on ne veut pas mourir!

Si vous n'avez le temps d'écrire aussi vos larmes,
Laissez-les de vos yeux descendre sur ces vers.
Absoudre, c'est prier. Prier, ce sont nos armes.
Absolvez de mon sort les feuillets entr'ouverts!

Pour livrer sa pensée au vent de la parole,
S'il faut avoir perdu quelque peu sa raison,
Qui donne son secret est plus tendre que folle :
Méprise-t-on l'oiseau qui répand sa chanson?





ÉLÉGIES

I. — POUR CELUI QU'ELLE AIMA

L'INQUIÉTUDE[1]

Qu'est-ce donc qui me trouble? et qu'est-ce que j'attends?
Je suis triste à la ville, et m'ennuie au village;
Les plaisirs de mon âge
Ne peuvent me sauver de la longueur du temps.

Autrefois, l'amitié, les charmes de l'étude,
Remplissaient sans effort mes paisibles loisirs.
Oh! quel est donc l'objet de mes vagues désirs?
Je l'ignore et le cherche avec inquiétude.
Si, pour moi, le bonheur n'était pas la gaîté,
Je ne le trouve plus dans ma mélancolie;
Mais si je crains les pleurs autant que la folie,
Où trouver la félicité?

Et vous qui me rendiez heureuse,
Avez-vous résolu de me fuir sans retour?
Répondez, ma raison! incertaine et trompeuse,
M'abandonnerez-vous au pouvoir de l'Amour?...
Hélas! voilà le nom que je tremblais d'entendre.
Mais l'effroi qu'il inspire est un effroi si doux!
Raison, vous n'avez plus de secret à m'apprendre,
Et ce nom, je le sens, m'en a dit plus que vous.

1. Nous avons jugé préférable et comme étant d'un intérêt de lecture plus continu, de disposer les pièces choisies de ce recueil poétique, non d'après les dates de composition des pièces, mais selon la succession logique des sentiments vécus et des impressions ressenties.



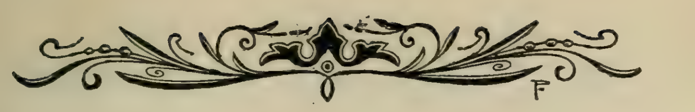
LE PREMIER AMOUR

Vous souvient-il de cette jeune amie,
Au regard tendre, au maintien sage et doux?
A peine, hélas! au printemps de sa vie,
Son cœur sentit qu'il était fait pour vous.

Point de serment, point de vaine promesse :
Si jeune encore, on ne les connaît pas;
Son âme pure aimait avec ivresse
Et se livrait sans honte et sans combats.

Elle a perdu son idole chérie :
Bonheur si doux a duré moins qu'un jour!
Elle n'est plus au printemps de sa vie,
Elle est encore à son premier amour.





ÉLÉGIE

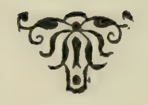
J'étais à toi peut-être avant de t'avoir vu.
Ma vie, en se formant, fut promise à la tienne ;
Ton nom[1] m'en avertit par un trouble imprévu ;
Ton âme s'y cachait pour éveiller la mienne.
Je l'entendis, un jour, et je perdis la voix ;
Je l'écoutai longtemps, j'oubliai de répondre ;
Mon être avec le tien venait de se confondre ;
Je crus qu'on m'appelait pour la première fois.
Savais-tu ce prodige? Eh bien, sans te connaître,
J'ai deviné par lui mon amant et mon maître,
Et je le reconnus dans tes premiers accents,
Quand tu vins éclairer mes beaux jours languissants.
Ta voix me fit pâlir, et mes yeux se baissèrent.
Dans un regard muet nos âmes s'embrassèrent ;
Au fond de ce regard ton nom se révéla,
Et, sans le demander, j'avais dit : « Le voilà ! »
Dès lors il ressaisit mon oreille étonnée ;
Elle y devint soumise, elle y fut enchaînée.
J'exprimais par lui seul mes plus doux sentiments ;
Je l'unissais au mien pour signer mes serments.
Je le lisais partout, ce nom rempli de charmes,
Et je versais des larmes.
D'un éloge enchanteur toujours environné,
A mes yeux éblouis il s'offrait couronné[2].

1. Ce nom dont elle évoque tant de fois l'image imprécise, en ses vers, mais qu'elle ne livra jamais.
2. C'était donc un poète, favorisé, complimenté dans les salons, et par les

Je l'écrivais... bientôt je n'osai plus l'écrire,
Et mon timide amour le changeait en sourire.
Il me cherchait la nuit, il berçait mon sommeil,
Il résonnait encore autour de mon réveil :
Il errait dans mon souffle, et, lorsque je soupire,
C'est lui qui me caresse et que mon cœur respire,
Nom chéri! nom charmant! oracle de mon sort!
Hélas! que tu me plais, que ta grâce me touche!
Tu m'annonças la vie, et, mêlé dans la mort,
Comme un dernier baiser tu fermeras ma bouche[1].

complaisances de l'amitié haussée de beaucoup, sans doute, au-dessus de son mérite réel.

1. Elle croyait, alors, dans les vœux d'une constance éternelle.





LE BILLET

Message inattendu, cache-toi sur mon cœur!
Cache-toi! je n'ose te lire.
Tu m'apportes l'espoir; ne fût-il qu'un délire,
Je te devrai du moins l'ombre de mon bonheur!
Prolonge dans mon sein ma tendre inquiétude;
Je désire à la fois et crains la vérité :
On souffre de l'incertitude,
On meurt de la réalité!

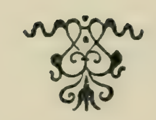
Recevoir un billet du volage qu'on aime,
C'est presque le revoir lui-même.
En te pressant, déjà j'ai cru presser sa main:
En te baignant de pleurs, j'ai pleuré sur son sein[1];
Et, si le repentir y parle en traits de flamme,
En lisant cet écrit je lirai dans son âme.
J'entendrai le serment qu'il a fait tant de fois,
Et j'y reconnaîtrai jusqu'au son de sa voix.

Sous cette enveloppe fragile
L'amour a renfermé mon sort...
Ah! le courage est difficile,
Quand on attend d'un mot ou la vie ou la mort.
Mystérieux cachet, qui m'offres sa devise,
En te brisant rassure-moi :
Non, le détour cruel d'une affreuse surprise
Ne peut être scellé par toi.

1. Ce sont déjà les expansions de cette sensibilité morale débordante, à laquelle nous habituera sa plume.

Au temps de nos amours je t'ai choisi moi-même;
Tu servis les aveux d'une timide ardeur,
Et sous le plus touchant emblème
Je vais voir le bonheur.
Mais, si tu dois détruire un espoir que j'adore,
Amour, de ce billet détourne ton flambeau[1];
Par pitié! sur mes yeux attache ton bandeau,
Et laisse-moi douter quelques moments encore!

1. Dans ces idylles et ses premières élégies Mme Desbordes-Valmore n'a pas encore rompu avec les pastiches et les métaphores usées de l'ancienne école.





L'INSOMNIE

Je ne veux pas dormir... O ma chère insomnie,
        Quel sommeil aurait ta douceur!
L'ivresse qu'il accorde est souvent une erreur,
Et la tienne est réelle, ineffable, infinie.
Quel calme ajouterait au calme que je sens?
Quel repos plus profond guérirait ma blessure?
Je n'ose pas dormir, non! ma joie est trop pure;
        Un rêve en distrairait mes sens.

Il me rappellerait peut-être cet orage
Dont tu sais enchanter jusques au souvenir;
Il me rendrait l'effroi d'un douteux avenir,
Et je dois à ma veille une si douce image!
Un bienfait de l'Amour a changé mon destin :
Oh! qu'il m'a révélé de touchantes nouvelles!
Son message est rempli, je n'entends plus ses ailes,
        J'entends encor : Demain, demain!

        Berce mon âme en son absence,
        Douce Insomnie, et que l'Amour
        Demain me trouve, à son retour,
        Riante comme l'espérance!
Pour éclairer l'écrit qu'il laissa sur mon cœur,
        Sur ce cœur qui tressaille encore,
Ma lampe a ranimé sa propice lueur,
        Et ne s'éteindra qu'à l'aurore.
Laisse à mes yeux ravis briller la vérité;
Ecarte le sommeil, défends-moi de tout songe :
Il m'aime, il m'aime encore! O Dieu! pour quel mensonge
Voudrais-je me soustraire à la réalité?



LE RENDEZ-VOUS

ROMANCE

Il m'attend! je ne sais quelle mélancolie
Au trouble de l'amour se mêle en cet instant[1];
Mon cœur s'est arrêté sous ma main affaiblie;
L'heure sonne au hameau; je l'écoute... et pourtant
Il m'attend!

Il m'attend! d'où vient donc que dans ma chevelure
Je ne puis enlacer les fleurs qu'il aime tant?
J'ai commencé deux fois sans finir ma parure,
Je n'ai pas regardé le miroir... et pourtant
Il m'attend!

Il m'attend! le bonheur recèle-t-il des larmes?
Que faut-il inventer pour le rendre content?
Mes bouquets, mes aveux, ont-ils perdu leurs charmes?
Il est triste, il soupire, il se tait... et pourtant
Il m'attend!

Il m'attend! au retour serai-je plus heureuse?
Quelle crainte s'élève en mon sein palpitant?
Ah! dût-il me trouver moins tendre que peureuse,
Ah! dussé-je en pleurer, viens, ma mère... et pourtant
Il m'attend!

1. C'est le tourment continuel de ceux qui aiment que de songer à combien d'aléa, de retards, d'obstacles, d'attentes longues et difficiles à supporter sont soumises quelques rares chances de satisfactions bien fugitives.



L'ABSENCE

FRAGMENT

Quand je me sens mourir du poids de ma pensée,
Quand sur moi tout mon sort rassemble sa rigueur,
D'un courage inutile affranchie et lassée,
Je me sauve avec toi dans le fond de mon cœur!

Je ne sais; mais je crois qu'à tes regrets rendue,
Dans ces seuls entretiens tu m'as bien entendue.
Tu ne dis pas : « Ce soir! » Tu ne dis pas : « Demain! »
Non! mais tu dis : « Toujours! » en pleurant sur ma main.





SON RETOUR

ROMANCE

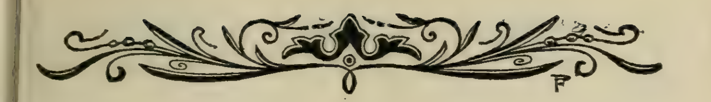
Hélas! je devrais le haïr!
Il m'a rendu le mal de l'âme,
Ce mal plein de pleurs et de flamme,
Si triste, si lent à guérir!
Hélas! je devrais le haïr.

Il m'a rapporté ce tourment
Qu'avait assoupi son absence :
Dans le charme de sa présence,
Dans mon nom, qu'il dit tristement,
Il m'a rapporté ce tourment.

Dans le baiser pur du retour
Lorsque son âme m'a cherchée,
La mienne en vain s'était cachée :
La mienne a reconnu l'Amour
Sous le baiser pur du retour.

Il dit qu'il ne s'en ira plus :
Quelle frayeur dans cette joie!
Vous voulez que je le revoie,
Mon Dieu! nous sommes donc perdus :
Il dit qu'il ne s'en ira plus!





AVANT TOI

Comme le rossignol qui meurt de mélodie
Souffle sur son enfant sa tendre maladie,
Morte d'aimer, ma mère, à son regard d'adieu,
Me raconta son âme et me souffla son dieu.
Triste de me quitter, cette mère charmante,
Me léguant à regret la flamme qui tourmente,
Jeune, à son jeune enfant tendit longtemps sa main,
Comme pour le sauver par le même chemin.
Et je restai longtemps, longtemps, sans la comprendre,
Et longtemps à pleurer son secret sans l'apprendre,
A pleurer de sa mort le mystère inconnu,
Le portant tout scellé dans mon cœur ingénu,
Ce cœur signé d'amour comme sa tendre proie,
Où pas un chant mortel n'éveillait une joie.
On eût dit, à sentir ses faibles battements,
Une montre cachée où s'arrêtait le temps;
On eût dit qu'à plaisir il se retînt de vivre.
Comme un enfant dormeur, qui n'ouvre pas son livre,
Je ne voulais rien lire à[1] mon sort, j'attendais;
Et tous les jours levés sur moi, je les perdais.
Par ma ceinture noire à la terre arrêtée,
Ma mère était partie et tout m'avait quittée :
Le monde était trop grand, trop défait, trop désert;
Une voix seule éteinte en changeait le concert :
Je voulais me sauver de ses dures contraintes,
J'avais peur de ses lois, de ses morts, de ses craintes,
Et ne sachant où fuir ses échos durs et froids,
Je me prenais tout haut à chanter mes effrois!
Mais quand tu dis : « Je viens! » quelle cloche de fête

1. *En* serait plus correct.

Fit bondir le sommeil attardé sur ma tête;
Quelle rapide étreinte attacha notre sort,
Pour entre-ailer[1] nos jours d'un fraternel essor!
Ma vie (elle avait froid) s'alluma dans la tienne,
Et ma vie a brillé, comme on voit au soleil
Se dresser une fleur sans que rien la soutienne,
Rien qu'un baiser de l'air, rien qu'un rayon vermeil...

Aussi, dès qu'en entier ton âme m'eut saisie,
Tu fus ma piété! mon ciel! ma poésie!
Aussi, sans te parler, je te nomme souvent
Mon frère devant Dieu! mon âme! ou mon enfant!
Tu ne sauras jamais, comme je sais moi-même,
A quelle profondeur je t'atteins et je t'aime!
Tu serais par la mort arraché de mes vœux,
Que pour te ressaisir mon âme aurait des yeux,
Des lueurs, des accents, des larmes, des prières,
Qui forceraient la mort à rouvrir tes paupières!
Je sais de quels frissons ta mère a dû frémir
Sur tes sommeils d'enfant : moi, je t'ai vu dormir...
Toi, ne sois pas jaloux! Quand tu me vois penchée,
Quand tu me vois me taire, et te craindre et souffrir,
C'est que l'amour m'accable. Oh! si j'en dois mourir,
Attends : je veux savoir si, quand tu m'as cherchée,
Tu t'es dit : « Voici l'âme où j'attache mon sort
Et que j'épouserai dans la vie ou la mort. »
Oh! je veux le savoir. Oh! l'as-tu dit?... Pardonne!
On est étrange, on veut échanger ce qu'on donne.
Ainsi, pour m'acquitter de ton regard à toi,
Je voudrais être un monde et te dire : « Prends-moi! »
Née avant toi[2]... Douleur! tu le verrais peut-être,
Si je vivais trop tard. Ne le fais point paraître,
Ne dis pas que l'Amour sait compter, trompe-moi :
Je m'en ressouviendrai pour mourir avant toi!

1. Heureux néologisme.
2. Cette inquiétude sur l'intervalle de l'âge qui les sépare est exprimée, ici, avec un sentiment de délicatesse toute féminine.



TOI!

DE THOMAS MOORE

ROMANCE

Du frais matin la brillante lumière,
L'ardent midi, l'adieu touchant du jour,
La nuit, qui vient plus douce à ma paupière
Pâle et sans bruit, rêver avec l'Amour,
Le temps jaloux qui trompe et qui dévore,
L'oiseau captif qui languit près de moi,
Tout ce qui passe, et qu'à peine je voi[1],
Me trouve seul... seul! mais vivant encore
De toi!

Des arts aimés quand l'essaim m'environne,
L'ennui secret les corrompt et m'atteint.
En vain pour moi la fête se couronne :
La fête pleure et le rire s'éteint.
L'unique asile où tu me sois restée,
Le sanctuaire où partout je te voi,
Ah! c'est mon âme en secret visitée
Par toi!

La gloire, un jour, a distrait mon jeune âge;
En te cherchant j'ai perdu son chemin.
Comme à l'aimant je vais à ton image;
L'ombre est si belle où m'attire ta main!
Ainsi qu'aux flots les barques se balancent,

1. Licence poétique pour *je vois*.

Mes ans légers ont glissé loin de moi;
Mais, à présent, dans tout ce que je voi,
Mes yeux, mon cœur, mes vœux, mes pas s'élancent
Vers toi!

Je dis ton nom dans ma gaîté rendue,
Je dis ton nom quand je reprends les pleurs;
Dans le désert la colombe perdue
Ne sait qu'un chant pour bercer ses douleurs.
Egide chère à ma vie embrasée,
Le monde en vain jette ses maux sur moi;
Mon âme, un jour, sera calme ou brisée
Par toi!

LES ROSES DE SAADI[1]

J'ai voulu ce matin te rapporter des roses;
Mais j'en avais tant pris dans mes ceintures closes
Que les nœuds trop serrés n'ont pu les contenir.

Les nœuds ont éclaté. Les roses envolées
Dans le vent, à la mer s'en sont toutes allées.
Elles ont suivi l'eau pour ne plus revenir;

La vague en a paru rouge et comme enflammée.
Ce soir, ma robe encore en est toute embaumée...
Respires-en sur moi l'odorant souvenir.

1. Ce poète persan du treizième siècle aimait beaucoup la plus belle des fleurs; car il avait donné pour titres à deux recueils de vers, qui eurent une immense réputation en Orient, ceux-ci : *l'Empire des Roses* (Gulistan) et le *Jardin des Roses* (Bostan).





UNE LETTRE DE FEMME

POÉSIE POSTHUME

Les femmes, je le sais, ne doivent pas écrire;
J'écris pourtant,
Afin que dans mon cœur au loin tu puisses lire,
Comme en partant.

Je ne tracerai rien qui ne soit dans toi-même
Beaucoup plus beau;
Mais le mot cent fois dit, venant de ce qu'on aime,
Semble nouveau.

Qu'il te porte au bonheur! Moi, je reste à l'attendre;
Bien que, là-bas[1],
Je sens que je m'en vais, pour voir et pour entendre
Errer tes pas.

Ne te détourne point s'il passe une hirondelle
Par le chemin;
Car je crois que c'est moi qui passerai, fidèle,
Toucher ta main.

Tu t'en vas, tout s'en va! tout se met en voyage,
Lumière et fleurs;
Le bel été te suit, me laissant à l'orage,
Lourde de pleurs.

1. Par ellipse : *Bien que tu sois là-bas.*

Mais si l'on ne vit plus que d'espoir et d'alarmes,
Cessant de voir,
Partageons pour le mieux : moi, je retiens les larmes,
Garde l'espoir.

Non, je ne voudrais pas, tant je te suis unie,
Te voir souffrir;
Souhaiter la douleur à sa moitié bénie,
C'est se haïr.





LA FLEUR D'EAU

Fleur naine et bleue, et triste, où se cache un emblème,
Où l'absence a souvent respiré le mot : J'aime!
Où l'aile d'une fée a laissé ses couleurs,
Toi, qu'on devrait nommer le colibri des fleurs,
Traduis-moi : porte au loin ce que je n'ose écrire;
Console un malheureux comme eût fait mon sourire :
Enlevée au ruisseau qui délasse mes pas,
Dis à mon cher absent qu'on ne l'oubliera pas!

Dis qu'à[1] son cœur fermé je vois ce qui se passe;
Dis qu'entre nos douleurs je ne sens pour espace
Que ton voile charmant d'amitié, que toujours
Je puise dans ma foi les vœux que tu lui portes,
Que je les lui dédie avec tes feuilles mortes,
Frêles et seuls parfums répandus sur mes jours;
Dis qu'à veiller pour lui mon âme se consume,
Qu'elle a froid, qu'elle attend qu'un regard la rallume!
Dis que je veux ainsi me pencher sous mes pleurs,
Ne trouver nulle joie au monde, au jour, aux fleurs,
Que la source d'amour est scellée en mon âme,
Que je sais bien quelle âme y répondrait encor,
Dont je serais la vie, et qui serait ma flamme.
Il le sait bien aussi; mais cette âme, elle dort...

Va donc comme un œil d'ange éveiller son courage;
Dis que je t'ai cueillie à la fin d'un orage,
Que je t'envoie à lui comme un baiser d'espoir,
Et que se joindre ainsi c'est presque se revoir[2]!

1. En.
2. Toute cette élégie respire l'inspiration naturelle, la sincérité de sentiment, le pur amour.



ÉLÉGIE

Qui, toi, mon bien-aimé, t'attacher à mon sort,
Te parer d'une fleur que la tombe t'envie,
Lier tes jours de gloire à ma tremblante vie,
Et ton baiser d'amour au baiser de la mort!
Me suivre, toi si cher, aux rives enchantées
Que, pour jamais, bientôt mes pas auront quittées!
Mes pas que tu soutiens, qui te cherchaient toujours,
Dont la trace légère effleura le rivage
Où tu m'avais montré des fleurs et de beaux jours,
Où je vais devant toi passer comme un nuage!
Oui, devant toi ma vie incline son flambeau,
De ses pâles rayons le dernier va s'éteindre.
Ces fleurs, ces belles fleurs, que je ne puis atteindre,
Tu les effeuilleras, un soir, sur mon tombeau.

La Mort m'a regardée, et ta plainte adorable,
Ma jeunesse, tes vœux, rien ne doit l'attendrir.
Elle m'a regardée, et cette inexorable,
Quand j'écoutais ton chant, m'a dit : « Tu vas mourir... »
Conduis-moi près des flots. La nymphe qui soupire
        Y rafraîchit l'air de sa voix :
Cet air doux et mortel, que ma bouche respire,
        Brûle moins à l'ombre des bois.

Vois dans l'eau, vois ce lis dont la tête abaissée
Semble se dérober au sourire des cieux;
Telle, craignant l'Amour et le cherchant des yeux,

J'essayais de te fuir, innocente et blessée.
Je demandais aux bois l'oubli de tes accents;
Un vague, un triste écho m'en rappelait les charmes,
Et dans les rameaux frémissants
Ton image venait s'attendrir à mes larmes.

Un jour, ce fut toi-même, un jour, à mes genoux,
Je te vis sous le saule ami de mon jeune âge;
Je ne m'y trouvai plus seule avec ton image,
Il nous cachait ensemble, il se penchait sur nous.
Trop tard, hélas! trop tard; et ta flamme timide
Enhardit vainement mes timides secrets.
Tu les connus trop tard, et ma fuite rapide
T'abandonne à de longs regrets.

Oh! que je crains pour toi l'aurore désolée
Qui ne pourra me rendre à tes vœux superflus,
Quand sa douce lueur, pour moi seule voilée,
Ne m'éveillera plus!
Mais le ruisseau répond par un faible murmure
Au souffle expirant des zéphyrs;
La nymphe qui s'endort entraîne mes soupirs
A la source déjà moins pure.

Demain... L'écho plus triste a dit aussi : Demain.
Adieu, ma jeune vie! adieu, toi que j'adore!
Ne gémis pas. Ce soir, je serre encor ta main :
Ce soir, efforce-toi de me sourire encore.





LA PROMENADE D'AUTOMNE

Te souvient-il, ô mon âme, ô ma vie!
D'un jour d'automne et pâle et languissant?
Il semblait dire un adieu gémissant
Aux bois qu'il attristait de sa mélancolie.
Les oiseaux dans les airs ne chantaient plus l'espoir,
Une froide rosée enveloppait leurs ailes,
Et, rappelant au nid leurs compagnes fidèles,
Sur des rameaux sans fleurs ils attendaient le soir.

Seule, je m'éloignais d'une fête bruyante,
Je fuyais tes regards, je cherchais ma raison.
Mais la langueur des champs, leur tristesse attrayante,
A ma langueur secrète ajoutait leur poison.
Sans but et sans espoir suivant ma rêverie,
Je portais, au hasard, un pas timide et lent.
L'Amour m'enveloppa de ton ombre chérie,
Et, malgré la saison, l'air me parut brûlant.
Je voulais, mais en vain, par un effort suprême,
En me sauvant de toi me sauver de moi-même.
Mon œil voilé de pleurs, à la terre attaché,
Par un charme invincible en fut comme arraché.
A travers les brouillards, une image légère
Fit palpiter mon sein de tendresse et d'effroi;
Le soleil reparaît, l'environne, l'éclaire[1],

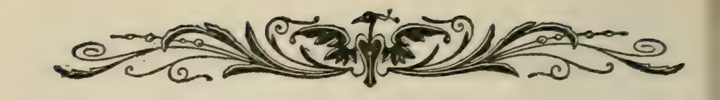
1. Les joies d'un amour partagé prêtent des couleurs de feu aux plus sombres paysages.

Il entr'ouvre les cieux... Tu parus devant moi.
Je n'osai te parler; interdite, rêveuse,
Enchaînée et soumise à ce trouble enchanteur,
Je n'osai te parler : pourtant j'étais heureuse;
Je devinai ton âme, et j'entendis mon cœur.

Mais quand ta main pressa ma main tremblante,
Quand un frisson léger fit tressaillir mon corps,
Quand mon front se couvrit d'une rougeur brûlante,
Dieu! qu'est-ce donc que je sentis alors?
J'oubliai de te fuir, j'oubliai de te craindre,
Pour la première fois ta bouche osa se plaindre,
Ma douleur à la tienne osa se révéler,
Et mon âme vers toi fut prête à s'exhaler!
Il m'en souvient! T'en souvient-il, ma vie,
De ce tourment délicieux,
De ces mots arrachés à ta mélancolie :
« Ah! si je souffre, on souffre aux cieux! »

Des bois nul autre aveu ne troubla le silence.
Ce jour fut de nos jours le plus beau, le plus doux;
Prêt à s'éteindre enfin il s'arrêta sur nous,
Et sa fuite à mon cœur présagea ton absence!
L'âme du monde éclaira notre amour;
Je vis ses derniers feux mourir sous un nuage;
Et dans nos cœurs brisés, désunis sans retour,
Il n'en reste plus que l'image.





LE RÉVEIL[1]

ROMANCE

Sur ce lit de roseaux puis-je dormir encore?
Je sens l'air embaumé courir autour de toi;
Ta bouche est une fleur dont le parfum dévore :
Approche, ô mon trésor, et ne brûle que moi.
Éveille, éveille-toi!

Mais ce souffle d'amour, ce baiser que j'envie,
Sur tes lèvres encor je n'ose le ravir;
Accordé par ton cœur, il doublera ma vie.
Ton sommeil se prolonge, et tu me fais mourir :
Je n'ose le ravir.

Viens, sous les bananiers nous trouverons l'ombrage.
Les oiseaux vont chanter en voyant notre amour.
Le soleil est jaloux, il est sous un nuage,
Et c'est dans tes yeux seuls que je cherche le jour :
Viens éclairer l'Amour.

Non, non, tu ne dors plus, tu partages ma flamme;
Tes baisers sont le miel que nous donnent les fleurs.
Ton cœur a soupiré, viens-tu chercher mon âme?
Elle erre sur ma bouche et veut sécher tes pleurs.
Cache-moi sous des fleurs.

1. Cette romance rappelle le ciel brûlant des Antilles, où le poète fit tout enfant un voyage. — On dirait une imitation, une réminiscence lointaine de quelque naïve chanson créole. (Lacaussade, édit. Lemerre.) Le commentateur que nous venons de citer émettait d'autant plus justement cette réflexion que lui-même était un poète né à l'Ile-Bourbon et que ses peintures les plus séduisantes eurent pour inspiratrice la nature éblouissante des tropiques.



LE SOIR

ROMANCE

Seule avec toi dans ce bocage sombre?
Qu'y ferions-nous? à peine on peut s'y voir.
Nous sommes bien! Peux-tu désirer l'ombre?
Pour se perdre des yeux c'est bien assez du soir!
Auprès de toi j'adore la lumière,
Et quand tes doux regards ne brillent plus sur moi,
Dès que la nuit a voilé ta chaumière,
Je me retrouve, en fermant ma paupière,
Seule avec toi.

Sûr d'être aimé, quel vœu te trouble encore?
Si près du mien, que désire ton cœur?
Sans me parler ta tristesse m'implore :
Ce qu'on voit dans tes yeux n'est donc pas le bonheur?
Quel vague objet tourmente ton envie?
N'as-tu pas mon serment dans ton sein renfermé?
Qui te rendra ta douce paix ravie?
Dis! quel bonheur peut manquer à ta vie,
Sûr d'être aimé?

Ne parle pas! je ne veux pas entendre :
Je crains tes yeux, ton silence, ta voix.
N'augmente pas une frayeur si tendre;
Hélas! je ne sais plus m'enfuir comme autrefois,
Je sens mon âme à la tienne attachée,
J'entends battre ton cœur, qui m'appelle tout bas :
Heureuse, triste, et sur ton sein penchée,
Ah! si tu veux m'y retenir cachée,
Ne parle pas!



L'ATTENTE

Il m'aima. C'est alors que sa voix adorée
M'éveilla tout entière, et m'annonça l'amour.
Comme la vigne aimante en secret attirée
Par l'ormeau caressant, qu'elle embrasse à son tour,
Je l'aimai! D'un sourire il obtenait mon âme.
Que ses yeux étaient doux! que j'y lisais d'aveux!
Quand il brûlait mon cœur d'une si tendre flamme,
Comment, sans me parler, me disait-il : « Je veux! »
Oh! toi qui m'enchantais, savais-tu ton empire?
L'éprouvais-tu ce mal, ce bien dont je soupire?
Je le crois[1] : tu parlais comme on parle en aimant,
Quand ta bouche m'apprit je ne sais quel serment.
Qu'importent les serments? Je n'étais plus moi-même,
J'étais toi. J'écoutais, j'imitais ce que j'aime;
Mes lèvres, loin de toi, retenaient tes accents,
Et ta voix dans ma voix troublait encor mes sens.

Je ne l'imite plus; je me tais, et les larmes
De tous mes biens perdus ont expié les charmes.
Attends-moi, m'as-tu dit. J'attends, j'attends toujours!
L'été, j'attends de toi la grâce des beaux jours;
L'hiver aussi, j'attends! Fixée à ma fenêtre,
Sur le chemin désert je crois te reconnaître;
Mais les sentiers rompus ont effrayé tes pas :
Quand ton cœur me cherchait, tu ne les voyais pas!

1. C'est-à-dire : *je voulus le croire*; car la déception fut rapide.

Ainsi le temps prolonge et nourrit ma souffrance :
Hier, c'est le regret; demain, c'est l'espérance;
Chaque désir trahi me rend à la douleur,
        Et jamais, jamais au bonheur!
Le soir, à l'horizon, où s'égare ma vue,
Tu m'apparais encore, et j'attends malgré moi.
        La nuit tombe... ce n'est plus toi;
        Non! c'est le songe qui me tue.
Il me tue, et je l'aime! et je veux en gémir[1]!
Mais sur ton cœur jamais ne pourrai-je dormir
De ce sommeil profond qui rafraîchit la vie?
Le repos sur ton cœur! c'est le ciel que j'envie,
Et le ciel irrité met l'absence entre nous.
Ceux qui le font parler me l'ont dit à moi-même :
        Il ne veut pas qu'on aime!
Mon Dieu, je n'ose plus aimer qu'à vos genoux!

Qu'ai-je dit? Notre amour, c'est le ciel sur la terre.
Il fut, j'en crois mon cœur effrayé d'un remord,
        Comme la vie, involontaire,
    Inévitable, hélas! comme la mort.
J'ai goûté cet amour; j'en pleure les délices.
Cher amant! quand mon sein palpita sous ton sein,
        Nos deux âmes étaient complices,
Et tu gardas la mienne, heureuse du larcin.
Oh! ne me la rends plus! Que cette âme enchaînée,
            Triste et passionnée,
Heureuse de se perdre et d'errer après toi,
Te cherche, te rappelle et t'entraîne vers moi!

1. Comme ces mots marquent bien l'obstination dans l'espoir, ne voulant pas être détachée de l'objet qui cause, à la fois, sa crainte et son désir!





SOUVENIR

Quand il pâlit un soir, et que sa voix tremblante
S'éteignit tout à coup dans un mot commencé;
Quand ses yeux, soulevant leur paupière brûlante,
Me blessèrent d'un mal dont je le crus blessé[1];
Quand ses traits plus touchants, éclairés d'une flamme
Qui ne s'éteint jamais,
S'imprimèrent vivants dans le fond de mon âme,
Il n'aimait pas, j'aimais!

POURQUOI?

Quand vous suiviez ma trace,
J'allais avoir quinze ans,
Puis la fleur, puis la grâce,
Puis le feu du printemps.

J'étais blonde et pliante
Comme l'épi mouvant,
Et surtout moins savante
Que le plus jeune enfant.

J'avais ma douce mère,
Me guidant au chemin,
Attentive et sévère
Quand vous cherchiez ma main.

1. Voir la notice, p. 12.

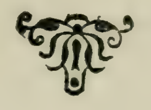
C'est beau la jeune fille
Qui laisse aller son cœur
Dans son regard qui brille
Et se lève au bonheur !

Vous me vouliez pour femme,
Je le jurais tout bas.
Vous mentiez à votre âme,
Moi, je ne mentais pas.

Si la fleur virginale
D'un brûlant avenir,
Si sa plus fraîche annale[1]
N'ont pu vous retenir,

Pourquoi chercher ma trace
Quand je n'ai plus quinze ans,
Ni la fleur, ni la grâce,
Ni le feu du printemps?

1. Le terme est vague et inusité.





J'AVAIS FROID

Je l'ai rêvé! ç'eût été beau
De s'appeler ta bien-aimée,
D'entrer sous ton aile enflammée,
Où l'on monte par le tombeau.
Il résume une vie entière,
Ce rêve lu dans un regard :
Je sais, pourtant, que ta paupière
En troubla mes jours par hasard.

Non, tu ne cherchais pas mes yeux,
Quand tu leur appris la tendresse.
Ton cœur s'essayait sans ivresse,
Il avait froid, sevré des cieux.
Seule aussi dans ma paix profonde,
Vois-tu ! j'avais froid comme toi.
Et ta vie, en s'ouvrant au monde,
Laissa tomber du feu sur moi.

Je t'aime comme un pauvre enfant
Soumis au ciel quand le ciel change;
Je veux ce que tu veux, mon ange,
Je rends les fleurs qu'on me défend.
Couvre de larmes et de cendre
Tout le ciel de mon avenir :
Tu m'élevas, fais-moi descendre.
Dieu n'ôte pas le souvenir!





S'IL L'AVAIT SU

ROMANCE

S'il avait su quelle âme il a blessée,
Larmes du cœur, s'il avait pu vous voir,
Ah! si ce cœur, trop plein de sa pensée,
De l'exprimer eût gardé le pouvoir,
Changer ainsi n'eût pas été possible;
Fier de nourrir l'espoir qu'il a déçu,
A tant d'amour il eût été sensible,
S'il l'avait su.

S'il avait su tout ce qu'on peut attendre
D'une âme simple, ardente et sans détour,
Il eût voulu la mienne pour l'entendre;
Comme il l'inspire, il eût connu l'amour.
Mes yeux baissés recélaient cette flamme;
Dans leur pudeur n'a-t-il rien aperçu?
Un tel secret valait toute son âme,
S'il l'avait su.

Si j'avais su, moi-même, à quel empire
On s'abandonne en regardant ses yeux,
Sans le chercher comme l'air qu'on respire,
J'aurais porté mes jours sous d'autres cieux.
Il est trop tard pour renouer ma vie[1],
Ma vie était un doux espoir déçu.
Diras-tu pas, toi qui me l'as ravie :
« Si j'avais su! »

1. Elle la renoua, cependant, mais pour connaitre d'autres déceptions d'autres douleurs, alternées de quelques joies d'épouse et de mère.



AU REVOIR

Vous ne me voulez plus... Qu'ils en cherchent la cause!
Je ne chercherai pas. Vous ne me voulez plus...
Ainsi des doux romans effeuillés : ils sont lus.
Vous avez cru me lire, et cette page est close.

Pourtant, je l'ai marquée avec un signet noir,
Cette page éternelle où s'arrête ma vie.
La vôtre, quelque jour, de mémoire suivie,
Tressaillira d'un mot qui s'y cache : Au revoir!

Mot sans faste, mot vrai, lien de l'âme à l'âme,
Rappelant tôt ou tard l'homme où pleure la femme,
Avec étonnement vous vous en souviendrez,
Et, sans l'avoir prévu, ni su, vous reviendrez[1]!
Et ce ne seront plus les parfums de la terre,
Les aveux échangés dans un tremblant mystère,
Les serments... Tu vois bien ce qu'ils sont, les serments!
Je ne t'en ai point fait dans nos enchantements.
Non! ce ne sera plus ce rêve à deux, le même!
Qui fait vivre, qui vit d'un mot, d'un seul : On m'aime!
Ni les bouquets perdus, broyés sous tes genoux,
Attiédis du bonheur qui s'étendait sur nous;
Ni ces heures sans nom dans le temps balancées,
Dont les ailes pliaient d'un tel bonheur lassées,
Alors que je laissais pour unique entretien
Mon regard ébloui s'abriter sous le tien,
Cherchant, ne trouvant pas les mots de mes pensées

1. L'inconnu ne revint pas, comme elle l'espéra. Le roman était bien clos, pour lui, à la page où il l'avait laissé.

Pour te les faire voir, lorsqu'en moi trop pressées
Elles voulaient passer de mon cœur à ton cœur
Et fondre dans tes yeux quelque doute rêveur.

Toi, ton doux cri : pardon! qui brisait ma colère,
A qui le diras-tu, qu'il sache tant lui plaire?
Une autre, une autre, et puis une autre l'entendra;
Mais sur des cœurs fermés ce vain cri frappera.

N'en cherche plus l'écho, c'est moi qui le recèle!
Moi, je t'aimai sans borne et de tous les amours!
Le seul que tu poursuis est le seul qui chancelle;
Celui-là dit : « Demain, » les miens disent : « Toujours! »

Mais attenter une heure à ton indépendance,
Mais te créer l'effroi de ma fidélité,
Acheter de la vie avec ta liberté,
Demander des égards pour payer ma constance!...
Ils rêvent. Toi, je t'aime... Oh! tu n'en eus jamais.
Jamais d'un baiser faux tu ne compris l'outrage[1].
Quand tu serrais ma main dans tes mains, tu m'aimais,
Et puis ce fut la mort... Merci de ton courage!
Vois! j'en ai; vois! je dis : « Nous ne nous aimons plus.
Ainsi des doux romans effeuillés : ils sont lus. »

Moi, je mens! Au revoir, après ce rêve étrange
Que tu rêveras, toi, sous l'aile d'un autre ange.
De ce qui fut à nous emporte le bonheur!
Je n'en avais besoin que quand j'avais un cœur;
C'est là que je souffrais, c'est là que je suis morte.
Va! nos songes vivants te serviront d'escorte...
Ces doux songes appris à travers tant d'espoir,
Ce n'est donc jamais vrai pour ce monde!... Au revoir!

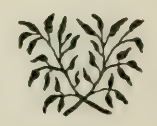
1. La pensée se rend un peu confuse dans ces démêlés de la passion chaude encore, du regret, de la plainte et de l'effort au sacrifice.

Tu viendras! Ce soir-là, ce sera le silence,
D'un passé mal éteint la vague ressemblance,
Ce qu'on a ressenti d'amer et de profond
Au jardin dévasté qui versa de l'ombrage
Sur les jours haletants et doux du premier âge,
Jours fiévreux, pleins de bruits, que nuls bruits ne défont!

Tu viendras, tu verras! nous pleurerons ensemble :
C'est là le sort de tout ce que le temps rassemble;
Comme l'ombre de nous, tu me regarderas,
Tu verras mieux mon âme : alors tu pleureras!

Ma plus profonde vie, hélas! que Dieu te garde!
A travers mon regard que le ciel te regarde,
Comme tu regardais à travers mes cheveux,
Que je laissais déjà retomber sur mes yeux!

A deux pas de mes jours que le sort vous entraîne,
L'invisible au revoir dans mon sort vous ramène.
Allez! midi n'est pas l'heure du souvenir;
Cette heure sur vos pas vous fera revenir.
Chacun a ses douleurs, et vous aurez les vôtres,
Et vous direz mon nom en cherchant dans les autres.
S'il en est un qui reste, aux jours abandonnés,
Oh! ce sera le mien qui répondra : Venez!





L'INCONSTANCE

Inconstance, affreux sentiment,
Je t'implorais, je te déteste!
Si d'un nouvel amour tu me fais un tourment,
N'est-ce pas ajouter au moment qui me reste?
Pour me venger d'un cruel abandon,
Offre un autre secours à ma fierté confuse.
Tu flattes mon orgueil, tu séduis ma raison;
Mais mon cœur est plus tendre, il échappe à ta ruse.
Oui, prête à m'engager en de nouveaux liens,
Je tremble d'être heureuse, et je verse des larmes;
Oui, je sens que mes pleurs avaient pour moi des charmes,
Et que mes maux étaient mes biens.

. . . .

Qu'il m'était cher! Que je l'aimais!
Que par un doux empire il m'avait asservie!
Ah! je devais l'aimer toute ma vie,
Ou ne le voir jamais!
Que méchamment il m'a trompée!
Se peut-il que son âme en fût préoccupée,
Quand je donnais à son bonheur
Tous les battements de mon cœur!
Dieu! comment se peut-il qu'une bouche si tendre
Par un charme imposteur égare la vertu?
Si ce n'est dans l'amour, où pouvait-il le prendre,
Quand il disait : « Je t'aime! m'aimes-tu[1]? »

1. L'âme tendre et sincère de Desbordes se refuse à comprendre qu'existe aussi la comédie de l'amour.

O fatale inconstance! ô tourment de mon âme!
Qu'as-tu fait de la sienne, et qu'as-tu fait de moi?
Non, ce n'est pas l'Amour, ce n'est pas lui, c'est toi
Qui de nos jours heureux as désuni la flamme...
Si tu m'as vue un jour me troubler à ta voix,
C'est que tu l'imitais, cet accent que j'adore :
        Oui, cet accent me trouble encore,
Et mon cœur fut créé pour n'aimer qu'une fois.





ÉLÉGIE

Ma sœur, il est parti! ma sœur, il m'abandonne!
Je sais qu'il m'abandonne, et j'attends, et je meurs,
Je meurs. Embrasse-moi, pleure pour moi... pardonne...
Je n'ai pas une larme, et j'ai besoin de pleurs.
Tu gémis! Que je t'aime! Oh! jamais le sourire
Ne te rendit plus belle aux plus beaux de nos jours.
Tourne vers moi les yeux, si tu plains mon délire;
Si tes yeux ont des pleurs, regarde-moi toujours;
Mais retiens tes sanglots. Il m'appelle, il me touche,
Son souffle en me cherchant vient d'effleurer ma bouche.
Laisse, tandis qu'il brûle et passe autour de nous[1],
Laisse-moi reposer mon front sur tes genoux.

Écoute! Ici, ce soir, à moi-même cachée,
Je ne sais quelle force attirait mon ennui :
Ce n'était plus son ombre à mes pas attachée,
Oh! ma sœur, c'était lui...

Il parlait, et ma vie était près de s'éteindre.
L'étonnement, l'effroi, ce doux effroi du cœur,
M'enchaînait devant lui. Je l'écoutais se plaindre,
Et, mourante pour lui, je plaignais mon vainqueur...

Hélas! qu'avait-il fait alors pour me déplaire?
Il gémissait, me cherchait comme toi.

1. C'est la possession complète de l'âme et des sens par l'illusion du souvenir.

Non, je n'avais plus de colère,
Il n'était plus coupable, il était devant moi.

Sais-tu ce qu'il m'a dit? Des reproches... Des larmes...
Il sait pleurer, ma sœur[1]!
O Dieu! que sur son front la tristesse a des charmes!
Que j'aimais de ses yeux la brûlante douceur!
Sa plainte m'accusait; le crime... je l'ignore :
J'ai fait pour l'expliquer des efforts superflus.
Ces mots seuls m'ont frappée, il me les crie encore :
« Je ne te verrai plus! »

Et je l'ai laissé fuir, et ma langue glacée
A murmuré son nom qu'il n'a pas entendu;
Et sans saisir sa main ma main s'est avancée,
Et mon dernier adieu dans les airs s'est perdu.

1. Tels, aux siècles de la galanterie, d'habiles séducteurs se flattaient de posséder « le don des larmes ». Ils pouvaient verser autant de pleurs qu'il convenait pour rendre leur martyre intéressant aux genoux de la désirée.





ÉLÉGIE

Il avait dit un jour : « Que ne puis-je auprès d'elle
(Elle, alors, c'était moi !), que ne puis-je chercher
Ce bonheur entrevu qu'elle veut me cacher !
Son cœur paraît si tendre; oh ! s'il était fidèle ! »
Puis, fixant ses regards sur mon front abattu,
Du charme de ses yeux il m'accablait encore,
Et ses yeux que j'adore
Portaient jusqu'à mon cœur : « Je te parle, entends-tu ? »

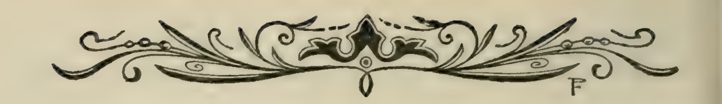
Trop bien ! A-t-il soumis mes plus chères années !
Je n'y trouve que lui ! rien ne me fut si cher !
Et pourtant mes amours, mes heures fortunées,
N'était-ce pas hier ?

Que la vie est rapide et paresseuse ensemble !
Dans ma main qui s'égare, et qui brûle, et qui tremble,
Que sa coupe fragile est lente à se briser !
Ciel ! que j'y bois de pleurs avant de l'épuiser !

Mes inutiles jours tombent comme les feuilles,
Qu'un vent d'automne emporte en murmurant :
Ce n'est pas toi qui les accueilles;
Qu'importe leur sort en mourant ?...

Pour beaucoup d'avenir j'ai trop peu de courage ;
Oui ! je le sens au poids de mes jours malheureux,
Ma vie est un orage affreux
Qui ne peut être un long orage[1].

1. Il se prolongea toute la vie de Mme Desbordes-Valmore, et cette existence incertaine fut longue, elle aussi.



LA PRIÈRE PERDUE

Inexplicable cœur, énigme de toi-même,
Tyran de ma raison, de la vertu que j'aime,
Ennemi du repos, amant de la douleur,
Que tu me fais de mal, inexplicable cœur !

Si l'horizon plus clair me permet de sourire,
De mon sort désarmé tu trompes le dessein;
Dans ma sécurité tu ne vois qu'un délire;
D'une vague frayeur tu soulèves mon sein.
Si de tes noirs soupçons l'amertume m'oppresse,
Si je veux par la suite apaiser ton effroi,
Tu demandes du temps, quelques jours, rien ne presse;
J'hésite, tu gémis, je cède malgré moi.
Que je crains, ô mon cœur, ce tyrannique empire!
Que d'ennuis, que de pleurs il m'a déjà coûté[1] !
  Rappelle-toi ce temps de liberté,
  Ce bien perdu dont ma fierté soupire.
Tu me trahis toujours, et tu me fais pitié.
Crois-moi, rends à l'amour un sentiment trop tendre;
  Pour ton repos, si tu voulais m'entendre,
Tu n'en aurais encor que trop de la moitié!
« Non, dis-tu, non, jamais! » Trop faible esclave, écoute,
Ecoute! et ma raison te pardonne et t'absout :
Rends-lui du moins les pleurs! Tu vas céder sans doute?
Hélas! non! toujours non! O mon cœur! prends donc tout!

1. Grammaticalement, on devrait écrire : *coûtés*.





LES LETTRES

Hélas! que voulez-vous de moi,
Lettres d'amour, plaintes mystérieuses,
Vous dont j'ai repoussé longtemps avec effroi
Les prières silencieuses?
Vous m'appelez... Je rêve, et je cherche, en tremblant,
Sur mon cœur une clef qui jamais ne s'égare :
D'un éclair l'intervalle à présent nous sépare,
Mais cet intervalle est brûlant!

Je n'ose respirer! Triste sans amertume,
Au passé, malgré moi, je me sens réunir :
Las d'oppresser mon sein, l'ennui qui me consume
Va m'attendre dans l'avenir.
Je cède! prends sa place, ô délirante joie!
Laisse fuir la douleur, cache-moi l'horizon :
Elle t'abandonne sa proie,
Je t'abandonne ma raison!

Oui, du bonheur vers moi l'ombre se précipite :
De ce pupitre ouvert l'Amour s'échappe encor.
Où va mon âme?... Elle me quitte!
Plus prompte que ma vue, elle atteint son trésor!
Il est là!... toujours là, sous vos feuilles chéries,
Frêles garants d'une éternelle ardeur!
Unique enchantement des tristes rêveries
Où m'égare mon cœur!
De sa pensée échos fidèles,

De ses vœux discrets monuments,
L'Amour, qui l'inspirait, a dépouillé ses ailes
Pour tracer vos tendres serments.
Soulagement d'un cœur, et délices de l'autre,
Ingénieux langage et muet entretien,
L'empire de l'absence est détruit par le vôtre;
Je vous lis, mon regard est fixé sur le sien!
Ne renfermez-vous pas la promesse adorée
Qu'il n'aimera que moi... qu'il aimera toujours[1]?...
Cette fleur qu'il a respirée,
Ce ruban qu'il porta deux jours?
Comme la volupté que j'ai connue à peine,
La fleur exhale encore un parfum ravissant;
N'est-ce pas sa brûlante haleine?
N'est-ce pas de son âme un souffle caressant?
Du ruban qu'il m'offrit que la couleur est belle!
Le ciel n'a pas un bleu plus pur :
Non, des cieux le voile d'azur
Ne me charmerait pas comme elle!

Qu'ai-je lu?... Le voilà son éternel adieu!
Je touchais au bonheur, il m'en a repoussée.
En appelant l'espoir, ma langue s'est glacée,
Et ma froide compagne est rentrée en ce lieu!
O constante douleur! sombre comme la haine,
Vous voilà de retour!
Prenez votre victime, et rendez-lui sa chaîne;
Moi, je vous rends un cœur encor tremblant d'amour[2]!

1. Ces promesses et ce parfait amour avaient duré le temps d'une courte illusion.

2. Les Lettres d'Héloïse et de la Religieuse portugaise, a dit Lacaussade, celles de Mlle de Lespinasse, ne surpassent pas, dans leur prose brûlante, l'éloquence passionnée des vers de Mme Valmore dans certaines de ses élégies. Les *Lettres*, les *Regrets*, l'*Isolement*, sont de celles-là.





LES REGRETS

J'ai tout perdu ! mon enfant par la mort[1],
Et dans quel temps ! mon ami par l'absence,
Je n'ose dire, hélas ! par l'inconstance ;
Ce doute est le seul bien que m'ait laissé le sort.

Mais cet enfant, cet orgueil de mon âme,
Je ne le devrai plus qu'aux erreurs du sommeil ;
De ses beaux yeux j'ai vu mourir la flamme,
Fermés par le repos qui n'a point de réveil.

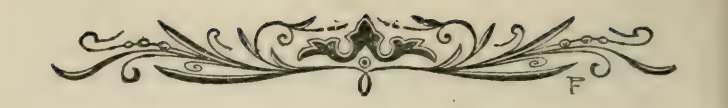
Tu t'es enfui, doux trésor d'une mère,
Gage adoré de mes tristes amours ;
Tes beaux yeux, en s'ouvrant un jour à la lumière,
Ont condamné les miens à te pleurer toujours.

A mes transports tu venais de sourire,
Mes bras tremblants entouraient ton berceau ;
Le sommeil me surprit dans cet heureux délire...
Je m'éveillai sur un tombeau.

C'est ici, sous ces fleurs, qu'il m'attend, qu'il repose ;
C'est ici que mon cœur se consume avec lui.
Amour, plains-tu les maux où[2] ton délire expose ?
Non ! tu nous fuis, ingrat, quand le bonheur a fui.

1. Ce fut son premier deuil de mère. Voy. la notice.
2. Auxquels.





L'ISOLEMENT

Quoi! ce n'est plus pour lui, ce n'est plus pour l'attendre
Que je vois arriver ces jours longs et brûlants?
Ce n'est plus son amour que je cherche à pas lents?
Ce n'est plus cette voix si puissante, si tendre,
Qui m'implore dans l'ombre, ou que je crois entendre?
Ce n'est plus rien? Où donc est tout ce que j'aimais?
Que le monde est désert! N'y laissa-t-il personne?
Le temps s'arrête et dort; jamais l'heure ne sonne.
Toujours vivre, toujours! On ne meurt donc jamais!
Est-ce l'éternité qui pèse sur mon âme?
Interminable nuit, que tu couvres de flamme!
Comme l'oiseau du soir qu'on n'entend plus gémir.
Auprès des feux éteints que ne puis-je dormir!
Car ce n'est plus pour lui qu'en silence éveillée,
La Muse qui me plaint, assise sur des fleurs,
M'attire dans les bois, sous l'humide feuillée,
Et répand sur mes vers des parfums et des pleurs.
Il ne lit plus mes chants, il croit mon âme éteinte[1].
Jamais son cœur guéri n'a soupçonné ma plainte;
Il n'a pas deviné ce qu'il m'a fait souffrir.
Qu'importe qu'il l'apprenne! il ne peut me guérir.
J'épargne à son orgueil la volupté cruelle
De juger dans mes pleurs l'excès de mon amour.
Que devrais-je à mes cris? Sa frayeur? son retour?

1. Ce seul vers renferme tout un poème. L'abandonnée exhale ailleurs, dans la *Prière aux Muses*, cette autre plainte :

Ce n'est plus pour moi qu'il délire.

Sa pitié?... C'est la mort que je veux avant elle!
Tout est détruit : lui-même, il n'est plus le bonheur :
Il brisa son image en déchirant mon cœur.
Me rapporterait-il ma douce imprévoyance
Et le prisme charmant de l'inexpérience?
L'amour en s'envolant ne me l'a pas rendu :
Ce qu'on donne à l'amour est à jamais perdu.

POINT D'ADIEU

Vous, dont l'austérité condamne la tendresse,
Vous, dont le froid printemps s'est perdu sans ivresse,
Qui n'offrez à l'amour que des yeux en courroux,
Pardonnez-moi mes vers, ils ne sont pas pour vous.

Toi, dont l'âme, à la fois aimante et malheureuse,
D'une âme qui t'entende appelle l'entretien,
Si je puis rencontrer ta paupière rêveuse,
Devine mon secret, devine... c'est le tien.

Presse alors sur ton cœur ces écrits pleins de larmes.
Dis-toi : « Qu'elle a souffert, que je la plains, quel sort! »
Mais d'un bien que j'attends si je goûte les charmes,
Dis-toi : « Qu'elle est heureuse! elle est calme, elle dort. »

Si je m'éveille, écoute! une voix consolante
Suivra, sans les troubler, tes pas silencieux,
Et portera ces mots à ta douleur brûlante :
« Viens! ne crains pas la mort, on aime dans les cieux! »





RÉVEIL

C'est qu'ils parlaient de toi, quand, loin du cercle assise,
Mon livre trop pesant tomba sur mes genoux;
C'est qu'ils me regardaient, quand mon âme indécise
Osa braver ton nom qui passait entre nous!

Et puis leurs voix riaient! J'ai pu rester sans crainte.
On disait ton bonheur et tes belles amours.
A[1] mon livre fermé moi je lisais toujours,
Car sur mon front baissé toute une âme était peinte!

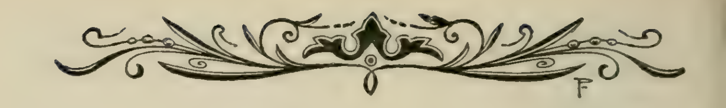
Te voilà donc heureux! Je sais donc tout prévoir!
Je ne crains donc plus rien... rien, que de te revoir.
Heureux par tant d'objets, je respire moi-même;
Sur deux cœurs à la fois je n'ai plus à gémir;
Je dirai : « Quel bonheur! ce n'est plus moi qu'il aime;
D'autres ont pris mes pleurs... et je pourrai dormir! »
Reste à ce doux éclat qui rayonne autour d'elles :
Leur front se baigne encor dans l'air pur du matin,
        Et je leur sais gré d'être belles,
Si ces fleurs d'un moment consolent ton destin.
Mais le voir! ah! c'est trop! N'attends pas l'impossible!
Laisse au ruisseau désert son cours triste et paisible;
Ne viens pas me surprendre, et, d'un regard glacé,
Me défendre de vivre au moins dans le passé!

1. La préposition *à*, marquant l'instrument, est employée ici, contre l'usage, pour *en, dans*.

Ne viens pas dans mes traits qu'un tourment décolore,
Plus voilés, plus rêveurs encore,
Oh! ne viens pas compter, malgré moi découverts,
Les pleurs que j'ai versés, les jours que j'ai soufferts!
Laisse-moi m'isoler dans l'oubli de mes peines;
D'un esclave qui dort ne heurte pas les chaînes.
Si je dois au passé quelques éclairs heureux,
Il est temps de mourir à ce qu'il eut d'affreux.
Ne fais plus fermenter dans mon âme troublée
Tous ces germes amers où s'éteint la raison;
Laisse tomber en paix une fleur accablée,
Atteinte dans le cœur d'un tranquille poison.

Tu le sais, comme on voit un calme et frais breuvage
Tourner pendant l'orage,
Tu le sais, quand l'amour gronde et fait tant souffrir,
La douce humeur de l'âme est facile à s'aigrir.
J'ai senti... (le dirai-je? oui, s'accuser soi-même
Est peut-être un besoin d'absoudre ce qu'on aime),
J'ai senti tout mon cœur s'élever contre toi;
J'ai supplié la mort d'éteindre ma mémoire;
Oui, j'ai haï ton nom! oui, j'ai haï ta gloire!
Ah! c'est que je t'aimais alors : pardonne-moi!





LA SÉPARATION

Il est fini ce long supplice !
Je t'ai rendu tes serments et ta foi,
Je n'ai plus rien à toi.
Quel douloureux effort! quel entier sacrifice!
Mais, en brisant les plus aimables nœuds,
Nos cœurs toujours unis semblent toujours s'entendre :
On ne saura jamais lequel fut le plus tendre,
Ou le plus malheureux.

A t'oublier c'est l'honneur qui m'engage,
Tu t'y soumets, je n'ai plus d'autre loi.
O toi qui m'as donné l'exemple du courage[1],
Aimais-tu moins que moi?
Va! je te plains autant que je t'adore;
Je t'ai permis de trahir tes amours,
Mais moi, pour t'adorer, je serai libre encore :
Je veux l'être toujours.

Adieu!... mon âme se déchire!
Ce mot que, dans mes pleurs, je n'ai pu prononcer,
Adieu! ma bouche encor n'oserait te le dire,
Et ma main vient de le tracer.

1. Le vers est mis là pour la rime; ou c'était une grande complaisance du cœur de Valmore d'attribuer cette qualité à celui qui la délaissa, quand fut venue l'heure difficile et critique.





DERNIÈRE ENTREVUE

POÉSIE POSTHUME

Attends, nous allons dire adieu :
Ce mot seul désarmera Dieu.

Les voilà ces feuilles brûlantes
Qu'échangèrent nos mains tremblantes,

Où l'amour répandit par flots
Ses cris, ses flammes, ses sanglots.

Délivrons ces âmes confuses,
Rendons l'air aux pauvres recluses.

Attends, nous allons dire adieu :
Ce mot seul désarmera Dieu.

Voici celle qui m'a perdue...
Lis! Quand je te l'aurai rendue,

De tant de mal, de tant de bien,
Il ne me restera plus rien.

Brûlons ces tristes fleurs d'orage,
Moi, par effroi ; toi, par courage.

Elles survivraient trop d'un jour
Au naufrage d'un tel amour.

Par pitié, sois-nous inflexible!
Pour ce sacrifice impossible,

Il fallait le secours des cieux,
Et les regarder dans tes yeux!

Contre toi le sort n'a plus d'armes;
Oh! ne pleure pas... bois mes larmes!

Lève au ciel ton front abattu;
Je t'aime à jamais : le sais-tu?

Mais te voilà près de la porte...
La terre s'en va... je suis morte!...

Hélas! je n'ai pas dit adieu...
Toi seul es sauvé devant Dieu!





DÉTACHEMENT

Il est des maux sans nom dont la morne amertume
Change en affreuses nuits les jours qu'elle consume.
Se plaindre est impossible ; on ne sait plus parler ;
Les pleurs même du cœur refusent de couler.
On ne se souvient pas, perdu dans le naufrage,
De quel astre inclément s'est échappé l'orage.
Qu'importe ? Le malheur s'est étendu partout :
Le passé n'est qu'une ombre, et l'attente un dégoût.

C'est quand on a perdu tout appui de soi-même,
C'est quand on n'aime plus, que plus rien ne nous aime ;
C'est quand on sent mourir son regard attaché
Sur un bonheur lointain qu'on a longtemps cherché,
Créé pour nous, peut-être ! et qu'indigne d'atteindre,
On voit comme un rayon trembler, fuir... et s'éteindre.





TRISTESSE

N'irai-je plus courir dans l'enclos de ma mère?
N'irai-je plus m'asseoir sur les tombes en fleurs?
D'où vient que des beaux ans la mémoire est amère?
D'où vient qu'on aime tant une joie éphémère?
D'où vient que d'en parler ma voix se fond en pleurs?

C'est que, pour retourner à ces fraîches prémices,
A ces fruits veloutés, qui pendent au berceau,
Prête à se replonger aux limpides calices
De la source fuyante et des vierges délices,
L'âme hésite à troubler la fange du ruisseau.

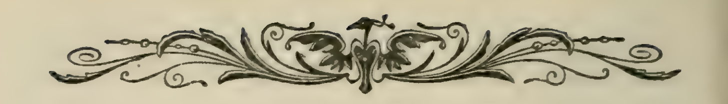
A DÉLIE

Par un badinage enchanteur,
Vous aussi, vous m'avez trompée!
Vous m'avez fait embrasser une erreur :
Légère comme vous, elle s'est échappée.
Pour me guérir du mal qu'Amour m'a fait,
Vous avez abusé de votre esprit aimable[1];
Et je vous trouverais coupable,
Si je pouvais en vous trouver rien d'imparfait.
Je l'ai vu cet amant si discret et si tendre,
J'ai suivi son maintien, son silence, sa voix.

1. Voir la notice sur cette comédie de sentiment, dont l'espiègle et cruelle « Délie » (Zélia), à laquelle est adressée aussi la pièce suivante, fut la spectatrice amusée.

Ai-je pu m'abuser sur l'objet de son choix?
Ses regards vous parlaient, et j'ai su les entendre.
Mon cœur est éclairé, mais il n'est point jaloux.
J'ai lu ces vers charmants où son âme respire;
C'est l'Amour qui l'inspire,
Et l'inspire pour vous.
Pour vous aussi je veux être la même.
Non, vous n'inspirez pas un sentiment léger :
Que ce soit d'amitié, d'amour, que l'on vous aime,
Le cœur qui vous aima ne peut jamais changer.
Laissez-moi ma mélancolie;
Je la préfère à l'ivresse d'un jour :
On peut rire avec la Folie,
Mais il n'est pas prudent de rire avec l'Amour.
Laissez-moi fuir un danger plein de charmes,
Ne m'offrez plus un cœur qui n'est qu'à vous :
Le badinage le plus doux
Finit quelquefois par les larmes.
Mais je n'ai rien perdu : la tranquille amitié
Redeviendra bientôt le charme de ma vie.
Je renonce à l'amant, et je garde une amie :
C'est du bonheur la plus douce moitié.





A DÉLIE

Oui! cette plainte échappe à ma douleur :
Je le sens, vous m'avez perdue.
Vous avez, malgré moi, disposé de mon cœur,
Et du vôtre jamais je ne fus entendue.

Ah! que vous me faites haïr
Cette feinte amitié qui coûte tant de larmes!
Je n'étais point jalouse de vos charmes,
Cruelle! de quoi donc vouliez-vous me punir?
Vos succès me rendaient heureuse;
Votre bonheur me tenait lieu du mien;
Et quand je vous voyais attristée ou rêveuse,
Pour vous distraire encor j'oubliais mon chagrin.
Mais ce perfide amant dont j'évitais l'empire,
Que vous avez instruit dans l'art de me séduire,
Qui trompa ma raison par des accents si doux,
Je le hais encor plus que vous.
Par quelle cruauté me l'avoir fait connaître?
Par quel affreux orgueil voulut-il me charmer?
Ah! si l'ingrat ne peut aimer,
A quoi sert l'amour qu'il fait naître?
Je l'ai prévu, j'ai voulu fuir :
L'Amour jamais n'eut de moi que des larmes,
Vous avez ri de mes alarmes,
Et vous riez encor quand je me sens mourir!

Grâce à vous, j'ai perdu le repos de ma vie :
Votre imprudence a causé mon malheur,
Et vous m'avez ravi jusques à la douceur
De pleurer avec mon amie !
Laissez-moi seule avec mon désespoir ;
Vous ne pouvez me plaindre ni m'entendre ;
Vous causer la douleur, sans même la comprendre :
A quoi me servirait de vous la laisser voir ?
Victime d'un amant, par vous-même trahie,
J'abhorre l'Amitié, je la fuis sans retour,
Et je vois, à sa perfidie,
Que l'ingrate est sœur de l'Amour.





TRISTESSE

Au docteur Veyne.

Si je pouvais trouver un éternel sourire,
Voile innocent d'un cœur qui s'ouvre et se déchire,
Je l'étendrais toujours sur mes pleurs mal cachés
Et qui tombent souvent par leur poids épanchés[1].

Renfermée à jamais dans mon âme abattue,
Je dirais : « Ce n'est rien, » à tout ce qui me tue;
Et mon front orageux, sans nuage et sans pli,
Du calme enfant qui dort peindrait l'heureux oubli.

Dieu n'a pas fait pour nous ce mensonge adorable,
Le sourire défaille à la plaie incurable :
Cette grâce mêlée à la coupe de fiel,
Dieu mourant l'épuisa pour l'emporter au ciel.

Adieu, sourire! adieu jusque dans l'autre vie,
Si l'âme du passé n'y peut être suivie!
Mais si de la mémoire on ne doit pas guérir,
A quoi sert, ô mon âme, à quoi sert de mourir?

1. « Il est des larmes, a dit un autre écrivain sensible comme elle, que la Muse avoue et qu'on regretterait de ne pas voir couler. Enchâssées dans la forme du vers, elles se cristallisent en gouttes de poésie et de lumière. Heureux les poètes qui laissent tomber de telles larmes! »



II. — *POUR SES AMIES*

LES DEUX AMITIÉS

A mon amie Albertine Gantier.

Il est deux Amitiés comme il est deux Amours[1].
L'une ressemble à l'imprudence;
Faite pour l'âge heureux dont elle a l'ignorance,
C'est une enfant qui rit toujours.
Bruyante, naïve, légère,
Elle éclate en transports joyeux.
Aux préjugés du monde indocile, étrangère,
Elle confond les rangs et folâtre avec eux.
L'instinct du cœur est sa science,
Et son guide est la confiance.
L'enfance ne sait point haïr;
Elle ignore qu'on peut trahir.
Si l'ennui dans ses yeux (on l'éprouve à tout âge)
Fait rouler quelques pleurs,
L'Amitié les arrête, et couvre ce nuage
D'un nuage de fleurs.
On la voit s'élancer près de l'enfant qu'elle aime,
Caresser la douleur sans la comprendre encor,
Lui jeter des bouquets moins riants qu'elle-même,
L'obliger à la fuite et reprendre l'essor.

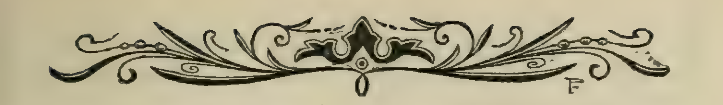
1. Cette composition, avec ses images empruntées aux pastiches de l'antique mythologie et l'indécision de ses lignes, n'est pas une des meilleures du recueil; mais elle enferme quelques détails aimables, rendus avec délicatesse.

C'est elle, ô ma première amie!
Dont la chaîne s'étend pour nous unir toujours.
Elle embellit par toi l'aurore de ma vie;
Elle en doit embellir encor les derniers jours.
Oh! que son empire est aimable!
Qu'il répand un charme ineffable
Sur la jeunesse et l'avenir!
Ce doux reflet du souvenir,
Ce rêve pur de notre enfance
En a prolongé l'innocence;
L'Amour, le temps, l'absence, le malheur,
Semblent le respecter dans le fond de mon cœur.
Il traverse avec nous la saison des orages,
Comme un rayon du ciel qui nous guide et nous luit;
C'est, ma chère, un jour sans nuages[1]
Qui prépare une douce nuit.

L'autre Amitié, plus grave, plus austère,
Se donne avec lenteur, choisit avec mystère;
Elle observe en silence et craint de s'avancer;
Elle écarte les fleurs, de peur de s'y blesser.
Choisissant la raison pour conseil et pour guide,
Elle voit par ses yeux et marche sur ses pas :
Son abord est craintif, son regard est timide;
Elle attend, et ne prévient pas.

1. Ce mot et cette image sont répétés trois fois dans la pièce.





ALBERTINE[1]

Que j'aimais à te voir, à t'attendre, Albertine!
A te deviner seule, en écoutant tes pas!
Oh! que j'aimais mon nom dans ta voix argentine!
Quand je vivrais toujours, je ne l'oublîrais pas.
Comme, après un temps tiède, une étoile imprévue
Jette sa lueur dans les cieux,
Mon chagrin (j'en mourais!) semblait fuir à ta vue.
Tu chantais comme au temps où, petite et joyeuse,
Et sensible et rieuse,
Tu caressais ta mère et m'entraînais aux champs,
Pour chercher des oiseaux, pour imiter leurs chants.
Oui, tu me rappelais ton enfance ingénue,
Cette grâce changée et du monde inconnue,
Cette candeur, soumise à qui peut la trahir,
Qui s'élance, qui tremble et pleure sans haïr.

D'où venais-tu, ma chère? On t'aurait crue heureuse;
Le sourire toujours surmonta tes douleurs :
Quand ton sein se brisa dans une lutte affreuse,
On ignorait encor qu'il était plein de pleurs.
Albertine, Albertine! O ma douce compagne!
Tes pas avant les miens se sont donc arrêtés!
Tes cris qui m'appelaient, par l'écho répétés,
Ne m'attireront plus à travers la campagne!
Oh! que c'est mourir jeune! Un jour, ta faible voix

1. Voir, dans la notice, le portrait d'Albertine Gantier et des détails sur la place que cette amie de jeunesse avait tenue dans l'âme de Marceline.

(Elle devenait faible, et j'en étais troublée),
Ta voix me dit : « Bientôt, pour la première fois,
Je ne guiderai plus ta course désolée :
Tu viendras seule, alors, à notre rendez-vous,
Sous le saule qui pleure, au tombeau de mon frère,
Et de même, et bientôt, tu pleureras sur nous.
Pour moi, près de Julien, il reste assez de terre :
J'y songe tous les jours; on est bien dans la mort,
Va! le sommeil est doux quand il est sans remord. »
Et ta main, du repos marquant l'étroit espace,
Y jeta quelques fleurs pour y garder ta place.

Est-il vrai qu'on est mieux dans la mort? Es-tu bien?
Mais quoi! je parle seule; elle ne répond rien.

Et quand je retournai, les fleurs étaient flétries,
Et déjà d'autres fleurs, que nous avions nourries,
    Penchaient leur tête autour de son tombeau;
    Des papillons planaient gaiement sur elle,
    Dans les rameaux couvait la tourterelle,
Et pour d'autres que moi le printemps était beau!

Eh quoi! rien ne semblait manquer à la nature!
De rustiques enfants couraient dans la verdure
De l'enclos dont l'aspect me faisait tressaillir;
Enfants, ils n'y voyaient que des fleurs à cueillir.

Et moi, quand dans la tombe on me fera descendre,
Des papillons légers voleront-ils sur moi?
Les oiseaux viendront-ils y chanter sans effroi?
Les rayons du soleil toucheront-ils ma cendre?
Seule au monde, aujourd'hui, j'achève mon chemin.
Quand mon cœur est gonflé d'amertume et d'alarmes,
Tendre, tu ne viens plus le presser sous ta main,
Tu n'y viens plus verser de l'espoir ou des larmes.
Personne, quand je suis assise tristement,

Ne vient tout près, tout bas, m'appeler son amie;
Ta seule ombre, épiant ma douleur endormie,
Vient me consoler, un moment.

Si je trouve, en suivant quelque route isolée,
Un jeune arbre tombé sous ses premières fleurs,
Je regarde en pitié sa tête échevelée;
Ce qui souffre, c'est toi qui m'arraches des pleurs.

Ainsi, toujours aimante et déçue, ou trahie,
Mes plus doux sentiments se fanent, tour à tour;
Et l'amitié coûte à ma vie
Autant de larmes que l'amour.
Mais je veux te pleurer, toi! mais je veux entendre
Ta voix, la seule voix qui me fut toujours tendre,
La seule qui n'a pu me reprocher mon sort,
Qui ne trouva jamais d'accents que pour me plaindre,
Qui voulait m'adoucir et ma vie et ta mort,
Et me parlait du ciel sans m'apprendre à le craindre[1];
Qui m'a dit, presque éteinte au dernier entretien :
« Adieu! je vais dormir du sommeil de Julien. »

Oui, tu dors! et l'enfant dont tu fus tant aimée,
Et le pauvre interdit, à ta porte fermée,
Tout s'arrêta pensif, tout pleura sur le seuil,
Tout s'éloigna muet et partagea mon deuil.
Et l'on m'a demandé si de mon Albertine
Le rapide destin fut un moment heureux.
Hélas! au souvenir de ta voix argentine,
J'ai puisé ce chant douloureux.

Humble fille de la nature,
Elle aimait la fleur sans culture
Qui naît et meurt au fond des bois;

1. Voilà du vrai lyrisme, dont la source fut dans le cœur du poète.

Son âme, brûlante et craintive,
Aimait l'eau mobile et plaintive
Qui répond aux plaintives voix;
Comme l'impatiente abeille
Quitte une rose moins vermeille,
Emportant dans les airs son parfum précieux,
Cette jeune Albertine, en silence éveillée,
Quittant, avant le soir, sa couronne effeuillée,
Vient de s'en retourner aux cieux.





ALBERTINE

A madame Héloïse Saudeur, de Douai.

Tu sais qu'elle était sainte et mourut sans remord!
Moi, je ne suis que femme et j'ai peur de la mort.
J'ai peur de voir tomber les voiles de mon âme;
Retenue à la terre avec des nœuds de flamme,
J'ai peur qu'elle s'en aille à la porte des cieux
Pleurer longtemps, et nue, et devant bien des yeux!
C'est mon rêve, ma croix triste et lourde de larmes,
Le fantôme assidu qui refait les alarmes,
Les soupirs, les frissons de mes nuits sans sommeil,
Et qui me rend si pâle, au retour du soleil!

Mais, Albertine! ô chère! ô pure! ô sainte femme!
Chaque pleur de mes yeux me rappelle son nom.
Quand ils ont déchiré les voiles de son âme,
Sais-tu son cri vers Dieu? « Je meurs bien tard... Pardon! »
Cette âme où ne tremblait ni repentir ni larme,
Aimait, aimait! Et puis, comme si quelque charme
Mis entre elle et le monde eût isolé ses pas,
Elle errait dans la foule et ne s'y mêlait pas.

C'est l'hiver, c'est le soir, près d'un feu dont la flamme
Eclaire le passé dans le fond de ton âme.
Au milieu du sommeil qui plane autour de toi
Une forme s'élève; elle est pâle; c'est moi!

C'est moi qui viens poser mon nom sur ta pensée,
Sur ton cœur étonné de me revoir encor,
Triste, comme on est triste, a-t-on dit, dans la mort,
A se voir poursuivi par quelque âme blessée,
Vous chuchotant tout bas ce qu'elle a dû souffrir,
Qui passe et dit : « C'est vous qui m'avez fait mourir! »

L'AMIE

Quand mon ombre au soleil tremble seule et s'incline,
Quand je cherche des pas à l'entour de mes pas,
Quand j'écoute attentive et que je dis tout bas :
« Personne! » une jeune ombre éternelle, divine,
Se lève et me répond : « Me voici, Marceline!

« Ne dis jamais : « Personne! » où l'abandon te prend.
Si tu montes vers Dieu, je suis sur la colline;
Si tu descends en pleurs, je descends en pleurant. »
— Et mon âme s'écrie : « Oh! bonsoir, Albertine! »





LES DANSES DE LORMONT[1]

Poursuivant les nuées
Dans nos chansons,
De main en main nouées,
Dansons, dansons!
Nous sommes de Lormont les blanches demoiselles.
La brise nous soulève et nous porte en avant :
On dirait qu'à nos pieds la danse met des ailes
Pour nous jeter au vent!

Poursuivant les nuées
De nos chansons,
De main en main nouées,
Dansons, dansons!

1. Les coteaux de Lormont, en face de Bordeaux.





LA GUIRLANDE DE ROSE-MARIE

Te souvient-il, ma sœur, du rempart solitaire
Où nous cherchions, enfants, de l'ombrage et des fleurs?
Et de cette autre enfant qui passait sur la terre,
Pour sourire à nos jeux, pour y charmer nos pleurs?
Son dixième printemps la couronnait de roses :
Marie était son nom, Rose y fut ajouté.
Pourquoi ces tendres fleurs, dans leur avril écloses,
Tombent-elles souvent sans atteindre l'été?

Tu sais, ma sœur, tu sais qu'elle était belle!
Tous les enfants cherchaient à l'embrasser.
Quand son regard venait nous caresser,
Pour la voir plus longtemps nous courions après elle.
Avec des cris d'amour nous arrêtions ses pas;
Sa fuite dans nos bras n'avait plus de passage;
Elle disait : « Cessez! j'aimerai la plus sage. »
Et nous rompions sa chaîne, et nous parlions plus bas.
Bientôt elle eut douze ans. J'étais plus jeune encore,
Quand le malheur entra dans notre humble maison.
J'allai lui dire adieu : sa voix frêle et sonore
Du haut du vieux rempart cria deux fois mon nom.
Elle avait dit : « Déjà! » Sa surprise timide
A ce *déjà* plaintif n'ajouta qu'un baiser.
Hélas! elle pleurait, sa joue était humide;
Et je pleurai longtemps sans vouloir m'apaiser.

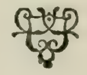
C'est que l'exil est triste; il fait rêver l'enfance.
Le jeune voyageur n'a d'ami que le ciel;
Il erre sans asile, il pleure sans défense,
Comme un oiseau perdu loin du nid paternel;
Son ramage se change en plaintes douloureuses;
Des oiseaux inconnus les cris le font frémir,
Et même, en retournant sur des routes heureuses,
S'il veut chanter, longtemps il semble encor gémir.
A ses regrets en vain la patrie est rendue,
L'orage a dispersé la couvée éperdue;
Ses frères sont partis; le nid vide est tombé;
En s'envolant, peut-être, un d'eux a succombé.

Mais je reviens, je vole, et je cherche Marie.
Je cours à son jardin, j'en reconnais les fleurs;
Rien n'y paraît changé. Cette belle chérie
Comme autrefois, sans doute, y sème leurs couleurs.
Je l'appelle; j'attends... Sa chambre est entr'ouverte...
Voilà sur son chapeau sa guirlande encor verte!
Joyeuse, je palpite et j'écoute un moment;
Sa mère sur le seuil arrive lentement :
Oh! comme elle a vieilli! Que deux ans l'ont courbée!
La vieillesse, vois-tu! traîne tant de regrets!
Elle relève enfin sa paupière absorbée,
Me regarde, et ne peut se rappeler mes traits.
« Où donc, lui dis-je, est Rose? où donc est votre fille?
A-t-elle aussi quitté sa maison, sa famille? »
Elle s'est tue encore, et, se cachant les yeux,
D'une main défaillante elle a montré les cieux.
A ses gémissements ma voix n'a pu répondre;
Le jardin me parut en deuil;
Je sentis mon âme se fondre
Et mes genoux trembler en repassant le seuil.

J'allais... Je demandais... Ta sœur, presque étrangère,
Cherchait seule un objet qu'on avait vu si beau :

Hélas ! les pieds joyeux évitent la fougère
Qui croît à l'entour d'un tombeau.
La mort et le malheur épouvantent la vue :
On passe en courant devant eux.
Que devient l'infortune à la fuite imprévue
D'un ami distrait ou honteux?
Parmi tous les témoins de ma première aurore,
Le vieux rempart, les champs semblaient m'aimer encore,
Le soleil d'autrefois brillait sur mon chemin;
Mais personne, ma sœur, ne me pressa la main.
Les jeux avaient cessé pour moi, pauvre et craintive;
Et celle qui pleura de nos premiers adieux,
Qui m'eût tendu les bras dans sa pitié naïve,
Ne vint pas essuyer mes yeux!

J'ai trouvé dans un champ sa nouvelle demeure;
Je l'ai nommée encore en tombant à genoux.
Oh! ma sœur! à douze ans se peut-il que l'on meure!
Quoi! moins que sa guirlande elle a vécu pour nous!
L'herbe seule a voilé cette vierge endormie :
Elle aimait les fleurs autrefois!
Tout est triste au tombeau de notre jeune amie;
Son chapelet d'ivoire en orne seul la croix.
Comme on nous vit l'attendre au seuil de sa chaumière,
Pour l'entourer de notre amour,
On verra, par mes soins, quelques feuilles de lierre
De son étroit asile embrasser le contour.





REGRET

Des roses de Lormont la rose la plus belle,
Georgina, près des flots nous souriait un soir;
L'orage, dans la nuit, la toucha de son aile,
Et l'Aurore passa triste sans la revoir!

Pure comme une fleur, de sa fragile vie
Elle n'a respiré que les plus beaux printemps.
On la pleure, on lui porte envie :
Elle aurait vu l'hiver; c'est vivre trop de temps!

LES AMITIÉS DE LA JEUNESSE

A Pauline Duchambge.

Des nœuds dont sa vie est liée
Soulevant un moment le poids,
Et d'un long orage essuyée,
Mon âme se cherche une voix.

Comme sur le bord de sa cage
L'oiseau contraint de s'arrêter,
Sur ma bouche, ainsi qu'au jeune âge,
L'âme est assise et veut chanter.

Mon jeune âge a fait deux amies,
Dont l'une[1] est partie avant moi,
Parfum de mes fleurs endormies;
L'autre fleur vivante, c'est toi!

Celle qui dort, je l'ai rêvée
Son bras enlacé dans le mien,
Tandis que toi, ma retrouvée[2],
Tu la retenais sous le tien.

Nous allions, comme trois colombes,
Effleurant à peine le blé;
Et vers le doux sentier des tombes
Le triple essor s'est envolé.

Pour panser un peu nos blessures,
Nous nous abattions dans les fleurs;
Et ses angéliques censures
Ne s'aigrissaient pas de nos pleurs.

Son ombre qui battait des ailes,
Charmante, nous disait tout bas :
« Allons voir des choses nouvelles;
Allons vers Dieu, qui ne meurt pas! »

Elle marchait, pâle et contente,
Sans sourire, mais sans pleurer;
Son âme, couchée à l'attente[3],
Avait fini de soupirer.

Des ombres lui criaient : « Madame,
Pour nous répondre arrêtez-vous!
Vous qui prenez âme par âme,
Où vous allez emmenez-nous!

1. Albertine Gantier.
2. Le mot n'est-il pas délicieux?
3. C'est-à-dire lasse d'attendre.

« Car nous sommes bien accablées
D'attendre où l'on attend toujours :
Hélas! nous serions moins troublées
D'entrer où finissent les jours! »

Alors ses pitiés envahies
Dans son cœur semblaient se presser,
Devant ces âmes éblouies
Qui se heurtaient pour l'embrasser.

Nous entrâmes dans une église,
Pour nous reposer à genoux;
La Vierge seule était assise,
Posant son doux regard sur nous.

Notre corps ne faisait plus d'ombre
Comme dans ce triste univers,
Et notre âme n'était plus sombre :
Le soleil passait à travers!

Voilà comment je l'ai rêvée,
Son bras enlacé dans le mien,
Tandis que toi, ma retrouvée,
Tu la retenais sous le tien.





A PAULINE DUCHAMBGE[1]

En ce temps-là je montais dans ta chambre
Causer une heure, et pleurer, et chanter;
Car nous chantions pour étourdir décembre[2],
Et puis nos pleurs coulaient de nous quitter.

Je te cherchais, comme par la campagne
Quelque hirondelle, échappée aux autans,
Monte rapide au toit d'une compagne,
Lui raconter ses secrets palpitants,

Tout ce qui tient dans un sort d'hirondelle,
L'orage en haut, la moisson sans chaleur,
Un nid qui tombe, un message infidèle,
Un rendez-vous brisé par l'oiseleur.

Nous disions tout, l'une à l'autre sincère,
Larme pour larme et le cœur dans le cœur.

1. Pauline Duchambge, comme Albertine Gantier, eut l'intime confidence des joies et des pleurs de Marceline. De son nom de jeune fille Antoinette-Pauline de Montet, et venue, de bonne heure, de la Martinique en France, elle avait occupé dans le monde et les salons, où l'on se disputait ses compositions musicales, un rôle brillant. On louait son esprit, son charme physique, sa gracieuse bonté. Mais, en l'âge mûr, elle eut à connaître, par la ruine de ses biens, les tourments d'une détresse qui fût allée jusqu'à l'extrême misère, sans l'aide de ses amis et les secours qu'elle recevait de l'administration des beaux-arts. Elle s'éteignit à l'âge de quatre-vingts ans (1858).

2. Il n'y avait d'autre feu dans la chambre, peut-être, que cette flamme de leur enthousiasme jeune et confiant.

Si le bonheur est de croire, ô ma chère,
Qu'un toit si simple abrita de bonheur!

Et d'où venaient nos plaintes racontées,
Nos chants furtifs entravés de longs pleurs,
Nos peurs d'enfants gravement écoutées?
C'est que notre âge avait toutes ses fleurs!

Qui regardait sous mon aile blessée
Le dard... celui qui me fait mal encor?
Qui doucement essuyait ma pensée
Du rêve amer qui fait aimer la mort?

Comme aujourd'hui, c'était toi, mon autre âme,
Lueur vivante éclairant mon chemin,
Ange gardien sous ton voile de femme
A qui Dieu dit : « Tenez-la par la main! »

O jours d'hier! ô jeunesse envolée
Avant notre âme, autre oiseau gémissant,
Ouvrant à Dieu son aile d'exilée
Rougie au plomb qu'on lui tire en passant!

Posée à peine aux lieux où sonne l'heure,
Sais-tu quel seuil mon pied triste a tenté?
Tout seuil de Christ où chaque âme qui pleure
A droit d'asile et d'hospitalité.

Le front baigné de soleil et de bise,
Sans droit ni place au banquet étranger,
Je me sauvais dans les bras d'une église,
Seuls bras ouverts au malheur passager.

J'allais suspendre une heure à ces vieux dômes
Où Dieu s'enferme et dit à tous : « Entrez! »
Où le plain-chant des sonores fantômes
Crie en tout temps : « Frères, quand vous voudrez! »

J'allais verser nos humbles harmonies
Sur le sommeil étouffé des prisons,
Berçant, calmant les âcres insomnies,
Avec l'amour qui bat dans tes chansons.

J'étais, je suis la voyageuse encore,
Lasse d'absence et de tous les séjours,
Que de ta chambre indigente et sonore
L'écho tourmente et rappelle toujours.

Mon sort lancé vers l'étoile inconnue
Serrait sa chaîne à chaque mouvement;
Mes yeux rêveurs et mouillés sous la nue
A ton rideau retournaient tristement.

Charme aimanté! lampe qui se consume!
Cœur oppressé de chants mélodieux!
Oh! sous ta cendre où l'ange se rallume,
M'attendras-tu pour nous enfuir aux cieux?

J'irai te prendre, attends! pauvre et chérie,
Dernier reflet de mon lointain doré,
Replie encor ton aile endolorie :
Toi, si tu meurs, je crois que je mourrai[1]!

1. Pauline Duchambge mourut un an avant Mme Desbordes-Valmore, à qui on avait laissé ignorer cette disparition jusque dans les derniers mois de sa propre vie.





MOI, JE LE SAIS

A mademoiselle Louise Crombach.

Vous le saurez! la vie a des abîmes
Cachés au loin sous d'innombrables fleurs;
Les rossignols qui chantent à leurs cimes,
Où chantent-ils dans la saison des pleurs?
Vous le saurez! la vie a des abîmes
Cachés au loin sous d'innombrables fleurs.

Oui, la jeunesse est le pays des larmes.
Moi, je le sais: j'en viens, je pleure encor,
Le front vibrant de ses feux, de ses charmes,
Le cœur brisé de son dernier accord!
Oui, la jeunesse est le pays des larmes.
Moi, je le sais: j'en viens, je pleure encor!

Lorsqu'on finit d'être jeune, on s'arrête:
A tant de jours on veut reprendre un jour;
Ils sont partis, et l'on penche sa tête.
D'un tel voyage à quand donc le retour?
Lorsqu'on finit d'être jeune, on s'arrête:
A tant de jours on veut reprendre un jour.

Souffrant tout bas de ses mille blessures,
On croit mourir: on plie, on ne meurt pas!
De tous serpents Dieu guérit les morsures,

Et le dictame est semé sous nos pas[1].
Souffrant tout bas de ses mille blessures,
On croit mourir : on plie, on ne meurt pas !

Rappelez-vous ce chant d'une glaneuse
Qui s'arrêta pour serrer votre main ;
Et si du sort l'étoile lumineuse
Vous mûrit mieux les épis du chemin,
Rappelez-vous ce chant d'une glaneuse
Qui s'arrêta pour serrer votre main.

1. Il a pour nos douleurs de merveilleux dictames.
(ALEXANDRE SOUMET.)





UN PRÉSAGE

J'ai vu dans l'air passer deux ailes blanches :
Est-ce pour moi que ce présage a lui ?
J'entends chanter tout un nid dans les branches :
Trop de bonheur me menace aujourd'hui !
Pour le braver je suis trop faible encore.
Arrêtez-vous, ambassadeurs des cieux !
L'épi fléchit, que trop de soleil dore :
Bonheur, bonheur, ne venez pas encore !
Eclairez-moi, ne brûlez pas mes yeux !

Tournée au Nord une cage est si sombre !
Dieu l'ouvre-t-il aux plaintes de l'oiseau,
L'aile incertaine, avant de quitter l'ombre,
Hésite et plane au-dessus du réseau.
La liberté cause un brillant vertige.

PRIÈRE POUR MON AMIE

A Notre-Dame des Champs.

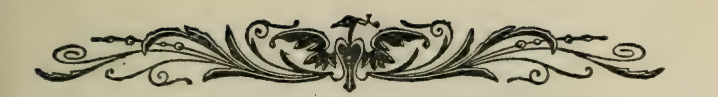
Un enfant ! un enfant ! ô seule âme de l'âme !
Palme pure attachée au malheur d'être femme !
Eloquent défenseur de notre humilité,
Fruit chaste et glorieux de la maternité,
Qui d'une langue impie assainit la morsure

Et de l'amour trahi ferme enfin la blessure !
Image de Jésus qui se penche vers nous,
Pour relever sa mère humble et née à genoux;
Dont la débile main, par la grâce étendue,
Rouvre parfois le ciel à la vierge perdue;
Un enfant! souffle d'ange épurant le remord!
Refuge dans la vie, asile dans la mort!
De la foi des époux sentinelle sans armes!
Rayonnement divin qui passe entre leurs larmes!
Fleur du toit, qui ravive et retient le bonheur!
Visible battement de deux cœurs dans un cœur!

Elle n'a plus d'enfant! sa tendresse est déserte!
Plus un rameau qui rit, plus une plante verte,
Plus rien! Les seules fleurs qui s'ouvrent sous ses pas
Croissent où les vivants ne les dérobent pas...

Vierge des pleurs, sauvez, quand je prie avec elle,
La meilleure des deux; vous savez bien laquelle!
Tout ce qu'elle a donné d'or et de pur amour,
Faites qu'on le lui rende : elle est pauvre à son tour.
Elle est là, près de vous, dans sa peine enfermée.
La première oubliant sa frêle renommée,
Pareille au rossignol qui voit venir l'hiver
Sans qu'un arbre à sa vie ouvre un asile vert;
Et comme il faut le nid au rossignol débile,
Elle demande à Dieu ce nid, ce tiède asile...





LE SOLEIL LOINTAIN

A madame Marie d'Agoult[1].

Quand vous m'avez écrit tout ce que femme ou mère
Ecrira de plus doux,
Je me plaignais, Madame, à cette vie amère :
Je lui parlais de vous;

De vous dont l'esprit pur, dont la grâce rêveuse,
Dont les regards charmants
Ont versé leurs rayons sur moi, pâle couveuse
D'immobiles tourments.

Triste, je demandais à la force voilée
Qui nous plie à genoux,
Pourquoi, presque divine, ô jeune âme étoilée,
Vous pleurez comme nous.

« Elle aussi, lui disais-je, elle aussi, sous ses roses,
Sous ses longs cheveux d'or,
A l'heure où le sommeil assoupit toutes choses,
Demande si l'on dort !

« Elle aussi, quand la lune argente sa fenêtre,
Cherche son heure au ciel,
Et, quand tous les plaisirs semblent l'avoir fait naître,
Dit que naître est cruel.

1. La belle et savante Marie de Flavigny, comtesse d'Agoult, en littérature Daniel Stern.

« Pourquoi souffler en nous, argile sans pensée,
La pensée et le jour,
Pour nous détruire ainsi, l'âme à tout coup blessée
Par la mort et l'amour?

« O vie! ô fleur d'orage! ô menace! ô mystère!
O songe aveugle et beau!
Réponds! Ne sais-tu rien en passant sur la terre
Que ta route au tombeau?

— Ingrate, a dit la vie, à qui donc l'espérance,
Fruit divin de ma fleur?
Vous retournerez-vous vers un jour de souffrance,
Dans l'éternel bonheur?

« Si vous n'entendez pas tant de voix éternelles,
Que sert de vous parler?
Vos pieds sont las, pliez! Dieu vous mettra des ailes,
Et vous pourrez voler.

« De vos fronts consternés, mères inconsolables,
Les cyprès tomberont,
Quand pour vous emmener, messagers adorables,
Vos enfants descendront.

« Vos sanglots se perdront dans de longs cris de joie,
Quand vous verrez la mort
Bercer aux pieds de Dieu son innocente proie,
Comme un agneau qui dort.

« La mort, qui reprend tout, sauve tout sous ses ailes;
Sa nuit couve le jour,
Elle délivre l'âme, et les âmes entre elles
Savent que c'est l'amour! »

Ainsi, Madame, allons! L'augure a trop de charmes
Pour n'être pas certain :
Allons! Et dans la nuit tournons nos yeux en larmes
Vers le soleil lointain!



III. — POUR SES ENFANTS ET POUR LES MÈRES

LES FLEURS

SUR UN ENFANT

A Jean-Paul Richter[1].

Semez sur lui des fleurs, des fleurs, jeunes pleureuses!
Il les emportera sur ses ailes heureuses.
De sa cage entr'ouverte il s'envole vivant :
Chantez! c'est aujourd'hui la fête de l'enfant!

1. Le célèbre et étrange « Jean-Paul », celui que les Allemands appellent « l'Unique ».





A MES ENFANTS

Oui, nous allons encore essayer un voyage.
Avril est né d'hier, il vole au fond des bois.
Doux avril[1]! On entend partout sa jeune voix,
Partout ses doigts légers déroulent le feuillage.
La nature s'habille; il faut prendre l'essor.
A l'ombre de ma vie abritez votre sort.
Innocents pèlerins, suivez ma destinée.
Dans la vôtre, que Dieu rende plus fortunée,
Allez cueillir des jours libres et triomphants;
Moi, je bénis les miens : vous êtes mes enfants[2]!
Le mortel le plus humble est fier de son ouvrage.
Combien ce tendre orgueil m'a donné de courage!
Oh! que de fois, sensible et vaine tour à tour,
J'ai pensé qu'une reine envierait ma fortune!
Et je plaignais la reine en sa gloire importune :
Elle est à plaindre elle a d'autres soins que l'amour...
Moi, par le monde errante, et partout étrangère,
A vos berceaux de mousse à la hâte formés,
Seule, ardente à veiller mes amours tant aimés,
J'ai trouvé l'heure agile et ma tâche légère.
Et vous, enveloppés de pavots frais et purs,
Vous laissez votre vie à ma garde attentive :
Vos doux jeux me rendent captive;

1. Avril, le mois aimé des faiseurs d'idylles, parce qu'il est le mois de l'espérance et des promesses. Les anciens l'avaient placé sous l'invocation de Vénus, dont les espoirs, trop souvent, sont plus séduisants et meilleurs que les dons mêmes.

2. Ses enfants : ils remplissent son horizon et lui tiennent lieu de tous les biens absents.

Vos rêves ne sont pas moins sûrs.
Confiants, vous dansez quand votre mère chante;
Son baiser vous délasse et vous mène au sommeil,
Sans prévoir que souvent la voix qui vous enchante
Va prier dans les pleurs jusqu'à votre réveil.
Ignorez-le toujours! toujours, s'il est possible,
Puisez dans mes regards votre sécurité :
Ils vous adouciront la triste vérité
Qui déchire le plus sensible!

Quand j'emportai vos jours loin d'un ciel sans chaleur,
Je vous couvais encore, ô ma jeune famille!
Et je sentais naître ma fille
Dans mon sein tout blessé des flèches du malheur.
Vous partagiez déjà notre errant esclavage,
Dociles émigrés! Faibles, tremblants et doux,
A peine éclos sur le rivage,
Vos mobiles destins s'envolaient avec nous.
Que ne peut-on fixer votre trace légère,
Votre audace riante, à la crainte étrangère!
Age heureux! courts instants des naïves erreurs!
Inhabile aux soupçons, aux jalouses fureurs,
Moi seule, en vous berçant d'amour, de mélodie,
Je vous inoculai ma douce maladie.
Déjà vous bégayez d'imparfaites chansons,
Et vos voix et vos cœurs vibrent de mes leçons.
De ce peu que je sais je vous instruis moi-même;
Je vous aide à m'aimer autant que je vous aime;
Je vous aide à chercher les mots les plus touchants,
Pour charmer votre père attendri de vos chants.
Je vous dis : « Aimez Dieu, car lui seul nous protège,
Lui seul vous aime, enfants, comme si les grandeurs
A vos fronts ingénus attachaient leurs splendeurs.
Il prête sa lumière à notre humble cortège,
Et, pour nous soutenir sur les bords du chemin,
Devant nous il étend son invisible main. »

Doux échos de mon âme, écoutez votre mère :
Un jour vous serez seuls, par la sentence amère
Qui sépare de force entre eux les voyageurs;
Ne craignez pas pour moi d'anathèmes vengeurs;
Relisez ces tableaux d'une innocente vie :
Purs et vrais comme vous, ils désarmaient l'envie.
Alors devant Dieu seul mettez-vous à genoux,
Enfants! priez pour moi : j'ai tant prié pour vous!
Sur la route plus triste errez du moins ensemble;
Contemplez ce nuage. Hélas! il nous ressemble,
Il va vite. En courant, levez parfois les yeux :
N'ayez peur, mes amis, je serai dans les cieux[1].
Vous comprendrez alors ces vœux mélancoliques
Où mon âme, n'osant tout haut se révéler
Dans ses alarmes prophétiques,
Vous plaignait sans vous en parler.
Car l'imprévoyante colombe,
Qui librement passait dans l'air,
Au trait parti comme l'éclair
Tressaille, tourne, expire, tombe
Aux pieds du tranquille chasseur;
Et nul ange, ici-bas, n'a vengé sa douceur!

Je frissonne. Ma fille! ô soudaines alarmes!
Ainsi, qui lit trop loin ne voit plus que des larmes.
Dieu! pardonnez-les moi. Le temps doit m'en punir.
Quelle mère en secret ne vit dans l'avenir?
Quelle mère n'a vu la saison des orages
Sur ses enfants chéris balancer leurs nuages?
Les pleurs silencieux attendent les plus doux;
Ils souffrent sans le dire, ils meurent à genoux.
Mais quoi! les plus hardis seront-ils moins à plaindre?
Que de pièges là-bas, et que d'écueils à craindre!
Que de monde autour d'eux dans ces lointains sentiers

1. Comme on a l'impression, à tous moments, que Marceline eut l'âme profondément croyante!

Où leurs pas et leurs vœux se livrent tout entiers!
Cédez, faibles roseaux, ployez sous la tempête,
Aux souffles incléments dérobez votre tête!
Cœurs d'anges, dont le ciel a semé les penchants,
C'est donc aussi pour vous que je crains les méchants!
Quoi! l'amour malheureux? Quoi! l'amitié trahie?
L'abandon?... Non! je rêve et je suis éblouie;
Non! ce rayon divin, qui brille en leurs regards,
Ne les appelle pas à de tristes hasards;
Non! l'azur de tes yeux, ô ma belle Hyacinthe[1],
Ne se voilera pas sous d'austères douleurs!...
Mais dans tes jeunes mains tu m'apportes des fleurs :
Va! l'augure est heureux; tu n'as pas une absinthe[2]!

Il faut partir. Ce toit qu'il fut doux d'habiter,
Qui nous couvrit l'hiver, il faut donc le quitter!
Toujours quelque lien se rompra dans l'absence!
Je suis comme le lierre arraché malgré lui :
J'aimai si longtemps la présence
De ce que je quitte aujourd'hui!
Quoi! toujours effleurer des rives orageuses?
Quoi! poursuivre sans cesse un fuyant horizon?
Qui n'a quelque pitié des brebis voyageuses
Laissant à chaque haie un peu de leur toison?
Oh! que de fils brisés dans ma trame affaiblie!
Que d'adieux recélés dans le fond de mon cœur!
Déjà, je sais déjà comment fuit le bonheur;
Je ne sais pas comme on l'oublie!
Mon âme libre encor s'élance en d'autres lieux,
D'où me sépare une absence éternelle;
Comme l'oiseau blessé, qui n'étend plus qu'une aile
Pour traverser les cieux!

1. Le vrai nom de sa fille aînée, qu'on avait toujours appelée Ondine, de son nom d'enfant.

2. « La vie est cruellement mêlée d'absinthe, » écrivait à sa fille Mme de Sévigné.

Mais en rendant mes jours à ma troublante étoile,
Soit qu'un dur aquilon fasse frémir ma voile,
Soit que d'un ciel brûlant me consume l'ardeur,
J'aimerai des vallons la fraîche profondeur;
Ma pensée en soupire, et le saule, et l'yeuse,
Et, près du clair ruisseau, la paisible fileuse,
Le bois qui la vit naître et la verra mourir,
Me rendront des tableaux qu'il m'est doux de nourrir.
Aux coteaux de Lormont[1] j'avais légué ma cendre :
Lormont n'a pas voulu d'un fardeau si léger;
Son ombre est dédaigneuse au malheur étranger.
Dans la barque incertaine, il faut donc redescendre.
Venez, chers alcyons, pressez-vous sur mon cœur;
Jetez un tendre adieu vers la rive sonore :
Je le sens, quelque vœu nous y rappelle encore,
Quelque regard nous suit, plein d'un trouble rêveur.
Adieu!... Ma voix s'altère et tremble dans mes larmes.
Enfants! jetez vos voix sur l'aile des zéphyrs;
Dites que j'ai pleuré, dites que mes soupirs
Retourneront souvent à ces bords pleins de charmes.
Là, de quatre printemps j'ai respiré les fleurs.
Ainsi, partout des biens! ainsi, partout des pleurs!

1. Les coteaux de Lormont dominent le port de Bordeaux.





LE RÊVE DE MON ENFANT[1]

A madame Pauline Duchambge.

« Mère! petite mère! » Il m'appelait ainsi;
Et moi, je tressaillais à cet accent si tendre,
Tout mon être agité s'éveillait pour l'entendre.
Je ne l'entendrai plus : il ne dort plus ici.
Où retentit sa voix, qui calmait ma souffrance
Comme la voix de l'espérance,
Formée (on l'aurait dit) de rosée et de miel?
Le ciel en fut jaloux, elle doit être au ciel.
Non! elle est dans mon cœur : je l'y tiens enfermée;
Elle soupire encore, elle parle avec moi.
Durant mes longues nuits, cette voix tant aimée
Me dit : « Ne pleure plus! je ne dors pas pour toi. »
Oh! moitié de ma vie, à ma vie arrachée,
Viens! redis-moi ton rêve : il m'a prédit ton sort.
Que ta plainte, une fois de mon cœur épanchée,
Rappelle un jeune cygne et son doux chant de mort!
« Ecoute, m'as-tu dit, écoute mon beau songe! »
(Le premier... le dernier qui berça ton sommeil!
De ce récit confus, prophétique mensonge,
Cher innocent, tu vins saluer mon réveil.)
« Ecoute! je dormais; j'avais dit ma prière.
J'ai vu venir vers moi deux anges : qu'ils sont beaux!
Je voudrais être un ange. Ils portent des flambeaux
Que le vent n'éteint pas. L'un d'eux m'a dit : « Mon frère,
Nous venons te chercher; veux-tu nous suivre? — Oh! oui,
Je veux vous suivre... On chante; est-ce fête aujourd'hui?

— C'est fête. Viens chercher des parures nouvelles. »
Et mes bras s'étendaient pour imiter leurs ailes;
Je m'envolais comme eux, je riais... j'avais peur!
Dieu parlait! Dieu pour moi montrait une couronne :
C'est aux enfants chéris que sa bonté la donne,
Et Dieu me l'a promise, et Dieu n'est pas trompeur.
J'irai bientôt le voir; j'irai bientôt... « Ma vie!
Où donc étais-je alors ?... — Attends... je ne sais pas...
Tu pleurais sur la terre, où je t'avais suivie.
— Tu me laissais pleurer? — Je t'appelais tout bas.
— Tu voulais me revoir? — Je ne pouvais, ma mère.
Dieu ne t'appelait pas. » Un froid saisissement
Passa jusqu'à mon cœur, et cet être charmant,
Calme, rêvait encor sa céleste chimère.
Dès lors un mal secret répandit sa pâleur
Sur ce front incliné, qui brûlait sous mes larmes.
Je voyais se détruire avant moi tant de charmes,
Comme un frêle bouton s'effeuille avant la fleur.
Je le voyais! et moi, rebelle... suppliante,
Je disputais un ange à l'immortel séjour.
Après soixante jours de deuil et d'épouvante,
Je criais vers le ciel : « Encore, encore un jour! »
Vainement. J'épuisai mon âme tout entière;
A ce berceau plaintif j'enchaînai mes douleurs;
Repoussant le sommeil et m'abreuvant de pleurs,
Je criais à la mort : « Frappe-moi la première! »
Vainement. Et la mort, froide dans son courroux,
Irritée à[1] l'espoir qu'elle accourait éteindre
Et moissonnant l'enfant, ne daigna pas atteindre
La mère expirante à genoux.
Et quand je reparus morne et découronnée,
Après avoir longtemps craint jusqu'à l'amitié,
Cette troupe légère[2], un moment consternée,

1. C'est-à-dire *contre*.
2. Ses compagnes d'hier, celles du théâtre et du monde.

Suspendit ses plaisirs, et sentit la pitié.
« D'où viens-tu ? m'a-t-on dit, et quels nuages sombres
Ont environné d'ombres
Tes yeux noyés de pleurs?
Ton soir est loin encore,
Et ta paisible aurore
T'avait promis des fleurs. »

Oui, la rose a brillé sur mon riant voyage;
Tous les yeux l'admiraient dans son jeune feuillage;
L'étoile du matin l'aidait à s'entr'ouvrir,
Et l'étoile du soir la regardait mourir.
Vers la terre déjà sa tête était penchée;
L'insecte inaperçu s'y creusait un tombeau;
La feuille murmurait, en tombant desséchée :
« Déjà la nuit! déjà... Le jour était si beau! »





UN NOUVEAU-NÉ

A Hippolyte.

Bien venu, mon enfant, mon jeune, mon doux hôte!
Depuis une heure au monde! Oh! que je t'attendais!
Que j'achetais ta vie! hélas! Est-ce ta faute?
Oh! non, ce n'est pas toi qu'en pleurant je grondais[1].
Toi, ne souffrais-tu pas même avant que de naître?
Ne m'as-tu pas aidée enfin à nous connaître?
Oui, tu souffrais aussi, petite ombre de moi,
Enfant né de ma vie où je reste pour toi!
Du jour, par mes regards, je t'allumai la flamme;
La nuit, je descendais au fond de ta prison.
Des mauvais souvenirs te sauvant le poison[2],
J'aurais voulu te faire un ciel de ma pauvre âme;
J'aurais voulu voir Dieu pour te créer plus beau,
Pour imbiber ton cœur de sa grâce profonde,
Et pour faire couler un peu de son flambeau
Sur ta raison aveugle à ton entrée au monde!

Ne va pas l'oublier : je t'ai parlé de Dieu;
Je t'ai fait de prière, enfant! de tendres larmes;
J'ai formé ton oreille aux échos du saint lieu;
Je t'ai caché vivant à toutes nos alarmes,
Et j'allais au soleil couchant sécher mes pleurs,

1. Non, mais la nature peu clémente qui fait acheter par tant de souffrances la joie d'être mère.
2. La forme de ce vers n'est pas très heureuse.

Pour te rendre suave et pur comme les fleurs;
Ou dans les roseaux verts je t'emportais pensive,
Pour t'abreuver du bruit de quelque source vive,
Qui, m'ouvrant son cristal comme à l'oiseau plongeur,
Sur notre double fièvre épanchait sa fraîcheur.
Souviens-toi que souvent, seuls au fond d'une église,
Nous regardions longtemps les anges aux fronts blancs,
Que je t'y promenais invisible, à pas lents,
Modelant leurs beaux traits sur ta forme indécise.
J'ai bien fait! nul enfant n'a rapporté des cieux
Tant de ciel inondant sa profonde paupière,
Et l'on n'a vu jamais d'un front si gracieux
Jaillir tant de rayons de vie et de lumière.
Qu'un si petit visage enferme de portraits!
De tout ce que j'aimai tu m'offres quelques traits :
Que d'anges envolés sans pouvoir les décrire,
Dans ton sourire errant reviennent me sourire[1]!
Et je l'avais prédit, quand je sentais ton cœur
Eclore et battre faible à mon flanc créateur;
Quand mes heures veillaient autour de ta défense,
Dans mon humble abandon qui m'eût fait une offense?
Tout, c'était toi! Mes yeux enfermés sous ma main
N'ont appelé personne en ce monde inhumain,
Personne! pour calmer, pour soutenir ma tête
Et dérober mon fruit au vent de la tempête.
Oh! mais, lorsqu'en ton nom je regardais les cieux,
Ton sourire passait dans les pleurs de mes yeux :
Dieu se montrait au loin sous cette ondée amère,
Dieu dans ma pauvreté me laissait être mère,
Et j'envoyais à Dieu mes baisers ou mes cris,
Les doux cris d'une femme à qui Dieu donne un fils.

1. « T'is very strange, my little dove,
That all I ever loved, or love,
In wondrous visions still I trace
While gazing ou thy guiltless face. »
(Robert Burns, édit. Lemerre.)

Ton berceau, vide encor, peuplait ma solitude;
Un ange respirait par moi sa nuit, son jour;
Je couvais son destin, j'en étais le séjour!...
On ne meurt pas d'orgueil et de sollicitude!

Aussi j'ai cru tomber faible sur mes genoux
Quand on me leva seule et comme trop légère,
Cherchant le poids aimé d'une tête si chère;
Car, si près que tu sois, l'air circule entre nous.

Des femmes me l'ont dit : oui! la femme étonnée,
Quitte d'un doux fardeau, vacille consternée.
Nous n'osons pas le dire et nous pleurons tout bas.
Que de larmes l'enfant coûte à la mère, hélas!
D'hier nous sommes deux! Le souffle de ta bouche
Se mêle à chaque souffle étranger qui te touche,
Et je pleure et... Pardon, mon jeune bien venu,
Au monde pour moi seule et du monde inconnu!

Adieu! je ne suis plus l'heureuse chrysalide
Où l'âme de mon âme a palpité neuf mois;
Mais à ta frêle fleur si j'ai servi d'égide,
Homme, un jour, reviens-y t'appuyer quelquefois.

Je suis ta mère : un nœud nous a tenus ensemble;
C'est l'aimant divisé que l'aimant cherchera;
La terre ne rompt pas ce que le ciel assemble :
Dans la vie, hors la vie, il nous réunira!





HIPPOLYTE

LA MÈRE ET L'ENFANT

Quand j'ai grondé mon fils[1], je me cache et je pleure.
Qui suis-je, pour punir, moi, roseau devant Dieu,
Pour devancer le temps, qui nous gronde à toute heure
Et crie à tous : « Prends garde! il faudra dire adieu! »

Mourir avec le poids d'une parole amère,
D'une larme d'enfant que l'on a fait couler,
Que l'on sent sur son cœur incessamment rouler,
Est-ce donc pour ce droit que l'on veut être mère?

Est-ce donc là le prix des immenses douleurs
Dont nous avons payé leur présence adorée?
De ce pas sur la tombe encor toute navrée,
Dieu! laissez-nous donc vivre et respirer nos fleurs!

Laissez-nous contempler à deux genoux la tige
Qui veut se lever seule et frémit d'obéir,
Qui veut sa liberté, son plaisir, doux vertige.
Tout ce qui naît, mon Dieu! tend ses bras au plaisir.

Laissez-nous seulement, ardentes sentinelles,
Ecarter les dangers qu'ils aiment, si petits,

1. La gronderie ne dut jamais être ni bien fréquente ni bien sévère, Hippolyte ayant été, enfant, ce qu'il fut à l'âge d'homme, plein de douceur et d'attachement.

Si forts à repousser nos forces maternelles,
De la fierté de l'homme innocents apprentis.

Purifiez un peu ce monde, où chaque haleine
A l'entour de nos fruits souffle un air plein de feu,
Préservez le lait pur dont leur âme était pleine,
Alors nous guiderons l'ange par un cheveu.

Beaux anges mutinés qui bravez nos tendresses,
Dont les jours, dont les nuits tièdes de nos caresses,
Loin de vos nids plumeux brûlent de s'envoler,
Qui les fera plus doux pour vous en consoler[1] ?

La mère, n'est-ce pas un long baiser de l'âme?
Un baiser qui jamais ne dit non ni demain ?
Faut-il ses jours? Seigneur! les voilà dans sa main :
Prenez-les pour l'enfant de cette heureuse femme.

Enfant! mot qui peut dire : amour! ciel! ou martyr!
Couronne des berceaux! auréole d'épouse!
Saint orgueil! nœud du sang, éternité jalouse,
Dieu vous fait trop de pleurs pour vous anéantir.

C'est notre âme en dehors, en robe d'innocence,
Hélas! comme la vit ma mère à ma naissance;
Et si je la contemple avec d'humides yeux,
C'est que la terre est triste et que l'âme est des cieux!

O femmes! aimez-vous par vos secrets de larmes,
Par vos devoirs sans bruit où s'effeuillent vos charmes;
Après vos jours d'encens dont j'ai bu la douceur,
Quand vous aurez souffert, appelez-moi : Ma sœur!

1. Ces derniers vers sont d'une grâce et d'une expression de bonté adorables.





MA FILLE

Ondine! enfant joyeux qui bondis sur la terre,
Mobile comme l'eau qui t'a donné son nom,
Es-tu d'un séraphin le miroir solitaire?
Sous ta grâce mortelle orne-t-il ma maison?

Quand je t'y vois glisser dansante et gracieuse,
Je sens flotter mon âme errante autour de toi,
Je me regarde vivre, ombre silencieuse!
Mes jours purs, sous tes traits, repassent devant moi!

Car toujours ramenés vers nos jeunes annales,
Nous retrempons nos yeux dans leurs fraîches couleurs;
Midi n'a plus le goût des heures matinales
Où l'on a respiré tant de sauvages fleurs!

Le champ, le plus beau champ que renfermât la terre
Furent les blés bordant la maison de mon père,
Où je dansais, volage, en poursuivant du cœur
Un rêve qui criait : « Bonheur! bonheur! bonheur! »

C'est toi! Mes yeux blessés par le temps et les larmes,
Redevenus miroirs, se rallument d'amour!
N'es-tu pas tout ce monde infini, plein de charmes,
Que j'encerclais d'espoir, en essayant le jour?

Viens donc, ma vie enfant! et si tu la prolonges,
Ondine! aux mêmes flots ne l'abandonne pas.
Que les ruisseaux, les bois, les fleurs où tu te plonges,
Gardent leur fraîche amorce au penchant de tes pas!

Viens! mon âme sur toi pleure et se désaltère.
Ma fille, ils m'ont fait mal!... Mets tes mains sur mes yeux,
Montre-moi l'espérance et cache-moi la terre;
Ange! retiens mon vol, ou suis-moi dans les cieux...

Garde en ton cœur l'écho de ma voix maternelle :
Dieu qui t'écoute encore ainsi m'écoutera.
O ma blanche colombe! entr'ouvre-moi ton aile;
Mon cœur a fait le tien, il s'y renfermera;
Car ce serait affreux et pitié de t'apprendre,
Quand tu baises mes pleurs, ce qui les fait couler :
Va les porter à Dieu, sans chercher à comprendre
Ce qu'une larme pèse et coûte à révéler!...

Que tes cheveux sont doux! étends-les sur mes larmes,
Comme un voile doré sur un noir souvenir.
Embrassons-nous!... Sais-tu qu'il reste bien des charmes
A ce monde pour moi plein de ton avenir?
Et le monde est en nous : demeure avec toi-même!
L'oiseau pour ses concerts goûte un sauvage lieu.
L'innocence a partout un confident qui l'aime;
Oh! ne livre ta voix qu'à cet écho : c'est Dieu!





ONDINE A L'ÉCOLE

Vous entriez, Ondine, à cette porte étroite[1]
Quand vous étiez petite, et vous vous teniez droite;
Et quelque long carton sous votre bras passé
Vous donnait on ne sait quel air grave et sensé
Qui vous rendait charmante. Aussi, votre maîtresse
Vous regardait venir et, fière avec tendresse,

Opposant votre calme aux rires triomphants,
Vous montrait pour exemple à son peuple d'enfants;
Et du nid studieux l'harmonie argentine
Poussait à votre vue : « Ondine! Ondine! Ondine![2] »
Car vous teniez déjà votre palme à la main,
Et l'ange du savoir hantait votre chemin.

Moi, penchée au balcon qui surmontait la rue,
Comme une sentinelle à son heure accourue,
Je poursuivais des yeux mon mobile trésor,
Et disparue enfin je vous voyais encor.
Vous entraîniez mon âme, avec vous, fille aimée,
Et je vous embrassais par la porte fermée.

Quel temps! De tous ces jours d'école et de soleil
Qui hâtaient la pensée à votre front vermeil,

1. Sa fille Ondine allait alors (1839-1840) apprendre le dessin chez Mme Haudebourt-Lescot, dont l'atelier, rue de La Bruyère, se trouvait à peu près en face de la maison de Mme Valmore : on y entrait par une petite porte. (Note d'Auguste Lacaussade.)

2. Mme Desbordes-Valmore aime à répéter cette appellation toute poétique. Le véritable nom de sa fille était Hyacinthe.

De ces flots de peinture et de grâce inspirée,
L'âme sort-elle heureuse, ô ma douce lettrée ?
Dites si quelque femme avec votre candeur
En passant par la gloire est allée au bonheur !...

Oh ! que vous me manquiez, jeune âme de mon âme !
Quel effroi de sentir s'éloigner une flamme
Que j'avais mise au monde, et qui venait de moi,
Et qui s'en allait seule ! Ondine ! quel effroi !

Oui, proclamé vainqueur parmi les jeunes filles,
Quand votre nom montait dans toutes les familles,
Vos lauriers m'alarmaient à l'ardeur des flambeaux :
Ils cachaient vos cheveux que j'avais faits si beaux !

Non ! voile plus divin, non ! plus riche parure
N'a jamais d'un enfant ombragé la figure.
Sur ce flot ruisselant qui vous gardait du jour
Le poids d'une couronne oppressait mon amour.
Vos maîtres étaient fiers ; et moi j'étais tremblante,
J'avais peur d'attiser l'auréole brûlante,
Et, troublée aux parfums de si précoces fleurs,
Vois-tu ! j'en ai payé l'éclat par bien des pleurs.
Comprends tout... J'avais vu tant de fleurs consumées,
Tant de mères mourir, de leur amour blâmées !
Ne sachant bien qu'aimer, je priais Dieu pour vous,
Pour qu'il te gardât simple et tendre comme nous ;
Et toi tu souriais, intrépide à m'apprendre
Ce que Dieu t'ordonnait, ce qu'il fallait comprendre.
Muse, aujourd'hui, dis-nous dans ta pure candeur
Si Dieu te l'ordonnait du moins pour ton bonheur !





LA PAGE BLANCHE

A ma fille.

Ondine! prends cette page
Dans ton livre vierge encor;
Ta plume éloquente et sage
Peut m'y verser un trésor.
Sur sa blancheur que j'envie
Ton âme se répandra,
Et du trouble de ma vie
Un jour me consolera.

Seule en mon sentier mobile,
Au vaisseau navigateur,
Sous la lumière tranquille
D'un jeune astre protecteur,
J'écrirai de mon voyage
Les écueils et les ennuis,
Et tu sauras, dans l'orage,
Quelle étoile je poursuis!





MA FILLE

C'est beau la vie,
Belle par toi,
De toi suivie,
Toi devant moi !
C'est beau, ma fille,
Ce coin d'azur
Qui rit et brille
Sous ton front pur !

C'est beau ton âge
D'ange et d'enfant,
Voile, ou nuage,
Qui te défend
Des folles âmes
Qui font souffrir,
Des tristes flammes
Qui font mourir.

Dieu fit tes charmes,
Dieu veut ton cœur,
Tes jours sans larmes,
Tes nuits sans peur.
Mon jeune lierre,
Monte après moi !
Dans ta prière
Enferme-toi.

C'est beau, petite,
L'humble chemin
Où je ne quitte
Jamais ta main;
Car dans l'espace,
Aux prosternés
Une voix passe
Qui dit : « Venez! »

Tout mal sommeille
Pour ta candeur;
Tu n'as d'oreille
Que dans ton cœur.
Quel temps? quelle heure?
Tu n'en sais rien :
Mais que je pleure,
Tu l'entends bien!





AU REVOIR

A ma fille.

Sous tes longs cheveux d'or, quand tu cours sur la grève
Au vent,
Si quelque prompt ramier touche ton front qui rêve
Souvent,
De cette aile d'oiseau ne prends pas, ô ma fille!
D'effroi!
Pour baiser son enfant, c'est une âme qui brille,
C'est moi!
Parmi d'autres enfants qui te font toute heureuse,
Le soir,
Quand tu vas au jardin, lasse d'être rieuse,
T'asseoir,
Si tu t'inquiétais comment je passe l'heure
Sans toi,
Penche un peu ton oreille à cet oiseau qui pleure :
C'est moi!





LE LIVRE DE MA FILLE INÈS

Dieu bénit les enfants qui vont vite à l'école.
Peut-on sans les aimer les regarder courir?
On les croirait poussés par quelque ange qui vole,
Qui de leurs blonds cheveux leur souffle une auréole,
Frappe à la lourde porte et les aide à l'ouvrir.

J'en sais un dont la mère, humble femme, est heureuse,
Et sereine toujours avec ses cheveux blancs;
La reine dans ses fils est moins ambitieuse
Que cette pauvre femme, agitée et joyeuse,
Qui regarde voler deux petits pieds brûlants.

« La réputation commence avec la vie,
A-t-elle dit un jour à son précoce enfant;
Cette échelle mouvante où monte aussi l'envie,
L'école, grandira de mémoire suivie
Et sera d'aujourd'hui le registre vivant.

« Marche donc! marche droit sans retourner la tête.
Qui s'amuse au présent retarde l'avenir :
Tends les mains jour par jour aux leçons qu'il t'apprête;
Jeune, saute à pieds joints l'obstacle qui t'arrête;
Viens, va t'asseoir paisible au banc du souvenir.

« Moi, j'y suis. Moi pourtant, j'apprends encor; je t'aime!
Je cherche, dans un coin de mon passé perdu,
Quelque fruit mis à part, stérile pour moi-même,

Car il fut, mon passé, d'une avarice extrême;
Mais s'il te fait moins pauvre, il m'aura tout rendu! »

Et l'on parla bientôt jusqu'au bout de la rue
De l'enfant régulier qui savait l'heure : « Allons!
Voilà René qui passe et la nuit disparue;
Voilà son cri de coq et l'aurore accourue;
En route! » Et vers la ruche on poussait les frelons.

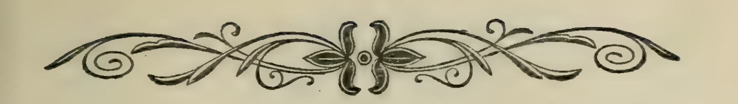
René, c'était l'abeille, et jamais buissonnière.
Un jour, un seul, son banc le réclama longtemps.
C'est la première fois!... « Sera-ce la dernière? »
Cria le maître aigri dans l'heure prisonnière.
Et les plus paresseux riaient, fiers et contents.

Ce jour même, aux rayons d'un soleil couleur d'ambre,
On trouva deux enfants que l'on croyait perdus.
Un saule aux bras ouverts leur a servi de chambre,
Et sur le blanc tapis que leur a fait décembre,
On dirait de leur toit deux ramiers descendus.

Le plus grand, c'est René. Le plus beau, c'est ma fille,
Ange rôdeur qui boude à s'instruire avec nous,
Qui va cacher son livre au fond de la charmille,
Qui ne veut point d'école au sein de la famille,
Qui se choisit un maître et l'écoute à genoux.

Cendrillon les absorbe! Ils ont contre la bise
D'une haleine d'enfant l'innocente chaleur.
L'un par l'autre emportés de surprise en surprise,
René veut qu'on épelle, et ma fille qu'on lise
Tout! comme on veut d'un champ voir la dernière fleur.

Liberté! tu fais peur aux rois; sois douce aux mères!
Donne un jour ta main droite à nos jeunes garçons;
Tiens ces hommes enfants loin des molles chimères;
Nous, pour qui la nature a des lois plus amères,
Laisse-nous de leurs sœurs enfermer les leçons!



LA PREMIÈRE COMMUNION D'INÈS

Tes yeux noirs, ma fille,
Sont plus doux ce soir
Que l'encens qui brille
Au saint encensoir!
Tu sembles un ange
Sous son voile encor,
Qui rêve et s'arrange
Pour prendre l'essor.

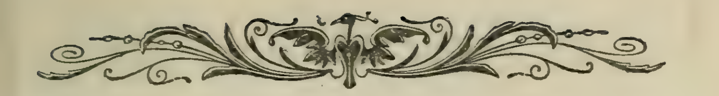
Jeune âme sauvage,
Tremblante en mes bras,
Confie au plus sage
Tes doux embarras :
Dans cette belle heure
On cause avec Dieu ;
Va pour ce qui pleure
Lui parler un peu!

Si l'enfant lui porte
Trois souhaits en fleurs,
Il ouvre sa porte
A ces vœux sans pleurs.
Pour rêver ces choses
Baisse bien les yeux,
Et laisse tes roses
S'exhaler aux cieux!

Pour l'hymne éphémère
De ta voix d'oiseau,
Demande à sa mère[1]
L'appui d'un roseau,
Pour tes jeunes ailes
Un vol sans effroi,
Son soleil pour elles,
Ton bonheur pour moi!

1. La mère du Christ, la Vierge Marie.





SOUVENIR

Toujours je pleure au nom de mon enfant[1] :
Sans sa beauté rien n'est beau dans ma vie.
Du monde et de ses biens, c'est le seul que j'envie,
Mais je ne l'attends plus, la mort me le défend.

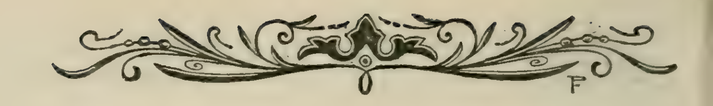
Je le revois dans la fleur éphémère :
Elle apparaît pour sourire et périr ;
Comme elle, mon enfant sur le sein de sa mère,
Après avoir souri, se pencha pour mourir.

Je le revois partout où de mon âme
S'attache encor la mourante langueur :
Quand le jour sur mes yeux ne répand plus sa flamme,
Je le revois toujours : n'est-il pas dans mon cœur ?

Mon doux enfant ! ma plus vive tendresse !
Quel autre amour me tiendrait lieu de toi ?
De te garder, mon fils, je ne fus pas maîtresse ;
Mais ta fidèle image, oh ! comme elle est à moi !

1. L'enfant qu'elle perdit, lorsqu'elle s'appelait Marceline Desbordes.





LA VOIX PERDUE

MA FILLE INÈS[1]

LA JEUNE FILLE.

Ma mère, entendez-vous, quand la lune est levée,
L'oiseau qui la salue en veillant sa couvée ?
Ne fait-il pas rêver les arbres endormis ?
Pourquoi chante-t-il seul ! Il n'a donc pas d'amis ?

LA MÈRE.

Il en a ! Des bannis il soulage la route ;
Dans tous ces nids couchés on le bénit sans doute.
Il parle à quelque mère humble et pareille à moi,
A quelque enfant sauvage et charmant comme toi.

LA JEUNE FILLE.

Que je l'aime ! Avec nous que je voudrais le prendre !
Tout ce qu'il chante à Dieu, que je voudrais l'apprendre !
Lui, s'il voulait venir, heureux dans notre amour,
Nous lui ferions aimer le monde et le grand jour.

LA MÈRE.

Il mourrait. Son destin est d'être solitaire,
De jeter ses sanglots, libre, entre ciel et terre ;

1. La maladie qui la fit mourir lui avait enlevé cette voix douce et pénétrante, comme était celle de Marceline. La *Voix perdue* est un des souvenirs des dernières veillées, lorsque, sa mère étant auprès d'elle ou dans la chambre d'à côté, tout en pleurs de l'entendre, l'enfant essayait en vain de moduler « certains airs flottant dans sa mémoire », et que les sons restaient comme étouffés au fond de sa poitrine brûlante et sèche.

D'attacher sa compagne, humble et pareille à moi,
A son doux nid sauvage et charmant comme toi.
On a dit qu'autrefois, au sein d'une famille,
Il vécut sous un front brûlant de jeune fille.
Cet être harmonieux aimait l'ombre et les fleurs;
Nul ne pouvait l'entendre et retenir ses pleurs.
Rossignol, il chantait aux errantes étoiles;
Jeune fille, il pleurait, dérobé sous ces voiles.

LA JEUNE FILLE.

Et la mère?

LA MÈRE.

Était tendre et fière autant que moi
De son enfant sauvage et charmant comme toi.

LA JEUNE FILLE.

Après?...

LA MÈRE.

De ce front pâle où frissonnaient ses ailes,
L'oiseau voulait sortir et s'envoler par elles.
Un jour, forçant le voile où gémissait sa voix,
Il emporta le timbre et s'enfuit dans les bois.

LA JEUNE FILLE.

Après?

LA MÈRE.

L'enfant n'aima plus qu'en silence,
Cherchant toujours le saule où l'oiseau se balance.

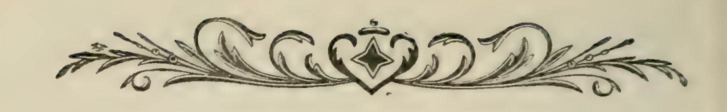
LA JEUNE FILLE.

Et la mère?

LA MÈRE.

Suivit, tendre et pareille à moi,
Son doux enfant muet et charmant comme toi.



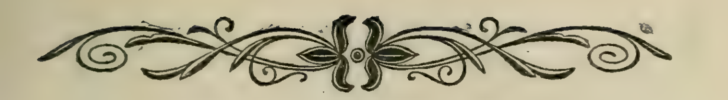


INÈS

Je ne dis rien de toi, toi, la plus enfermée!
Toi, la plus douloureuse, et non la moins aimée!
Toi, rentrée en mon sein! je ne dis rien de toi!
Qui souffres, qui te plains, et qui meurs avec moi!

Le sais-tu maintenant, ô jalouse adorée,
Ce que je te vouais de tendresse ignorée?
Connais-tu maintenant, me l'ayant emporté,
Mon cœur qui bat si triste et pleure à ton côté?





RÊVE INTERMITTENT
D'UNE
NUIT TRISTE[1]

O champs paternels hérissés de charmilles
Où glissent, le soir, des flots de jeunes filles!

O frais pâturage où de limpides eaux
Font bondir la chèvre et chanter les roseaux!

O terre natale! à votre nom que j'aime,
Mon âme s'en va toute hors d'elle-même,

Mon âme se prend à chanter sans effort,
A pleurer aussi, tant mon amour est fort!

J'ai vécu d'aimer, j'ai donc vécu de larmes;
Et voilà pourquoi mes pleurs eurent leurs charmes;

Voilà, mon pays, n'en ayant pu mourir,
Pourquoi j'aime encore au risque de souffrir;

Voilà, mon berceau, ma colline enchantée
Dont j'ai tant foulé la robe veloutée,

1. A la fin de novembre 1846, après avoir veillé, quatorze nuits, sa fille Inès mourante, Mme Valmore se jeta sur un canapé dans la chambre triste. Elle était épuisée et fiévreuse. Ces vers furent non pas composés, mais dictés à son cœur comme un soulagement divin. Le lendemain, elle put les fixer sur le papier, pendant le sommeil de sa fille. (Auguste Lacaussade.) Au point de vue de la forme, il est à remarquer que la mesure de onze syllabes en est assez rare, dans l'usage poétique. Verlaine y viendra quelquefois.

Pourquoi je m'envole à vos bleus horizons,
Rasant les flots d'or des pliantes moissons.

La vache mugit sur votre pente douce,
Tant elle a d'herbage et d'odorante mousse,

Et comme au repos appelant le passant,
Le suit d'un regard humide et caressant.

Jamais les bergers pour leurs brebis errantes
N'ont trouvé tant d'eau qu'à vos sources courantes.

J'y rampai débile en mes plus jeunes mois,
Et je devins rose au souffle de vos bois.

Les bruns laboureurs m'asseyaient dans la plaine
Où les bleds nouveaux nourrissaient mon haleine.

Albertine aussi, sœur des blancs papillons,
Poursuivait les fleurs dans les mêmes sillons;

Car la liberté toute riante et mûre
Est là, comme aux cieux, sans glaive, sans armure,

Sans peur, sans audace et sans austérité,
Disant : « Aimez-moi, je suis la liberté?

« Je suis le pardon qui dissout la colère,
Et je donne à l'homme une voix juste et claire.

« Je suis le grand souffle exhalé sur la croix
Où j'ai dit : « Mon père! on m'immole, et je crois! »

« Le bourreau m'étreint : je l'aime! et l'aime encore,
Car il est mon frère, ô père que j'adore!

« Mon frère aveuglé qui s'est jeté sur moi,
Et que mon amour ramènera vers toi! »

O patrie absente! ô fécondes campagnes,
Où vinrent s'asseoir les ferventes d'Espagnes!

Antiques noyers, vraïs maîtres de ces lieux,
Qui versez tant d'ombre où dorment nos aïeux!

Échos tout vibrants de la voix de mon père
Qui chantaient pour tous : « Espère! espère! espère! »

Ce chant apporté par des soldats pieux
Ardents à planter tant de croix sous nos cieux,

Tant de hauts clochers remplis d'airain sonore
Dont les carillons les rappellent encore :

Je vous enverrai ma vive et blonde enfant
Qui rit quand elle a ses longs cheveux au vent.

Parmi les enfants nés à votre mamelle,
Vous n'en avez pas qui soit si charmant qu'elle!

Un vieillard a dit en regardant ses yeux :
« Il faut que sa mère ait vu ce rêve aux cieux! »

En la soulevant par ses blanches aisselles
J'ai cru bien souvent que j'y sentais des ailes.

Ce fruit de mon âme, à cultiver si doux,
S'il faut le céder, ce ne sera qu'à vous.

Du lait qui vous vient d'une source divine
Gonflez le cœur pur de cette frêle ondine.

Le lait jaillissant d'un sol vierge et fleuri
Lui paira le mien qui fut triste et tari.

Pour voiler son front qu'une flamme environne
Ouvrez vos bluets en signe de couronne :

Des pieds si petits n'écrasent pas les fleurs,
Et son innocence a toutes leurs couleurs.

Un soir, près de l'eau, des femmes l'ont bénie,
Et mon cœur profond soupira d'harmonie.

Dans ce cœur penché vers son jeune avenir
Votre nom tinta, prophète souvenir,

Et j'ai répondu de ma voix toute pleine
Au souffle embaumé de votre errante haleine.

Vers vos nids chanteurs laissez-la donc aller :
L'enfant sait déjà qu'ils naissent pour voler.

Déjà son esprit, prenant goût au silence,
Monte où sans appui l'alouette s'élance,

Et s'isole et nage au fond du lac d'azur,
Et puis redescend le gosier plein d'air pur.

Que de l'oiseau gris l'hymne haute et pieuse
Rende à tout jamais son âme harmonieuse !

Que vos ruisseaux clairs, dont les bruits m'ont parlé,
Humectent sa voix d'un long rythme perlé !

Avant de gagner sa couche de fougère,
Laissez-la courir, curieuse et légère,

Au bois où la lune épanche ses lueurs
Dans l'arbre qui tremble inondé de ses pleurs,

Afin qu'en dormant sous vos images vertes
Ses grâces d'enfant en soient toutes couvertes.

Des rideaux mouvants la chaste profondeur
Maintiendra l'air pur alentour de son cœur,

Et s'il n'est plus là, pour jouer avec elle,
De jeune Albertine à sa trace fidèle,

Vis-à-vis les fleurs qu'un rien fait tressaillir
Elle ira danser, sans jamais les cueillir,

Croyant que les fleurs ont aussi leurs familles
Et savent pleurer comme les jeunes filles.

Sans piquer son front, vos abeilles là-bas
L'instruiront, rêveuse, à mesurer ses pas;

Car l'insecte armé d'une sourde cymbale
Donne à la pensée une césure égale.

Ainsi s'en ira, calme et libre et content,
Ce filet d'eau vive au bonheur qui l'attend;

Et d'un chêne creux la Madone oubliée
La regardera dans l'herbe agenouillée.

Quand je la berçais, doux poids de mes genoux,
Mon chant, mes baisers, tout lui parlait de vous;

O champs paternels, hérissé de charmilles
Où glissent le soir des flots de jeunes filles,

Que ma fille monte à vos flancs ronds et verts,
Et soyez béni, doux points de l'Univers[1]!

1. Peu de jours après, le 4 décembre, Inès mourait, n'ayant que vingt et un ans. A la nouvelle de ce deuil profond, Michelet écrivait à Mme Desbordes-Valmore : « Je n'ai point de paroles pour une si grande douleur, mais j'ai des larmes... J'ai perdu mon père presque le même jour. J'avais passé avec lui quarante-huit ans, toute ma vie. Hommages affectueux, vive sympathie.

« J. MICHELET. »





LE PREMIER CHAGRIN D'UN ENFANT

Le chagrin t'a touché, mon beau garçon. Tu pleures,
Ta lèvre tremble; allons! te voilà dans nos rangs;
Tu viens de l'apprendre : oui, nous naissons expirants;
Oui, la vie est malade avant que tu l'effleures.
Que veux-tu? tes épis, pleins de lait, verts encor,
Pour tes jeunes larcins plus attrayants que l'or,
N'iront pas égayer sous ce treillage vide
Le ramier de tes dons si tendrement avide.
Tu courais dans ta joie; et puis, un dard moqueur
T'a frappé sous le sein. Pauvre enfant! c'est le cœur;
On ne peut te l'ôter; la vie est là. Des larmes
Baignent à ton insu ta pâleur et tes charmes;
Tu ne te sauves point dans ton premier effroi:
Un instinct te l'a dit : la mort est devant toi.
Oui, le Pylade ailé de ta coureuse enfance,
Doux et muet témoin de tes ébats naïfs,
Qui se laissait aimer ou gronder sans défense,
Qui savait te répondre en murmures plaintifs,
Ton camarade est mort. Cette idole livide
Grave le premier deuil sur la page encor vide
De ta mémoire vierge. Oh! que tu souffriras!
Ce que tu dois aimer, oh! que tu l'aimeras!
Car nul cri ne t'échappe, et, d'un muet courage,
Sous ta petite main tu contiens tout l'orage;
Mais je te sens souffrir de ce qui souffre en moi;
Ce qu'on aime est si triste ainsi gisant et froid!
Nul chagrin n'entrera plus au fond de ton être,

Nul amour ne sera plus vrai pour toi, peut-être.
Là-bas, dans l'avenir où couvent tes beaux jours,
A ton beau ramier bleu tu penseras toujours.
Et plus tard, abattu sous les vents du voyage,
Seul, au bord d'un sentier dépeuplé, sans fraîcheur,
Sans soleil, et navré de quelque adieu railleur,
Tes yeux retourneront tristes vers l'humble cage
Où t'attendait l'ami par ton souffle éveillé,
Qui, vivant sur ton cœur, ne l'a jamais raillé!
Oui, tu regretteras cet amour sans mélange
Et tes pleurs innocents où se mire un jeune ange!
Tu diras, dans ton sort, plein d'échos du passé,
Par des amis ingrats amèrement blessé :
« Oh! je voudrais, mon Dieu, pleurer de douces larmes,
Comme l'enfant candide et sans haine, l'enfant
Qui pleurait son ramier mort dans ses jeunes charmes;
Oh! pleurer comme alors!... Qui donc me le défend? »





LE COUCHER D'UN PETIT GARÇON

« Couchez-vous, petit Paul! il pleut, c'est nuit. c'est l'heure.
Les loups sont au rempart. Le chien vient d'aboyer.
La cloche a dit : « Dormez! » et l'ange gardien pleure
Quand les enfants si tard font du bruit au foyer.

— Je ne veux pas toujours aller dormir; et j'aime
A faire étinceler mon sabre au feu du soir;
Et je tuerai les loups! je les tuerai moi-même! »
Et le petit méchant, tout nu! vint se rasseoir.

« Où sommes-nous? mon Dieu! donnez-nous patience;
Et surtout soyez Dieu! soyez lent à punir :
L'âme qui vient d'éclore a si peu de science!
Attendez sa raison, mon Dieu! dans l'avenir.

« L'oiseau qui brise l'œuf est moins près de la terre,
Il vous obéit mieux; au coucher du soleil,
Un par un descendus dans l'arbre solitaire,
Sous le rideau qui tremble ils plongent leur sommeil.

« Au colombier fermé nul pigeon ne roucoule,
Sous le cygne endormi l'eau du lac bleu s'écoule,
Paul! trois fois la couveuse a compté ses enfants,
Son aile les enferme; et moi, je vous défends!

« La lune qui s'enfuit, toute pâle et fâchée,
Dit : « Quel est cet enfant qui ne dort pas encor? »
Sous son lit de nuage elle est déjà couchée;
Au fond d'un cercle noir la voilà qui s'endort.

« Le petit mendiant, perdu seul à cette heure,
Rôdant avec ses pieds las et froids, doux martyr!
Dans la rue isolée où sa misère pleure,
Mon Dieu! qu'il aimerait un lit pour s'y blottir! »

Et Paul, qui regardait encor sa belle épée,
Se coucha doucement en pliant ses habits;
Et sa mère bientôt ne fut plus occupée
Qu'à baiser ses yeux clos par un ange assoupis.





L'OREILLER D'UNE PETITE FILLE[1]

Cher petit oreiller, doux et chaud sous ma tête,
Plein de plume choisie, et blanc, et fait pour moi !
Quand on a peur du vent, des loups, de la tempête,
Cher petit oreiller, que je dors bien sur toi !

Beaucoup, beaucoup d'enfants pauvres et nus, sans mère,
Sans maison, n'ont jamais d'oreiller pour dormir ;
Ils ont toujours sommeil. O destinée amère !
Maman ! douce maman ! cela me fait gémir.

Et quand j'ai prié Dieu pour tous ces petits anges
Qui n'ont point d'oreiller, moi j'embrasse le mien.
Seule, dans mon doux nid qu'à tes pieds tu m'arranges,
Je te bénis, ma mère, et je touche le tien !

Je ne m'éveillerai qu'à la lueur première
De l'aube : au rideau bleu c'est si gai de la voir !
Je vais dire tout bas ma plus tendre prière :
Donne encore un baiser, douce maman ! Bonsoir !

PRIÈRE

Dieu des enfants ! le cœur d'une petite fille,
Plein de prière (écoute !), est ici sous mes mains ;

1. Il n'est guère d'enfant, de jeune fille, qui n'ait appris, récité de mémoire cette piécette, une fleur d'anthologie.

On me parle toujours d'orphelins sans famille :
Dans l'avenir, mon Dieu, ne fais plus d'orphelins !

Laisse descendre au soir un ange qui pardonne,
Pour répondre à des voix que l'on entend gémir.
Mets sous l'enfant perdu que la mère abandonne
Un petit oreiller qui le fera dormir!





LA VISITE AU HAMEAU

Eh quoi! c'est donc ainsi que tu devais m'attendre?
Dors-tu? Fais-tu semblant de ne pas nous entendre?
J'accours! Mais au signal déjà trop attendu
Ta vigilante mère a seule répondu.
Au songe qui te flatte avec peine arrachée,
De ses vagues erreurs lentement détachée,
Ta paupière savoure un reste de pavots,
Croit prolonger la nuit et s'obstine au repos.
J'attends. Le poids léger de ta seizième année
Peut-il, quand l'aube arrive, appesantir tes sens?
Tiens! viens voir avec moi s'éveiller la journée.
Hélas! qu'on dort bien à seize ans!
Mais ton œil qui s'entr'ouvre a saisi la lumière;
Tes pas qui languissaient se mesurent aux miens;
De la cité qui fuit nous passons la barrière,
Et le songe a brisé ses fragiles liens.

Vois-tu sur la montagne étinceler l'aurore?
Vois-tu tous ces hameaux dans les plaines épars?
Le Rhône est à leurs pieds; ses liquides remparts
Dans leurs flots ralentis nous les offrent encore.
Ainsi l'un d'eux, la nuit, se peint dans mon sommeil;
Comme un jardin en fleur tu vas le voir paraître,
C'est lui! mon cœur ému vient de le reconnaître;
Tiens! le voilà brillant des rayons du soleil.
L'orme et le vieux tilleul versent leur ombre unie
Sur l'enceinte où, le soir, autour d'un frais ruisseau,
Des anges dans leur vol balancent le berceau

D'une enfant, dont le ciel dans mes pleurs m'a bénie;
C'est mon dernier amour. Viens! car elle rira,
Lorsque sous mes baisers elle s'éveillera.
Du fond de sa chaumière un vieillard me salue :
C'est l'augure des champs; il protège ces lieux,
Il m'annonce ma joie, et de loin je l'ai lue
Sur son front satisfait qu'interrogeaient mes yeux.
Les mères en passant rassurent mon voyage;
Tout relève mon cœur de crainte combattu,
La beauté de ma fille est l'orgueil du village,
On me nomme comme elle, on en parle! entends-tu?

Prenons ce vert sentier, car la route est brûlante.
Laisse ces fleurs : là-bas, nous allons en cueillir.
A me suivre jamais je ne te vis si lente;
Avance, avance!... Attends... Je me sens défaillir,
Et je tombe, et tu ris! La chaleur me colore,
Et dans l'eau transparente, où je viens de me voir,
Tes regards éblouis cherchent un frais miroir.
Le soleil te fait peur, tu n'es pas mère encore :
Jeune épouse, à ton tour tu presseras mes pas.
Quand, pour revoir un fils, oubliant ta parure,
Tu seras nonchalante à nouer ta ceinture,
Je dirai : « Prends donc garde, et songe à tes appas! »
Je le jure, avant peu tu seras moins dormeuse.
Toi qui cherches déjà ton image en tous lieux,
Tu la verras alors mouvante sous tes yeux,
Dans tes bras, sur ton sein : que tu seras heureuse!
Que ce miroir vivant, doux prix de tes douleurs,
Te rendra, sans atours, simple et belle, humble et fière!
Comme la vigne enlace et pare un jeune lierre,
Ton appui, tes baisers, ton sourire, tes fleurs,
Tu lui donneras tout. A la tienne mêlée,
Une autre image encore y confondra tes vœux :
C'est ressaissir deux fois son enfance écoulée,
C'est d'une double flamme éterniser les feux!

Ne dis pas non, tais-toi! Levons-nous! Le temps vole.
Tu penses l'amuser par ta grâce frivole,
Mais écoute des bois les nouveaux habitants,
Et demande à ton cœur ce qu'ils font du printemps!
Toi, déjà fiancée, écoute leurs cadences;
Elles font aux passants de douces confidences.
Quelle immuable joie et quel ordre enchanteur!
Quel est donc leur monarque, ou leur législateur?
Ils proclament l'amour jusqu'au ciel qui le donne,
Mais ce n'est qu'au printemps que sa bonté l'ordonne.
Crois-moi, l'amour tardif est un soleil d'hiver,
    Jour incomplet, levé tard, couché vite :
Dans la saison dorée imprudent qui l'évite :
Le plus doux fruit s'attache au buisson le plus vert...

Mois d'amour! en passant j'adore tes merveilles!
Quand l'humide flambeau se promène et nous luit,
Quelle main diligente ouvre les fleurs vermeilles
        Et prépare, au sein de la nuit,
Des parfums à nos sens et du miel aux abeilles?
Tout veut naître, tout naît, l'été brûle en courant,
La glace qu'il atteint se fond en murmurant.
Pour aimer, pour braver la saison des orages,
Le papillon, l'oiseau, les roses, les ombrages,
Tout rit, tout vient d'éclore, et... Vois sur le chemin
Un enfant accourir en me tendant la main;
Moins jeune que ma fille, il me cherche, il m'appelle.

Toi, que le même lait a rendu beau comme elle,
Enfant, cours à ta mère : heureuse mère, hélas!
Qui, fière, sous mes yeux tient ma fille en ses bras,
Qui la berce, l'endort, et depuis sa naissance
Me condamne, jalouse, à la reconnaissance!

Laisse-moi dire! Un soir... oh! que n'y suis-je encor!
Quand mon sein palpita sous mon nouveau trésor,
Quand j'entendis souffler sa faible et douce haleine,

Pour veiller son sommeil je respirais à peine;
Mes forces suffisaient à ce facile emploi;
J'étais assez pour elle, elle était tout à moi!
Pour moi, de mon bonheur affaiblie, étonnée,
Le passé du présent n'osait plus me punir;
Du moins sa sombre image, un moment détournée,
Me laissait regarder ma fille et l'avenir.
Mais quand ses premiers cris demandèrent la vie,
Moi... Ce ne fut plus moi qui la tins sur mon cœur!
Et peut-être qu'au ciel reprochant ma langueur,
Pour la première fois je devinai l'envie.
        Sans la repousser, un moment,
        Comme un bien préparé pour elle,
Mon enfant épuisa cette coupe nouvelle,
Et changea ma frayeur en doux étonnement.

Ne l'éprouve jamais cette douleur amère,
Toi que vient d'attrister ma subite pâleur;
Puisses-tu tressaillir au nom sacré de mère,
D'un bonheur aussi grand que le fut ma douleur!...

Viens voir ma fille, viens! la moitié d'une année
Enchaîne les beaux jours dont elle est couronnée;
Age muet encor, mais si pur, si joyeux!
Idole d'une mère, amour de tous les yeux!

C'est ici. Quel silence et quel calme autour d'elle!
On entendrait la mouche et le bruit de son aile.
Entrons, viens nous offrir à son naïf transport...
Qui va-t-elle embrasser?... Ah! prends garde, elle dort!





LE SOIR D'ÉTÉ

Venez, mes chers petits; venez, mes jeunes âmes;
Sur mes genoux venez tous les deux vous asseoir.
Au soleil qui se couche il faut dire bonsoir.
Voyez comme il est beau dans ses mourantes flammes!
Sa couronne déjà n'a plus qu'un rayon d'or;
Demain, plus radieux vous le verrez encor,
Car on ne l'a pas vu s'enfuir sous un nuage.
La cigale a chanté : nous n'aurons point d'orage.
Ce soleil mûrira les fruits que vous aimez;
Il vous rendra vos jeux, vos bouquets parfumés.
Dès qu'il s'éveillera, je vous dirai moi-même :
« Allons voir le soleil. » Jugez si je vous aime!
        Les charmantes heures viendront
        Danser autour de la journée,
        Et riantes s'envoleront,
Formant avec des fleurs la trame de l'année.
Et vous appellerez le faible agneau qui dort;
Pour le baigner, ce soir, il n'est pas assez fort;
Huit jours font tout son âge; il se soutient à peine,
Et vous le fatiguez à courir dans la plaine.

Venez, il en est temps, vous baigner au ruisseau.
Tout semble se pencher vers son cristal humide :
Le moucheron brûlant y pose un pied timide;
Et, fatigué du jour, le flexible arbrisseau
Y trace de son front la fugitive empreinte.

A ses flots attiédis confiez-vous sans crainte :
Je suis là. Voyez-vous ces poissons innocents?
Ne les effrayez pas, ils s'enfuiront d'eux-mêmes.
De vos jeunes désirs on dirait les emblèmes;
Sans les troubler encore ils glissent sur vos sens.
Saluez, mes amours, cette vieille bergère :
Son sourire aux enfants donne une nuit légère.
Quoi! vous voulez courir, pauvres petits mouillés?
Ce papillon tardif, que la fraîcheur attire,
Baise dans vos cheveux les lilas effeuillés,
Et, tout en vous bravant, je crois l'entendre rire.
C'est assez le poursuivre et lui jeter des fleurs,
Enfants! Vos cris de joie éveillent la colombe.
Un roseau qui s'incline, une feuille qui tombe,
Rompt le charme léger qui suspend les douleurs.
Ecoutez dans son nid s'agiter l'hirondelle :
Tout lui semble un danger, car elle a des petits.
Peut-être elle a rêvé qu'ils étaient tous partis;
La voilà qui se calme; elle les sent près d'elle!

Mais la lune se lève, et pâlit mes crayons.
Ne bravez pas dans l'eau ses humides rayons;
Les pavots vont pleuvoir sur sa lente carrière.
Au ciel, qui donne tout, offrez votre prière;
Elle est pure et charmante, et vous la dites bien.
La voix est faible encor; mais c'est Dieu qui l'écoute!
Un faible accent vers lui sait trouver une route;
Il entend un soupir; il ne dédaigne rien.
Et, maintenant, dormez! Leurs mains entrelacées
Semblent lier encor leurs timides pensées.
Hélas! ces cœurs aimants qu'elles viennent d'unir,
Ne les séparez pas, mon Dieu, dans l'avenir!
Ils dorment. Qu'ils sont beaux! que leur mère est heureuse!
Dieu n'a pas oublié ma plainte douloureuse;
Sa pitié m'écouta... Tout ce que j'ai perdu,
Sa pitié, je le sens, me l'a presque rendu!

Sommeil! ange invisible, aux ailes caressantes,
Verse sur mes enfants tes fleurs assoupissantes;
Que ton baiser de miel enveloppe leurs yeux,
Que ton vague miroir réfléchisse leurs jeux;
Au pied de ce berceau, que mon amour balance,
Fais asseoir avec toi l'immobile silence.
Ma prière est sans voix; mais elle brûle encor.
Dieu! bénissez ma nuit! Dieu! gardez mon trésor!





LA PETITE PLEUREUSE

A sa mère.

On gronde l'enfant
A qui l'on défend
De pleurer quand bon lui semble;
On dit que les fleurs
Sèchent bien des pleurs...
Tu mêles donc tout ensemble?

Oui, maman, je t'ai vue avec ton air joyeux,
Le rire sur la bouche et les larmes aux yeux.

Au bal, sous ses bouquets, j'ai vu pleurer ma mère.
J'ai baisé cette larme , elle était bien amère.

Viens, que je te console. Avais-tu trop dansé?
Moi, je ne gronde pas! Moi, quand mon pied lassé
Me défend d'être bien aise,
L'ennui qui me prend
M'arrête en courant,
Et je m'endors sur ma chaise.
Oh! si je viens encor pleurer sur tes genoux,
Maman, ne me dis plus : « Vous n'êtes pas gentille! »
Dansons, quand nous pouvons, ou pleurons entre nous,
Mais ne nous grondons pas : vois-tu! je suis ta fille,
Et je t'aime, et je vais prier Dieu tous les jours
De m'égayer beaucoup pour t'égayer toujours!
Embrasse donc bien fort ta petite chérie,
Et jamais, plus jamais, ne dis : « vous »..., je t'en prie!
Ainsi consolons-nous et donnons-nous la main :
Si nous pleurons ce soir, va! nous rirons demain!



LE NUAGE ET L'ENFANT

L'enfant disait au nuage :
« Attends-moi jusqu'à demain,
Et par le même chemin
Nous nous mettrons en voyage.

« Toi, sous tes belles lueurs;
Moi, dans les champs pleins de fleurs,
Sur le cheval de mon père :
Nous irons vite, j'espère!

« Je m'y tiens bien, tu verras!
J'y monte seul à la porte;
Et quand mon père m'emporte,
Je n'ai pas peur dans ses bras.

« Quand il fait beau, comme un guide
En tête il me fait asseoir;
Toi, d'en haut tu pourrais voir
Comme je tiens bien la bride!

« Ah! je voudrais d'ici là
Ne faire qu'une enjambée
Sur la nuit toute tombée,
Pour te dire : « Me voilà! »

« Mais je vais faire un beau rêve
Où je rêverai de toi;
Jusqu'à ce que Dieu l'achève,
Ami nuage, attends-moi! »

* * *

Comme il jetait les paroles
De ses espérances folles,
Le nuage décevant
Glissait, poussé par le vent.

Pourtant le bambin sautille,
L'oiseau chante, l'eau scintille,
Et l'écho lui sonne au cœur :
« Demain! demain! quel bonheur! »

Enfin le soleil se couche,
Et son baiser qui le touche
D'un voile ardent clôt ses yeux,
Qu'il tenait ouverts aux cieux.

Près de rentrer chez sa mère,
Au voyageur éphémère
L'enfant veut parler encor,
Mais le beau fantôme d'or

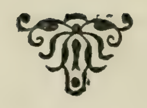
N'est plus qu'une vapeur grise.
Qu'avec un cri de surprise
L'enfant qu'il vient d'éblouir
Voit fondre et s'évanouir.

Au cri de la petite âme,
S'est élancée une femme
Qui, le voyant sauf et sain ,
Boudeur l'emporte à son sein.

Plaintif, le mignon s'y cache,
Déclarant ce qui le fâche,
Que, sans son bel étranger,
Il ne veut plus voyager!

« Si tu chéris les nuages,
Mon amour, pour tes voyages
Le temps en aura toujours :
Il en passe tous les jours.

— Ce ne sera plus le même;
Celui-là, mère, je l'aime! »
Dit l'enfant, puis il pleura...
Et la femme soupira.





LE PETIT MÉCONTENT

Mère, je veux crier et faire un grand tapage.
Comment! je ne peux pas tous les jours être sage.
Non, mère! c'est trop long tous les jours, tous les jours!
Le monsieur l'a bien dit : « Rien ne dure toujours. »
Tant mieux! je vais m'enfuir et crier comme George.
Qui m'en empêchera?
— Personne. A pleine gorge
Vous pouvez, cher ami, vous donner ce régal.
Mais vous serez malade...
— Oh! cela m'est égal :
George ne meurt jamais.
— George afflige sa mère.
Un enfant malappris est une joie amère.
— Je reviendrai t'aimer.
— M'aimer sans m'obéir?
Déserter ton devoir, enfant, c'est me trahir.
Je crains, moi, qu'avant peu personne ne vous aime.
Et vous vous ferez peur tout seul avec vous-même.
— Non! George n'a pas peur dans le cabinet noir.
Il dit que c'est tout brun comme quand c'est le soir,
Pas plus. Et puis il chante à travers la serrure;
Il se moque des grands, il fait le coq, il jure.
C'est brave de chanter sans jour et sans flambeau!
Je veux être méchant pour voir.
— Ce sera beau!

— Je veux être grondé : gronde donc!
— Pour quoi faire?
Vous me faites pitié.
— Je suis las de me taire!
J'ai cassé mon cheval, j'ai mis de l'encre à tout :
Regarde ma figure!
— Oui, c'est laid jusqu'au bout.
Mais qui vous a donné ce faux air de courage?
Hier encor, priant Dieu qu'il vous rendît bien sage,
Vous vouliez ressembler à notre vieux cousin.
— Je n'avais pas été chez le petit voisin.
Il bat des pieds très bien quand on le contrarie;
Il ne dit pas bonjour, même quand on l'en prie!...
Ah! ah! c'est qu'on est fier d'être mis en prison!
— Beaucoup de grands enfants y perdent la raison.
Pour leurs mères surtout c'est une triste gloire!
Restez libre et soumis, si vous voulez m'en croire.
Moi, je n'ai point de cage où mettre mon enfant,
Pas même les oiseaux, mon cœur me le défend.
Vous n'obtiendrez de moi ni prison ni colère,
Et j'attendrai, de loin, que le temps vous éclaire.
— De loin?
— Battez des pieds, poussez des cris affreux,
Devenez comme George un petit malheureux,
Vous en aurez la honte au grand jour.
— Quelle honte?
George rit; je rirai...
— Nous voici loin de compte.
Si vous ne craignez pas de rougir devant Dieu,
Il faudra, mon enfant, bientôt nous dire adieu.
A vivre sans honneur, moi, je ne puis prétendre,
Et si vous n'étiez pas ma gloire la plus tendre,
A la mère de George il faudrait ressembler.
— Oh! non, ressemble-toi!
— Son sort me fait trembler
Loin de la saluer, quand cette femme passe,

On se détourne d'elle, on lui fait de l'espace,
On va de porte en porte en chuchotant tout bas :
« Elle a gâté son fruit, ne la saluons pas ! »
Le fruit accuse l'arbre, et l'on juge, et le blâme
Tombera sur la mère et non sur la jeune âme
Qu'elle a laissé corrompre. On est plein de rigueur.
— Que dit-on de la dame?
— On dit qu'elle est sans cœur.
Voyez comme elle est triste au fond de sa faiblesse !
Le monde la méprise, et son enfant la blesse.
O mère humiliée en votre unique amour,
Je vous plaignis souvent : me plaindrez-vous un jour?
— Pardon!... je ne veux pas te voir humiliée...
Pardon! pardon! Je veux que tu sois saluée!
Mère, je serai bon comme le vieux cousin! »

La mère tressaillit dans une vive étreinte!
L'enfant ne cria plus; il fut bon sans contrainte.
Et quand on saluait cette mère en chemin,
Il rougissait de joie et lui serrait la main.





L'ENFANT BÉNI

A Marie Berthoud.

Puisque la Vierge vous défend,
Je vais là-bas, mon doux enfant,
Vous chercher des choses jolies,
Des fuseaux, des perles polies,
Qu'on donne aux anges d'ici-bas :
Vous en aurez ; ne criez pas !

Laissez couver le feu qui dort ;
Jouez loin de ses rayons d'or :
Il consumerait vos dentelles
Et vous, nos espérances belles !
Le feu ne doit pas se toucher :
Il ne vient que trop nous chercher.

En prière il faut vous tenir,
Pour m'entendre au loin revenir.
Gardez-vous d'ouvrir à personne,
Aussi fort que la cloche sonne ;
Quand même ce serait le roi,
N'ouvrez qu'à Dieu, n'ouvrez qu'à moi !

Enfant, puisque Dieu vous bénit
Et verse du blé sur le nid,

A présent tout rit sur la terre;
Car, dans un doux coin solitaire,
Un fruit mûr, un peu de froment,
Font tourner la terre gaîment.

La Vierge aime à suivre des yeux
L'âme qu'elle a nourrie aux cieux;
Et quand votre mère est sortie,
Près de l'Enfant-Jésus blottie,
Vous n'avez qu'à bien écouter :
Votre âme l'entendra chanter!





L'ENFANT ABANDONNÉ

Ah! mon père! mon père! où retrouver mon père?
Cette chambre, où j'ai peur, serait pleine avec lui;
Son enfant, qu'on effraye, aurait un doux appui;
Il dirait: « Taisez-vous! » à qui me désespère.
Ah! mon père! mon père! où retrouver mon père?
Dieu dit toujours : un jour! et jamais : aujourd'hui!

Un enfant ne sait pas comme la vie est grande,
Et longue! et froide! et sourde à ses cris superflus!
Quelle terreur attend ses pas irrésolus;
Ce qu'il donne d'amour avant qu'on le lui rende!
Un enfant ne sait pas comme la vie est grande :
Si mon père vivait, je ne le saurais plus!

Vous ne laisseriez pas votre enfant dans la foule,
Vos bras m'enfermeraient : vos bras étaient si doux!
Et le sommeil aussi, car on dort avec vous,
Mon père! et sans sommeil toute ma nuit s'écoule.
Vous ne laisseriez pas votre enfant dans la foule,
Ni longtemps, ni tout seul, votre enfant à genoux!

Sous mon pauvre oreiller j'ai caché vos prières;
Ce livre vous parlait : je l'ouvre quand j'ai peur;
Nos mains l'ont tant tenu qu'il est chaud sur mon cœur,
C'est comme une aile d'ange entre eux et mes paupières.
Sous mon pauvre oreiller j'ai caché vos prières,
Et je les apprendrai pour plaire au Créateur!



POUR ENDORMIR L'ENFANT

« Ah! si j'étais le cher petit enfant
Qu'on aime bien, mais qui pleure souvent,
Gai comme un charme,
Sans une larme,
J'écouterais chanter l'heure et le vent... »
(Je dis cela pour le petit enfant.)

« Si je logeais dans ce mouvant berceau,
Pour mériter qu'on m'apporte un cerceau
Je serais sage
Comme une image,
Et je ferais moins de bruit qu'un oiseau... »
(Je dis cela pour l'enfant du berceau.)

« Ah! si j'étais notre blanc nourrisson,
Pour qui je fais cette belle chanson,
Tranquille à l'ombre
Comme au bois sombre,
Je rêverais que j'entends le pinson... »
(Je dis cela pour le blanc nourrisson.)

« Ah! si j'étais l'ami des blancs poussins,
Formant entre eux, doux et vivants coussins,
Sans que je pleure,
J'irais sur l'heure
Faire chorus avec ces petits saints... »
(Je dis cela pour l'ami des poussins.)

« Si le cheval demandait à nous voir,
Riant d'aller nager à l'abreuvoir,
Fermant le gîte,
Je crierais vite :
« Demain l'enfant pourra vous recevoir... »
(Je dis cela pour l'enfant qu'il vient voir.)

« Si j'entendais les loups hurler dehors,
Bien défendu par les grands et les forts,
Fier comme un homme
Qui fait un somme,
Je répondrais : « Passez, messieurs, je dors !... »
(Je dis cela pour les loups du dehors.)

On n'entendit plus rien dans la maison,
Ni le rouet, ni l'égale chanson ;
La mère ardente,
Fine et prudente,
Fit l'endormie auprès de la cloison,
Et suspendit tout bruit dans la maison.





IV. — IMPRESSIONS DE NATURE ET PAGES MÊLÉES

LA MAISON DE MA MÈRE[1]

Maison de la naissance, ô nid, doux coin du monde!
O premier univers où nos pas ont tourné!
Chambre ou ciel, dont le cœur garde la mappemonde,
Au fond du temps je vois ton seuil abandonné.
Je m'en irais aveugle et sans guide à ta porte
Toucher le berceau nu qui daigna me nourrir.
Si je deviens âgée et faible, qu'on m'y porte!
Je n'y pus vivre enfant, j'y voudrais bien mourir,
Marcher dans notre cour où croissait un peu d'herbe,
Où l'oiseau de nos toits descendait boire et puis,
Pour coucher ses enfants, becquetait l'humble gerbe,
Entre les cailloux bleus que mouillait le grand puits!

De sa fraîcheur lointaine il lave encor mon âme,
Du présent qui me brûle il étanche la flamme,
Ce puits large et dormeur au cristal enfermé
Où ma mère baignait son enfant bien-aimé.
Lorsqu'elle berçait l'air avec sa voix rêveuse,
Qu'elle était calme et blanche et paisible, le soir,
Désaltérant le pauvre assis, comme on croit voir

1. Dans une lettre à Sainte-Beuve, parlant de la maison natale, qui lui laissa de si tendres souvenirs, elle écrivait :

« Je la croyais grande, cette chère maison, l'ayant quittée à sept ans ; depuis je l'ai revue, et c'est une des plus pauvres de la ville. C'est, pourtant, ce que j'aime le plus au monde, au fond de ce beau temps pleuré ; je n'ai vu la paix et le bonheur que là. »

Aux ruisseaux de la Bible une fraîche laveuse!
Elle avait des accents d'harmonieux amour,
Que je buvais du cœur en jouant dans la cour.
Ciel! où prend donc sa voix une mère qui chante
Pour aider le sommeil à descendre au berceau?
Dieu mit-il plus de grâce au souffle d'un ruisseau?
Est-ce l'Eden rouvert à son hymne touchante,
Laissant sur l'oreiller de l'enfant qui s'endort
Poindre tous les soleils qui lui cachent la mort?
Et l'enfant assoupi, sous cette âme voilée,
Reconnaît-il les bruits d'une vie écoulée?
Est-ce un cantique appris à son départ du ciel,
Où l'adieu d'un jeune ange épancha quelque miel?

Merci, mon Dieu! merci de cette hymne profonde,
Pleurante encore en moi dans les rires du monde,
Alors que je m'assieds à quelque coin rêveur
Pour entendre ma mère en écoutant mon cœur :
Ce lointain au revoir de son âme à mon âme
Soutient en la grondant ma faiblesse de femme;
Comme au jonc qui se penche une brise en son cours
A dit : « Ne tombe pas! j'arrive à ton secours. »
Elle a fait mes genoux souples à la prière.
J'appris d'elle, Seigneur, d'où vient votre lumière,
Quand j'amusais mes yeux à voir briller ses yeux,
Qui ne quittaient mon front que pour parler aux cieux.
A l'heure du travail qui coulait pleine et pure,
Je croyais que ses mains régissaient la nature,
Instruite par le Christ, à sa voix incliné,
Qu'elle écoutait priante et le front prosterné.
Vraiment, je le croyais! et d'une foi si tendre
Que le Christ au lambris me paraissait l'entendre :
Je voyais bien que, femme, elle pliait à[1] Dieu,
Mais ma mère, après lui, l'enseignait en tout lieu.

1. Devant.

L'ardent soleil de juin, qui riait dans la chambre,
L'âtre dont les clartés illuminaient décembre,
Les fruits, les blés en fleur, ma fraîche nuit, mon jour :
Ma mère créait tout du fond de son séjour.
C'était ma mère ! O mère ! ô Christ ! ô crainte ! ô charmes !
Laissez tremper mon cœur dans vos suaves larmes ;
Laissez ces songes d'or éclairer les vieux murs
Des pauvres innocents nés dans les coins obscurs ;
Laissez, puisque ici-bas nous nous perdons sans elles,
Des mères aux enfants comme aux oiseaux des ailes.
Quand la mienne avait dit : « Vous êtes mon enfant ! »
Le ciel, c'était mon cœur à jour et triomphant !...

Elle se défendait de me faire savante :
« Apprendre, c'est vieillir, disait-elle, et l'enfant
Se nourrira trop tôt du fruit que Dieu défend,
Fruit fiévreux à la sève aride et décevante.
L'enfant sait tout, qui dit à son ange gardien :
« Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ! »
C'est assez demander à cette vie amère,
Assez de savoir suivre et regarder sa mère,
Et nous avons appris pour un long avenir
Si nous savons prier, nous soumettre et bénir ! »

Et je ne savais rien à dix ans qu'être heureuse,
Rien que jeter au ciel ma voix d'oiseau, mes fleurs ;
Rien, durant ma croissance aiguë et douloureuse,
Que plonger dans ses bras mon sommeil ou mes pleurs.
Je n'avais rien appris, rien lu que ma prière.
Quand mon sein se gonfla de chants mystérieux,
J'écoutais Notre-Dame et j'épelais les cieux,
Et la vague harmonie inondait ma paupière ;
Les mots seuls y manquaient, mais je croyais qu'un jour
On m'entendrait aimer pour me répondre : amour !

Les psaumes de l'oiseau caché dans le feuillage,
Ce qu'il raconte au ciel par le ciel répondu,

Mon âme qu'on croyait indolente ou volage,
L'a toujours entendu!
Et quand là-bas, là-bas, comme on peint l'espérance,
Dieu montrait l'arc-en-ciel aux pèlerins errants,
S'il avait ruisselé sur ma vierge souffrance,
La nuit se sillonnait de songes transparents;
Et sur l'onde qui glisse et plie, et s'abandonne,
Quand j'avais amassé des parfums purs et frais,
En voyant fuir mes fleurs, que n'attendait personne,
Je regardais ma mère et je les lui montrais.

Et ma mère disait : « C'est une maladie,
Un mélange de jeux, de pleurs, de mélodie :
C'est le cœur de mon cœur! Oui, ma fille! plus tard,
Vous trouverez l'amour et la vie... autre part. »

Innocence! innocence! éternité rêvée!
Au bout des temps de pleurs serez-vous retrouvée?
Etes-vous ma maison que je ne peux rouvrir?
Ma mère! est-ce la mort? Je voudrais bien mourir!





LA FLEUR DU SOL NATAL[1]

A monsieur Duthillœul.

O fleur du sol natal ! ô verdure sauvage !
Par quelle main cachée arrives-tu vers moi ?
O mon pays ! quelle âme aimante, à ton rivage,
A compris qu'une fleur me parlerait de toi ?
Quel charme m'environne, et quel Dieu rompt ma chaîne ?
La vie est libre encor... je lui pardonne tout !
Sol natal ! sol natal ! dans ta suave haleine,
Dans tes parfums, la vie a comme un autre goût.
Voilà le souvenir au pénétrant silence ;
Sans philtre, sans breuvage, il endort la douleur :
Sur mes jours fatigués son aile se balance ;
C'est une halte du malheur.

Le voilà ce beau lac dont l'eau n'est point amère ;
Ma nacelle dormeuse y flotte seule en paix !
Le voilà le doux chaume où m'enfanta ma mère,
Où, cachée au malheur, je ne pleurai jamais !
Cette jeune Albertine, à nos foyers restée,
Ce lilas embaumé que je croyais perdu,
O fleur, sauvage fleur de ma rive enchantée,
Transfuge de nos bois, tu m'as donc tout rendu !

1. En 1824, Marceline, alors à Bordeaux, recevait de Douai un petit panier rempli de mousse fraiche où étaient conservées des fleurs des champs cueillies à son intention sur les remparts de la ville, vers la porte Notre-Dame. A l'ami qui avait eu pour elle cette pensée délicate, à M. Duthillœul, elle adressa, de retour, l'élégie ravissante que nous allons lire.



LA VALLÉE DE LA SCARPE[1]

Mon beau pays, mon frais berceau,
Air pur de ma verte contrée,
Lieux où mon enfance ignorée
Coulait comme un humble ruisseau;
S'il me reste des jours, m'en irai-je attendrie
Errer sur vos chemins qui jettent tant de fleurs,
Replonger tous mes ans dans une rêverie
Où l'âme n'entend plus que ce seul mot : Patrie!
Et ne répond que par des pleurs?
Ciel!... un peu de ma vie ira-t-elle, paisible,
Se perdre sur la Scarpe au cristal argenté?
Cette eau qui m'a portée, innocente et sensible,
Frémira-t-elle un jour sous mon sort agité?
Entendrai-je, au rivage, encor cette harmonie,
Ce bruit de l'univers, cette voix infinie
Qui parlait sur ma tête et chantait à la fois
Comme un peuple lointain répondant à ma voix?
Quand le dernier rayon d'un jour qui va s'éteindre
Colore l'eau qui tremble et qui porte au sommeil,
O mon premier miroir! ô mon plus doux soleil!
Je vous vois... et jamais je ne peux vous atteindre!
Mais cette heure était belle, et belle sa couleur :
Elle passe à mon âme ainsi que la rosée
Passe au fond d'une fleur.
D'un repentir qui dort elle suspend la chaîne;

1. Cette fraîche vallée, cette souple rivière, continuellement revivent dans les poétiques rappels de son enfance.

Pour la goûter en paix le temps se meut à peine;
Non, ce n'est pas la nuit, non, ce n'est pas le jour :
C'est une douce fée, et je la nomme : Amour!
C'est l'heure où l'âme en vain détrompée et flétrie
Rappelle en gémissant l'âme qu'elle a chérie.

Oh! qui n'a souhaité redevenir enfant[1]!
Dans le fond de mon cœur que je le suis souvent!
Mais comme un jeune oiseau né sous un beau feuillage,
Fraîchement balancé dans l'arbre paternel,
Supposait à sa vie un printemps éternel,
Et qui voit accourir l'hiver dans un orage,
J'ai vu tomber la feuille, au vert pur et joyeux,
Dont le frémissement plaisait à mon oreille;
Du même arbre aujourd'hui la fleur n'est plus pareille.
Le temps, déjà le temps a-t-il touché mes yeux?
Du moins, là-bas, dans l'ombre, où par lui tout arrive,
Si mes pas chancelants tombent avant le soir,
Il est doux en fuyant de regarder la rive
Où naguère l'on vint jouer avec l'espoir.
Là, de la vague enfance un regret qui sommeille
Dans les fleurs du passé tout à coup se réveille;
Il reparaît vivant à nos yeux d'aujourd'hui;
On tend les bras, on pleure en passant devant lui.

Ce tendre abattement vous saisit-il, mon frère,
Le soir, quand vous passez près du seuil de mon père?
Croyez-vous voir mon père assis, calme, rêveur?
Dites-vous à quelqu'un : « Elle était là, ma sœur! »
Eh bien! racontez-moi ce qu'on fait dans nos plaines;
Peignez-moi vos plaisirs, vos jeux, surtout vos peines.
Dans l'église isolée... où tu m'as dit adieu,
Mon frère, donne encore à l'aveugle qui prie :

1. Byron exprimait la même pensée de regret dans ce vers :

Ah! happy years! once more who would not be a boy!

Dis que c'est pour ta sœur, dis, pour ta sœur chérie,
Dis que ta sœur est triste, et qu'il en parle à Dieu!

Et le vieux prisonnier de la haute tourelle
Respire-t-il encore à travers les barreaux?
Partage-t-il toujours avec la tourterelle
Son pain, qu'avaient déjà partagé ses bourreaux?
Cette fille de l'air, à la prison vouée,
Dont l'aile palpitante appelait le captif,
Etait-ce une âme aimante au malheur envoyée?
Etait-ce l'espérance au vol tendre et furtif?
Oui : si les vents du nord chassaient l'oiseau débile,
L'œil perçant du captif le cherchait jusqu'au soir;
De l'espace désert voyageur immobile,
Il oubliait de vivre, il attendait l'espoir.
Et lui, voit-il encor la froide sentinelle
Attachée en silence au cercle de ses jours?
D'une faute expiée est-ce l'ombre éternelle?
Sur ses rêves troublés veille-t-elle toujours?
Regarde-t-il encor sous sa demeure sombre
Les fleurs?... Libre du moins, toi, tu les cueilleras!
Oh! que j'ai vu souvent ses yeux luire dans l'ombre,
Etonnés qu'un enfant vînt lui tendre les bras!
Il me montrait ses mains l'une à l'autre enchaînées;
Je les voyais trembler, pâles et décharnées.
Au poids de tant de fer joignait-il un remord?
Est-il heureux enfin, est-il libre, est-il mort?
Que j'ai pleuré sa vie! O Liberté céleste,
Sans toi, mon jeune cœur étouffait dans mon sein;
Je t'implorais au pied de ce donjon funeste.
Un jour... As-tu, mon frère, oublié ce dessein?
De la déesse un jour tu me montras l'image.
O Dieu! qu'elle était belle! Arrivais-tu des cieux,
Liberté, pour ouvrir et pour charmer les yeux?
Dans nos temples d'alors on te rendait hommage;
Partout l'encens, les fleurs, l'or mûri des moissons,

Les danses du jeune âge et les jeunes chansons,
Partout l'étonnement, le doux rire des Grâces,
Partout la foule émue à genoux sur tes traces!

Et je voulais courir, pour le vieux prisonnier,
Te chercher par le monde où l'on t'avait revue;
Te demander pourquoi, dans nos champs revenue,
A bénir ton retour il était le dernier.
Doux crime d'un enfant, clémence aventureuse!
Je t'aime, un jour entier tu m'as rendue heureuse,
Toi dont le cœur naïf y prêta du secours,
Mon frère, dans mes vœux reconnais-moi toujours.
Que jamais sur ta vie une grille inflexible
        N'étende son voile de fer!
Sois libre! et que le sort content, s'il est possible,
N'ajoute plus tes maux à ce que j'ai souffert!

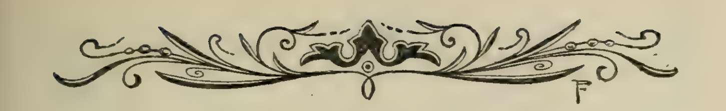
On m'arrêta fuyante; et, craintive, à ma mère
Je fus à jointes mains conduite vers le soir.
O mère! trop heureuse encor de me revoir,
Sa tremblante leçon ne me fut point amère;
Car, de mon front coupable en détachant les fleurs,
Pour cacher son sourire elle baisa mes pleurs.

J'oubliai mon voyage, et jamais ta souffrance,
Vieux captif! et jamais ton doux nom, Liberté!
Et jamais ton pardon de mon cœur regretté,
Ma mère! et ton beau rêve envolé, belle France!
Et la leçon : « Ma fille, où voulez-vous courir?
Votre idole n'est pas où vous pensez l'atteindre.
Un flambeau vous éclaire, et vous alliez l'éteindre :
Ce flambeau, c'est ma vie, et je n'ai qu'à mourir
Si vous m'abandonnez. Pour vous, chère ingénue,
Livrée à des regrets que vous ne savez pas,
Sous le toit déserté, faible et traînant vos pas,
        Trop tard vous seriez revenue.

Vos yeux à peine ouverts égareront vos jours,
Enfant, si près de moi vous ne marchez toujours.

« La Liberté, ma fille, est un ange qui vole.
Pour l'arrêter longtemps la terre est trop frivole.
Trop d'encens lui déplaît, trop de cris lui font peur;
Elle étouffe en un temple, et sa puissante haleine,
Qui cherche les parfums et l'air pur de la plaine,
Rafraîchit en passant le front du laboureur.
On dit qu'elle descend rapide, inattendue;
Que son aile sur nous repose détendue...
Hélas! où donc est-elle? En vain j'ouvre les yeux;
En vain dit-on : « Voyez! » Je ne la vois qu'aux cieux.
Loin, bien loin des palais, au toit du pauvre même,
Où l'on travaille en paix, où l'on prie, où l'on aime,
Où l'indigence obtient une obole et des pleurs,
La déesse en silence aime à jeter ses fleurs.
Les fleurs tombent sans bruit, et, de peur de l'envie,
On les effeuille à Dieu, qui dit : « Cache ta vie. »
Ainsi priez, ma fille, et marchez près de moi :
Un jour tout sera libre, et Dieu seul sera roi. »





UN RUISSEAU DE LA SCARPE

Oui, j'avais des trésors... J'en ai plein ma mémoire,
J'ai des banquets rêvés où l'orphelin va boire.
Oh ! quel enfant des bleds, le long des chemins verts,
N'a dans ses jeux errants possédé l'univers ?

Emmenez-moi, chemins!... Mais non, ce n'est plus l'heure.
Il faudrait revenir en courant où l'on pleure,
Sans avoir regardé jusqu'au fond le ruisseau
Dont la vague mouilla l'osier de mon berceau.

Il courait vers la Scarpe en traversant nos rues,
Qu'épurait la fraîcheur de ses ondes accrues,
Et l'enfance aux longs cris saluait son retour,
Qui faisait déborder tous les puits d'alentour.

Écoliers de ce temps, troupe alerte et bruyante,
Où sont-ils vos présents jetés à l'eau fuyante,
Le livre ouvert, parfois vos souliers pour vaisseaux,
Et vos petits jardins de mousse et d'arbrisseaux ?

Air natal! aliment de saveur sans seconde,
Qui nourris tes enfants et les baise à la ronde;
Air natal imprégné des souffles de nos champs,
Qui fais les cœurs pareils et pareils les penchants,

Et la longue innocence, et le joyeux sourire
Des nôtres, qui n'ont pas de plus beau livre à lire
Que leur visage ouvert et leurs grands yeux d'azur,
Et leur timbre profond d'où sort l'entretien sûr !...

Depuis que j'ai quitté tes haleines bénies,
Tes familles aux mains facilement unies,
Je ne sais quoi d'amer à mon pain s'est mêlé,
Et partout sur mon jour une larme a tremblé,

Et je n'ai plus osé vivre à poitrine pleine
Ni respirer tout l'air qu'il faut à mon haleine :
On eût dit qu'un témoin s'y serait opposé...
Vivre pour vivre, oh non! je ne l'ai plus osé!

Non! le cher souvenir n'est qu'un cri de souffrance!
Viens donc, toi, dont le cours peut traverser la France!
A ta molle clarté je livrerai mon front,
Et dans tes flots du moins mes larmes se perdront.

Viens ranimer le cœur séché de nostalgie,
Le prendre et l'inonder d'une fraîche énergie!
En sortant d'abreuver l'herbe de nos guérets,
Viens, ne fût-ce qu'une heure, abreuver mes regrets!

Amène avec ton bruit une de nos abeilles
Dont l'essaim, quoique absent, bourdonne en mes oreilles.
« Elle en parle toujours! » diront-ils... Mais, mon Dieu,
Jeune, on a tant aimé ces parcelles de feu,

Ces gouttes de soleil dans notre azur qui brille,
Dansant sur le tableau lointain de la famille,
Visiteuses des bleds où logent tant de fleurs,
Miel qui vole émané des célestes chaleurs!

J'en ai tant vu passer dans l'enclos de mon père
Qu'il en fourmille au fond de tout ce que j'espère,
Sur toi dont l'eau rapide a délecté mes jours
Et m'a fait cette voix qui soupire toujours.

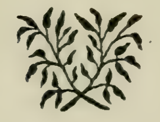
Dans ce poignant amour que je m'efforce à rendre,
Dont j'ai souffert longtemps avant de le comprendre,

Comme d'un pâle enfant on berce le souci,
Ruisseau, tu me rendrais ce qui me manque ici,

Ton bruit sourd se mêlant au rouet de ma mère,
Enlevant à son cœur quelque pensée amère,
Quand pour nous le donner elle cherchait, là-bas,
Un bonheur attardé qui ne revenait pas.

Cette mère, à ta rive elle est assise encore;
La voilà qui me parle, ô mémoire sonore!
O mes palais natals qu'on m'a fermés souvent!
La voilà qui les rouvre à son heureuse enfant!

Je ressaisis sa robe, et ses mains, et son âme!
Sur ma lèvre entr'ouverte elle répand sa flamme!
Non! par tout l'or du monde on ne me pairait pas
Ce souffle, ce ruisseau qui font trembler mes pas!





UNE RUELLE DE FLANDRE

A madame Desloges, née Leurs.

Dans l'enclos d'un jardin gardé par l'innocence
J'ai vu naître vos fleurs avant votre naissance.
Beau jardin, si rempli d'œillets et de lilas
Que de le regarder on n'était jamais las.

En me haussant au mur dans les bras de mon frère
Que de fois j'ai passé mes bras par la barrière
Pour atteindre un rameau de ces calmes séjours,
Qui, souple, s'avançait et s'enfuyait toujours !
Que de fois, suspendus aux frêles palissades,
Nous avons savouré leurs molles embrassades,
Quand nous allions chercher pour le repas du soir
Notre lait à la cense, et longtemps nous asseoir
Sous ces rideaux mouvants qui bordaient la ruelle !
Hélas! qu'aux plaisirs purs la mémoire est fidèle!
Errant dans les parfums de tous ces arbres verts,
Plongeant nos fronts hardis sous leurs flancs entr'ouverts,
Nous faisions les doux yeux aux roses embaumées,
Qui nous le rendaient bien, contentes d'être aimées!

Nos longs chuchotements entendus sans nous voir,
Nos rires étouffés pleins d'audace et d'espoir,
Attirèrent un jour le père de famille,
Dont l'aspect, tout d'un coup, surmonta la charmille,
Tandis qu'un tronc noueux me barrant le chemin
M'arrêta par la manche et fit saigner ma main.
Votre père eut pitié... C'était bien votre père!

On l'eût pris pour un roi dans la saison prospère...
Et nous ne partions pas à sa voix sans courroux :
Il nous chassait en vain, l'accent était si doux!
En écoutant souffler nos rapides haleines,
En voyant nos yeux clairs comme l'eau des fontaines,
Il nous jeta des fleurs pour hâter notre essor;
Et nous d'oser crier : « Nous reviendrons encor! »

Quand on lavait du seuil la pierre large et lisse
Où dans nos jeux flamands l'oiselet roule et glisse,
En rond, silencieux, penchés sur leurs genoux,
D'autres enfants jouaient enhardis comme nous;
Puis, poussant à la fois leurs grands cris de cigales,
Ils jetaient pour adieux ces clameurs sans égales,
Si bien qu'apparaissant tout rouges de courroux
De vieux fâchés criaient : « Serpents! vous tairez-vous! »
Quelle peur!... Jamais plus n'irai-je à cette porte
Où je ne sais quel vent par force me remporte?
Quoi donc! quoi! jamais plus ne voudra-t-il de moi
Ce pays qui m'appelle et qui s'enfuit?... Pourquoi?

Alors les blonds essaims de jeunes Albertines,
Qui hantent dans l'été nos fermes citadines,
Venaient tourner leur danse et cadencer leurs pas
Devant le beau jardin qui ne se fermait pas.
C'était la seule porte incessamment ouverte,
Inondant le pavé d'ombre ou de clarté verte,
Selon que du soleil les rayons ruisselants
Passaient ou s'arrêtaient aux feuillages tremblants.
On eût dit qu'invisible une indulgente fée
Dilatait d'un soupir la ruelle étouffée,
Quand les autres jardins enfermés de hauts murs
Gardaient sous les verrous leur ombre et leurs fruits mûrs.
Tant pis pour le passant! A moins qu'en cette allée,
Elevant vers le ciel sa tête échevelée,
Quelque arbre, de l'enclos habitant curieux,
Ne franchit son rempart d'un front libre et joyeux.

On ne saura jamais les milliers d'hirondelles
Revenant sous nos toits chercher à tire-d'ailes
Les coins, les nids, les fleurs et le feu de l'été,
Apportant en échange un goût de liberté.

Entendra qui pourra sans songer aux voyages
Ce qui faisait frémir nos ailes sans plumages,
Ces fanfares dans l'air, ces rendez-vous épars
Qui s'appelaient au loin : « Venez-vous? Moi, je pars! »

C'est là que votre vie ayant été semée
Vous alliez apparaître et charmante et charmée.
C'est là que préparée à d'innocents liens
J'accourais... Regardez comme je m'en souviens!

Et les petits voisins amoureux d'ombre fraîche
N'eurent pas sitôt vu, comme au fond d'une crèche,
Un enfant rose et nud plus beau qu'un autre enfant,
Qu'ils se dirent entre eux : « Est-ce un Jésus vivant? »

C'était vous! D'aucuns nœuds vos mains n'étaient liées,
Vos petits pieds dormaient sur les branches pliées,
Toute libre dans l'air où coulait le soleil,
Un rameau sous le ciel berçait votre sommeil,
Puis, le soir, on voyait d'une femme étoilée
L'abondante mamelle à vos lèvres collée,
Et partout se lisait dans ce tableau charmant
De vos jours couronnés le doux pressentiment.

De parfums, d'air sonore incessamment baisée,
Comment n'auriez-vous pas été poétisée?
Que l'on s'étonne donc de votre amour des fleurs!
Vos moindres souvenirs nagent dans leurs couleurs,
Vous en viviez, c'étaient vos rimes et vos proses :
Nul enfant n'a jamais marché sur tant de roses!

Mon Dieu! s'il n'en doit plus poindre au bord de mes jours,
Que sur ma sœur de Flandre il en pleuve toujours!



SOIR D'ÉTÉ

Le soleil brûlait l'ombre, et la terre altérée
Au crépuscule errant demandait un peu d'eau ;
Chaque fleur de sa tête inclinait le fardeau
        Sur la montagne encor dorée.

Tandis que l'astre en feu descend et va s'asseoir
        Au fond de sa rouge lumière,
Dans les arbres mouvants frissonne la prière,
        Et dans les nids : « Bonsoir ! bonsoir ! »

Pas une aile à l'azur ne demande à s'étendre,
Pas un enfant ne rôde aux vergers obscurcis,
Et dans tout ce grand calme et ces tons adoucis
        Le moucheron pourrait s'entendre.





RETOUR DANS UNE ÉGLISE

Église! église où de mon âme,
Moitié de pleurs, moitié de flamme,
Et prompt comme l'eau de la mer,
Coula le flot le plus amer!

Église où ma jeunesse blonde,
Craintive ensemble et vagabonde,
Attirée aux chants du saint lieu,
N'accourait pas toute vers Dieu!

Église où chaque dalle usée,
D'un tendre poids scandalisée,
Dénonça deux ans, jour par jour,
Des pas que rejoignait l'Amour!

Église où mon heure allait vite
Pour rencontrer à l'eau bénite
Une autre âme que j'y voyais,
Une main qu'ailleurs je fuyais!

Église vainement austère,
Où le doux encens de la terre,
Ruisselant sur mes longs cheveux,
Egarait le cours de mes vœux!

Église où mon humble famille,
Moins morte aux soupirs de sa fille,

Planait sur mon sort combattu
Et criait dans l'air : « Que veux-tu ? »

Le savais-je, ô Dieu de mon père ?
Où va-t-on vers ce qu'on espère ?
Où fuit-on l'ombre de ses pas ?...
Dieu ! savais-je où l'on n'aime pas !

Dieu des larmes, le sais-je encore ?
Je n'ai su qu'un mal qui dévore,
Un mal dont on n'ose souffrir,
Ni vivre, ô mon Dieu ! ni mourir.

Église ! église, ouvrez vos portes
Et vos chaînes douces et fortes
Aux élancements de mon cœur
Qui frappe à la grille du chœur.

Ouvrez ! Je ne suis plus suivie
Que par moi-même et par la vie
Qui fait chanceler sous son poids
Mon âme et mon corps à la fois.

Ouvrez ! Je suis triste et blessée,
Seule sous mon aile abaissée ;
Il n'est plus de pas sur mes pas,
Ni d'âme qui me parle bas.

Ouvrez à mon sort sans patrie,
Flottant comme une algue flétrie !
Des deux voix tendres d'autrefois
Vous n'entendrez plus qu'une voix !





LE PRESSENTIMENT

C'est en vain que l'on nomme erreur
Cette secrète intelligence
Qui, portant la lumière au fond de notre cœur,
Sur des maux ignorés nous fait gémir d'avance.
C'est l'adieu d'un bonheur prêt à s'évanouir;
C'est un subit effroi dans une âme paisible;
Enfin, c'est pour l'être sensible
Le fantôme de l'avenir.

Pressentiment, dont j'éprouvai l'empire,
Oh! qui peut résister à tes vagues douleurs?
Encore enfant, tu m'as coûté des pleurs,
Et de mon front joyeux tu chassas le sourire.

Oui, je t'ai vu, couvert d'un voile noir,
Aux plus beaux jours de mon jeune âge;
Tu formas le premier nuage
Qui des beaux jours lointains enveloppa l'espoir.
Tout m'agitait encor d'une innocente ivresse;
Tout brillait à mes yeux des plus vives couleurs,
Et je voyais la riante jeunesse
Accourir en dansant pour me jeter des fleurs...
Au sein de mes chères compagnes
Courant dans les vertes campagnes,
Frappant l'air de nos doux accents,

Qui pouvait attrister mes sens?
Comme les fauvettes légères
Se rassemblent dans les bruyères,
La saison des fleurs et des jeux
Rassemblait notre essaim joyeux.
Un jour dans ces jeux pleins de charmes,
Je cessai tout à coup de trouver le bonheur;
J'ignorais qu'il fût une erreur,
Et pourtant je versai des larmes!
En revenant je ralentis mes pas,
Je remarquai du jour le feu prêt à s'éteindre,
Sa chute à l'horizon, qu'il regrettait d'atteindre;
Mes compagnes dansaient... moi, je ne dansai pas.

Un mois après, j'errai dans ce lieu solitaire.
Hélas! ce n'était plus pour y chercher des fleurs :
La mort m'avait appris le secret de mes pleurs,
Et j'étais seule au tombeau de ma mère!





AU SOLEIL

ITALIE

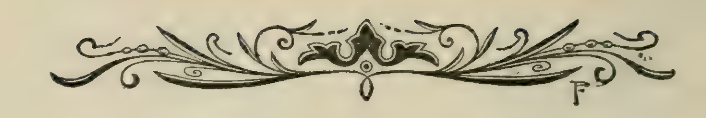
Ami de la pâle indigence,
Sourire éternel au malheur;
D'une intarissable indulgence
Aimante et visible chaleur;
Ta flamme, d'orage trempée,
Ne s'éteint jamais sans espoir;
Toi! tu ne m'as jamais trompée
Lorsque tu m'as dit : « Au revoir! »

Tu nourris le jeune platane
Sous ma fenêtre sans rideau,
Et de sa tête diaphane
A mes pleurs tu fais un bandeau.
Par toute la grande Italie,
Où je passe le front baissé,
De toi seul, lorsque tout m'oublie,
Notre abandon est embrassé!

Donne-nous le baiser sublime
Dardé du ciel dans tes rayons,
Phare entre l'abîme et l'abîme
Qui fait qu'aveugles nous voyons!
A travers les monts et les nues
Où l'exil se traîne à genoux,
Dans nos épreuves inconnues,
Ame de feu, plane sur nous!

Oh! lève-toi pur sur la France
Où m'attendent de chers absents!
A mon fils, ma jeune espérance,
Rappelle mes yeux caressants!
De son âge éclaire les charmes,
Et s'il me pleure devant toi,
Astre aimé! recueille ses larmes
Pour les faire tomber sur moi!





LES OISEAUX

Caravane aux voix enflammées,
Légers navigateurs du vent,
Petites âmes emplumées
Qu'une fleur héberge souvent,
Peuple d'en haut, joyeux mystère,
Donnez votre exemple à la terre,
Vous qui suivez la même loi !
Vous qui chantez le même roi[1] !

Sous l'arceau de la vieille église
Ou dans l'arbre en fleur du chemin,
Le cœur au nid, l'aile à la brise,
Harmonistes du genre humain,
Peuple d'en haut, joyeux mystère,
Donnez votre exemple à la terre,
Vous qui suivez la même loi !
Vous qui chantez le même roi !

Quand vos délirantes roulades
Font sourire un morne empereur,
Vous versez les mêmes aubades
Dans l'oreille du laboureur.
Peuple d'en haut, joyeux mystère,

1. Tous ces vers sont légers, aériens, comme la palpitation d'aile de l'oiseau dans l'espace.

Donnez votre exemple à la terre,
Vous qui suivez la même loi!
Vous qui chantez le même roi!

Exempts de nos durs anathèmes,
Vous vous épousez dans les airs,
Et multipliant vos baptêmes
Vous peuplez gaîment l'univers.
Peuple d'en haut, joyeux mystère,
Donnez votre exemple à la terre,
Vous qui suivez la même loi!
Vous qui chantez le même roi!

Sans clefs, sans portes, sans ferrailles,
Sans rideau, pour y voir plus clair,
Vos loyers pendant aux murailles
Que l'homme fait payer si cher.
Peuple d'en haut, joyeux mystère,
Donnez votre exemple à la terre,
Vous qui suivez la même loi!
Vous qui chantez le même roi!

Jamais un triste plan de guerre
N'a rassemblé votre conseil,
Et vous ne vous attroupez guère
Que pour saluer le soleil.
Peuple d'en haut, joyeux mystère,
Donnez votre exemple à la terre,
Vous qui suivez la même loi!
Vous qui chantez le même roi!

Levés avec l'aube levée,
Montant vers Dieu dans sa lueur,
Au voisin de votre couvée
Vous n'allez pas chanter malheur.
Peuple d'en haut, joyeux mystère,

Donnez votre exemple à la terre,
Vous qui suivez la même loi!
Vous qui chantez le même roi!

Dans vos luttes d'amour sans larmes,
Musiciens toujours d'accord,
Vous rendez seulement les armes
A qui chantera le plus fort.
Peuple d'en haut, joyeux mystère,
Donnez votre exemple à la terre,
Vous qui suivez la même loi!
Vous qui chantez le même roi!

Si vos nids dans nos paysages
Sont menacés par les chasseurs,
Vous allez loger aux nuages,
Plus libres que vos oppresseurs!
Peuple d'en haut, joyeux mystère,
Donnez votre exemple à la terre,
Vous qui suivez la même loi!
Vous qui chantez le même roi!

D'une divine sépulture
Honorant vos frêles débris,
Orchestre ailé de la nature,
Les cieux vous servent-ils d'abris?
Peuple d'en haut, joyeux mystère,
Donnez votre exemple à la terre,
Vous qui suivez la même loi!
Vous qui chantez le même roi!

Car jamais on n'a vu la trace
De vos corps tombés dans les bois,
Où vous ne laissez que la grâce
D'un écho rempli de vos voix.
Peuple d'en haut, joyeux mystère,

Donnez votre exemple à la terre,
Vous qui suivez la même loi!
Vous qui chantez le même roi!

Ah! je sens que je fus colombe,
En voyant vos ailes s'ouvrir;
Et pour vous suivre par la tombe,
J'ai déjà moins peur de mourir.
Peuple d'en haut, joyeux mystère,
Donnez votre exemple à la terre,
Vous qui suivez la même loi!
Vous qui chantez le même roi!





L'OISEAU

L'OISEAU.

Bonjour, la jeune fille!
Que fais-tu dans mon bois?
Est-tu de ma famille?
On dirait qu'autrefois
J'ai chanté dans ta voix.

Moi, je nais. Vite, vite,
De la mousse, un berceau!
Il faut que je m'acquitte
Par ce temps clair et beau
De mes devoirs d'oiseau.

LA JEUNE FILLE.

Bonjour, oiseau! Je pense
Me reconnaître ici;
Mais les fleurs, mais la danse
Me tiennent en souci.
J'ai mes devoirs aussi!

Danser, chanter et vivre,
On n'en vient pas à bout.
Croit-on que sans un livre
On n'apprend rien du tout ?
Pour moi, j'apprends partout!

L'OISEAU.

Bravo, la jeune fille!
Viens souvent dans mon bois;
Nous vivrons en famille,
Chantant tous à la fois
Avec la même voix.

Voler de fête en fête
Sous les cieux éclatants,
C'est à fendre la tête;
Et l'on n'a pas le temps
De jouir du printemps!





AU LIVRE DE LÉOPARDI

Il est de longs soupirs qui traversent les âges
Pour apprendre l'amour aux âmes les plus sages.
O sages! de si loin que ces soupirs viendront.
Leurs brûlantes douceurs un jour vous troubleront.

Et s'il vous faut garder parmi vos solitudes
Le calme qui préside aux sévères études,
Ne risquez pas vos yeux sur les tendres éclairs
De l'orage éternel enfermé dans ces vers,

Dans ces chants, dans ces cris, dans ces plaintes voilées,
Tocsins toujours vibrants de douleurs envolées,
Oh! n'allez pas tenter, d'un courage hardi,
Tout cet amour qui pleure avec Léopardi[1]!

1. On sait quelle inguérissable mélancolie, quelles plaintes constantes contre la destinée humaine, quels appels à la suprême libération. ont imprégné d'une sorte d'amertume systématique l'ineffable douceur de ses chants.





A L'AUTEUR DE « MARIE », AUGUSTE BRIZEUX[1]

Vos vers, c'est le printemps : pluie et soleil ensemble;
C'est l'orage et l'oiseau dans le chêne qui tremble.
Moi, quand je me souviens, le front sur mes genoux,
J'écoute un de vos chants, jeune et vrai comme vous.

Vous, que j'ai vu monter à la haute Italie,
Enfant plein de musique et de mélancolie,
Poète! qu'une hysope arrêtait en chemin,
Frère, attardant son pas pour rencontrer ma main...
Quand vous alliez fervent vers le peuple qui prie,
Vous portiez dans le cœur le livre de Marie,
Vous aviez des parfums plein l'âme, et dans les yeux,
Comme au temps où l'on croit, de longs reflets des cieux.
Tout est dans ce beau livre écrit avec des flammes,
Reliquaire d'amour qui fait rêver les femmes,
Dont chaque page pure exhale une âme en fleur,
Qui se répand dans l'ombre et coule pleur par pleur!
Chaste et vivante école, où ma vague pensée
Apprit à soulever son aile embarrassée;
Seuil du toit paternel où s'élève un berceau;
Foi vive écoutant Dieu dans la voix du ruisseau;
Instinct sublime et doux, qui touche une grande âme

1. Brizeux aima les chants tendres et passionnés de Mme Desbordes-Valmore, et Marceline ne pouvait qu'aimer et sentir, par un juste retour, la langue harmonieuse du poète breton, ses accents venus du cœur, sa grande sincérité d'inspiration.

De pitié pour l'enfant, de respect pour la femme :
Tout est dans ce beau livre où l'on vous voit passer,
Marcher seul au soleil, et sourire, et penser,
Et regarder de loin l'idole reconnue,
Comme aux nuits du pasteur l'étoile revenue,
Ou comme l'églantine au front du printemps vert,
Qui s'étonne et sourit d'avoir vaincu l'hiver.
Vos mains si sagement ont touché sa couronne,
Qu'elle ne rougit pas dans l'air qui l'environne !
Non, la vierge allaitante et ruminant le ciel[1]
N'a pas souri plus vierge aux mains de Raphaël !

1. Ce vers offre quelque étrangeté dans sa hardiesse d'expression.





A MADAME A. TASTU

Si vous ne dormez pas, jetez-moi vos paroles,
Ma sœur! comme au banni les divines oboles.
Chantez-moi de vos nuits les songes palpitants,
Et soulevez un peu le froid manteau du temps.
C'est l'hiver, c'est l'absence, et puis, toujours une âme
Au souffle de l'orage éparpillant sa flamme.
Etendez votre main entre elle et l'ouragan.
Vous! dont la lampe est haute et calme sous l'autan,
Vous! dont l'âme relève une voix qui soupire,
Envoyez-moi votre âme afin que je respire!
Versez un peu d'eau pure à mon sort altéré,
Vous! qui tenez du ciel ce don frais et sacré.
Comme une fleur sauvage a soif de l'aube humide,
Mon souffle est altéré de ce trésor limpide...
Moi, seule en mon chemin et pleurante au milieu,
J'ai dit ce que jamais femme ne dit qu'à Dieu[1].
Comme un oiseau dont rien n'avait noué les ailes,
Prompte aux illusions, m'envolant après elles,
Facile à me créer des thèmes ravissants,
J'ai chanté comme vrais bien des bonheurs absents.
Ma sœur! priez pour moi si c'est mal; si l'étude
N'a pu prendre au réseau ma fatale habitude;
Si, dans mon ignorance, un trait prêt à jaillir
Sent au fond de ma voix la parole faillir.
Je n'ai pas eu le temps de consulter un livre

1. Cette confession d'amour, cette élégie vécue, qu'elle ne put empêcher de jaillir du fond de son âme.

Pour ciseler les cris dont mon sein se délivre;
Mais qu'une plume reste à l'oiseau mutilé,
Il s'en fait une rame à son port étoilé!

Aussi, me l'a-t-on dit : « Restez dans vos voyages;
Hirondelle sans nid et pliante aux orages,
Pourquoi vous obstiner à revenir toujours
Jeter l'ancre où les flots n'ont plus ni flux ni cours?
Vous chantez sous le ciel, que le ciel vous réponde!
Nous avons nos jardins; vous, vous avez le monde.
On meurt partout; allez! » Que leur répondre? Rien;
Doucement leur sourire, et m'en aller. Eh bien!
Vos vers, du moins, vos vers! afin que la nature,
L'haleine des ruisseaux, leur bruit dans la verdure,
Le jour douteux et blanc dont la lune a touché
Tout ce ciel que je porte en moi-même caché,
Se relèvent de joie et des sons d'une lyre
Qui m'aide à m'oublier quand je viens de vous lire;
Et Dieu vous bénira qui dans vos chastes yeux
Infiltra le symbole et la teinte des cieux!...

Si votre livre au temps porte une confidence,
Vous n'en redoutez pas l'amère pénitence :
Votre vers pur n'a pas comme un tocsin tremblant,
Votre muse est sans tache et votre voile est blanc!

Allons, votre hymne! allons, vos vers! doux chœur d'abeill
Qui revenant des fleurs bruit à mes oreilles,
S'emporte à l'avenir et chante dans le vent;
Vrais accords de la muse à qui je dis souvent :
« Pourquoi me tentez-vous, ô belle poésie?
Je ne sais rien. Pourquoi par vos mots d'ambroisie
Arrêtez-vous mon âme au bord de mes travaux

1. Le timide essor de Mme Tastu fut loin d'atteindre aux élans d'une Desbordes-Valmore. Sainte-Beuve a loué chez elle l'exactitude du rythme dont elle aimait à revêtir sa pensée rêveuse et tendre.

Et de ma main rêveuse ôtez-vous mes fuseaux?
Je vous aime partout; mais, stérile écouteuse,
Ma raison n'eut jamais qu'une clarté douteuse,
Et j'ai peur de répondre et de laisser vibrer
Ma plainte dans des chants qui m'ont fait tant pleurer!
Est-ce au front incliné d'une vulgaire femme
Que vous devez ainsi secouer votre flamme?
Aux soucis du ménage, au berceau qui s'endort,
Est-ce à moi de lier ma vie à vos fils d'or?
Laissez-moi seule et pauvre, et, mère vigilante,
Me débattre avec l'heure, ou faites-la plus lente;
Laissez tomber sans voix les larmes de mes yeux,
Qui cherchent leur chemin pour arriver aux cieux! »

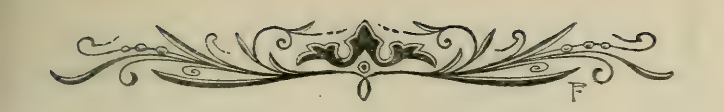




SOLITUDE

Timbre du temps, voix touchante,
A l'heure où le riche dort,
Laissez-lui les rêves d'or,
A moi le travail, qui chante;
Sonnez, voix du temps, sonnez,
Puisque dans ma solitude,
Pour m'éveiller à l'étude,
C'est vous seule qui venez!





MADAME ÉMILE DE GIRARDIN

La mort vient de fermer les plus beaux yeux du monde.
Nous ne les verrons plus qu'en saluant les cieux.
Oui, c'est aux cieux déjà que leur grâce profonde
Comme un aimant d'espoir semble attirer nos yeux.

Albert Durr l'avait vue à l'étude penchée,
Au monde intérieur où lui seul pénétrait,
Quand sa mélancolie éternelle et cachée
Dans un ange rêveur la peignit trait pour trait.

Son enfance éclata par un cri de victoire.
Lisant à livre ouvert où d'autres épelaient,
Elle chantait sa mère[1], elle appelait la gloire,
Elle enivrait la foule... et les femmes tremblaient.

Et, charmante, elle aima comme elle était : sans feinte;
Loyale avec la haine autant qu'avec l'amour.
Dans ses chants indignés, dans sa furtive plainte,
Comme un luth enflammé son cœur vibrait à jour!

Elle aussi, l'adorable! a gémi d'être née.
Dans l'absence d'un cœur toujours lent à venir,

1. Sophie Gay, qui fut elle-même une femme de beaucoup d'esprit et de beauté.

Lorsque tous la suivaient pensive et couronnée,
Ce cœur, elle eût donné ses jours pour l'obtenir.

Oh! l'amour dans l'hymen[1]! Oh! rêve de la femme!
O pleurs mal essuyés, visibles dans ses vers!
Tout ce qu'elle taisait à l'âme de son âme,
Doux pleurs, allez-vous-en l'apprendre à l'univers!

Elle meurt presque reine, hélas! et presque heureuse,
Colombe aux plumes d'or, femme aux tendres douleurs;
Elle meurt tout à coup d'elle-même peureuse,
Et, douce, elle s'enferme au linceul de ses fleurs.

O beauté! souveraine à travers tous les voiles!
Tant que les noms aimés retourneront aux cieux,
Nous chercherons Delphine à travers les étoiles,
Et son doux nom de sœur humectera nos yeux.

1. Son mariage avec Emile de Girardin fut une alliance brillante de leurs deux gloires; mais le célèbre journaliste ne s'employa que le moins possible à en faire une heureuse fusion de leurs cœurs et de leurs talents.





LAISSE-NOUS PLEURER

Toi qui ris de nos cœurs prompts à se déchirer,
Rends-nous notre ignorance, ou laisse-nous pleurer!

Promets-nous à jamais le soleil, la nuit même,
Oui, la nuit à jamais, promets-la-moi! je l'aime,
Avec ses astres blancs, ses flambeaux, ses sommeils,
Son rêve errant toujours et toujours ses réveils,
Et toujours, pour calmer la brûlante insomnie,
D'un monde où rien ne meurt l'éternelle harmonie!

Ce monde était le mien quand, les ailes aux vents,
Mon âme encore oiseau rasait les jours mouvants,
Quand je mordais aux fruits que ma sœur, chère aînée,
Cueillait à l'arbre entier de notre destinée;
Puis, en nous regardant jusqu'au fond de nos yeux,
Nous éclations d'un rire à faire ouvrir les cieux,
Car nous ne savions rien. Plus agiles que l'onde,
Nos âmes s'en allaient chanter autour du monde,
Lorsque avec moi, promise aux profondes amours,
Nous n'épelions partout qu'un mot: Toujours! toujours!

Philosophe distrait, amant des théories,
Qui n'ôtes ton chapeau qu'aux madones fleuries,
Quand tu diras toujours que vivre c'est penser,
Qu'il faut que l'oiseau chante, et qu'il nous faut danser,
Et qu'alors qu'on est femme il faut porter des roses,
Tu ne changeras pas le cours amer des choses.
Pourquoi donc nous chercher, nous qui ne dansons pas?

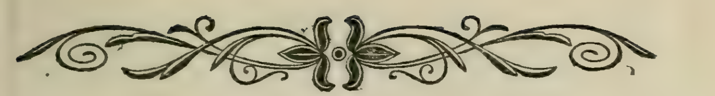
Pourquoi nous écouter, nous qui parlons tout bas?
Nous n'allons point user nos yeux au même livre :
Le mien se lit dans l'ombre où Dieu m'apprend à vivre.

Toi qui ris de nos cœurs prompts à se déchirer,
Rends-nous notre ignorance, ou laisse-nous pleurer!

Vois, si tu n'as pas vu, la plus petite fille
S'éprendre des soucis d'une jeune famille,
Eclore à la douleur par le pressentiment,
Pâlir pour sa poupée heurtée imprudemment,
Prier Dieu, puis sourire en berçant son idole,
Qu'elle croit endormie au son de sa parole :
Fière du vague instinct de sa fécondité,
Elle couve une autre âme à l'immortalité.
Laisse-lui ses berceaux : ta raillerie amère
Eteindrait son enfant... Tu vois bien qu'elle est mère.
A la mère du moins laisse les beaux enfants,
Ingrats, si Dieu le veut, mais à jamais vivants!
Sinon, de quoi ris-tu? Va! j'ai le droit des larmes;
Va! sur les flancs brisés ne porte pas tes armes.

Toi qui ris de nos cœurs prompts à se déchirer,
Rends-nous notre innocence, ou laisse-nous pleurer!





DANS LA RUE

PAR UN JOUR FUNÈBRE DE LYON

LA FEMME.

Nous n'avons plus d'argent pour enterrer nos morts.
Le prêtre est là, marquant le prix des funérailles;
Et les corps étendus, troués par les mitrailles,
Attendent un linceul, une croix, un remords.

Le meurtre se fait roi. Le vainqueur siffle et passe.
Où va-t-il? Au Trésor, toucher le prix du sang.
Il en a bien versé! mais sa main n'est pas lasse :
Elle a, sans le combattre, égorgé le passant.

Dieu l'a vu. Dieu cueillait comme des fleurs froissées
Les femmes, les enfants, qui s'envolaient aux cieux.
Les hommes... les voilà dans le sang jusqu'aux yeux.
L'air n'a pu balayer tant d'âmes courroucées[1].

Elles ne veulent pas quitter leurs membres morts.
Le prêtre est là, marquant le prix des funérailles;
Et les corps étendus, troués par les mitrailles,
Attendent un linceul, une croix, un remords.

1. Ce vers rappelle celui de d'Aubigné exprimant les massacres de la Saint-Barthélemy et cette buée de sang qui s'exhale des carnages :

A l'heure que le ciel fume de sang et d'âmes.

L'un et l'autre vers, qui se rencontrent dans une même image, sont tout simplement sublimes. (Sainte-Beuve.)

Les vivants n'osent plus se hasarder à vivre.
Sentinelle soldée, au milieu du chemin,
La mort est un soldat qui vise et qui délivre
Le témoin révolté qui parlerait, demain...

DES FEMMES.

Prenons nos rubans noirs, pleurons toutes nos larmes;
On nous a défendu d'emporter nos meurtris[1] :
Ils n'ont fait qu'un monceau de leurs pâles débris :
Dieu ! bénissez-les tous; ils étaient tous sans armes!

Lyon, 4 avril 1834.

1. *Meurtris* pour *tués*, assassinés. Ainsi dans *Athalie*, Joad s'adressant aux lévites (acte V, scène VI) :

Allez, sacrés vengeurs de vos princes meurtris !





QUI SERA ROI?

Armé du fouet vengeur, le Christ, en sa justice,
A chassé devant lui les vendeurs couronnés,
Et, brisant le veau d'or gorgé du sacrifice,
Il souffle sa colère aux peuples prosternés.
    Que votre voix profonde
    S'appelle et se réponde!
Debout, peuples du Christ, relevés sous sa loi!
Un jour, tout sera libre et Dieu seul sera roi!

Dieu créa l'univers, Christ a fait l'Évangile;
C'est la charte du ciel et de l'humanité.
Soldats dont les drapeaux flottent de ville en ville,
Pauvres enfants, bourreaux de la maternité,
    Que votre voix profonde
    S'appelle et se réponde!
Chantez, soldats du Christ, ralliés sous sa loi!
Un jour, tout sera libre et Dieu seul sera roi!

France, par tes enfants grâces te soient rendues!
Leurs berceaux dormiront ombragés d'oliviers;
La faim ne fera plus de mères éperdues
Sous les débris croulants de tes humbles foyers.
    La prière profonde
    Monte au Sauveur du monde,
Et la femme chrétienne a tant prié pour toi,
Qu'un jour, tout sera libre et Dieu seul sera roi!

Lève-toi, sœur lointaine, Irlande agenouillée[1] !
Le ciel a pris parti pour tes longues douleurs.
Ta tête qui fléchit, pâle et de sang mouillée,
Reprendra sa beauté sous d'immortelles fleurs.
Ta misère profonde
A fait pleurer le monde,
Mais le maître du monde a dit aussi pour toi :
« Un jour, tout sera libre et Dieu seul sera roi ! »

Et toi, spectre adoré ! spectre errant et sublime,
Echappé tout sanglant et meurtri de tes fers,
Quand tu laissas tes morts et ta dépouille au crime,
Pologne ! à ton exil Christ ouvrit l'univers !
Ta tristesse profonde
Est le remords du monde ;
Pardonne, ô fils du Christ, éclairé dans sa loi !
Un jour, tout sera libre et Dieu seul sera roi !

Liberté ! sur la terre ouvre ton aile immense.
Avec les fruits vivants, les fruits délicieux
De ton règne attendu dont l'éclat recommence,
Liberté, ne va plus t'en retourner aux cieux !
Ta lumière féconde
Est le foyer du monde ;
Ainsi nous l'ont crié ceux qui mouraient pour toi :
Un jour, tout sera libre et Dieu seul sera roi !

1. L'Irlande, comme la Pologneé, veille toujours la pensée d'une nation en deuil, sans cesse écrasée dans la lutte inégale des droits de la conscience contre ceux de la force.





LE SALUT AUX MORTS

J'aurai toujours une prière
Pour le petit cercueil passant,
Une larme pour l'humble bière
Qui dit : « Ton frère est là gisant! »
Et si je n'ai croix ni couronne,
Ni fleur, ni plus rien qui se donne,
J'aurai, sous peine d'un remords,
Le salut, doux peut-être au mort!

Mort béni, la foule oppressive
Ne troublera plus ton sommeil!
Laisse-moi donc suivre pensive
Ton char qui se traîne au soleil.
Au fond du long rêve immobile,
Peut-être de ma voix débile
Le salut pieux descendra,
Et ta cendre tressaillira!

Peut-être qu'à mon insomnie,
Ton âme suspendue un soir,
De sa pénitence finie
Viendra respirer et s'asseoir;
Puis, ouvrant doucement la porte
Du séjour où Dieu la remporte,

Elle me dira : « Ne crains rien :
Les cieux sont grands; les morts sont bien ! »

J'ai déjà tant d'âmes aimées
Sous ce lugubre vêtement !
Tant de guirlandes parfumées
Qui pendent au froid monument !
Par le souffle mortel atteintes,
Tant de jeunes bouches éteintes,
D'où mon nom sortait plein d'amour,
Et qui m'appelleront un jour !





LE SOLEIL DES MORTS

Lune! blanche figure assise à l'horizon,
Que viens-tu regarder au fond de ma maison?...
Dans nos chambres, vois-tu! la fiévreuse insomnie
Sur beaucoup d'oreillers se penche en ennemie;
Elle entre, et bien des yeux qui paraissent fermés
Sont par des pleurs sans bruit ouverts et consumés.
Oh! si tu n'étais, toi, qu'un beau front de Madone,
Saintement inondé de l'amour qui pardonne!
Oh! si Dieu le voulait que tes tendres clartés
Soient des pardons promis aux pauvres visités!
N'as-tu pas pour cortège un flot de jeunes âmes
Mêlant à tes lueurs leurs vacillantes flammes?

Dis donc à ces enfants envolés loin de nous
De venir embrasser leurs mères à genoux,
Lune! Il en est plus d'un qui doit me reconnaître
S'il me regarde ainsi penchée à ma fenêtre,
Qui m'apparut à moi, beau, sans ailes encor,
Et qui m'a brisé l'âme en reprenant l'essor.

Nous avons mis leurs noms sous des touffes de roses.
De tes pâles fraicheurs, ô toi qui les arroses,
Qui plus forte que nous visites leur sommeil,
Lune, merci! je t'aime autant que le soleil!
Merci! toi qui descends des divines montagnes
Pour éclairer nos morts épars dans les campagnes.
Dans leur étroit jardin tu viens les regarder,

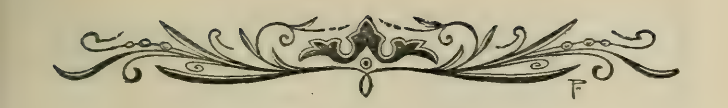
Et contre l'oubli froid tu sembles les garder.
Je me souviens aussi, devant ton front qui brille,
Douce lampe des morts qui luis sur ma famille!
Au bout de tes rayons promenés sur nos fleurs,
Comme un encens amer prends un peu de mes pleurs :
Nul soleil n'a séché ce sanglot de mon âme,
Et tu peux, le mêlant à ton humide flamme,
L'épancher sur le cœur de mon père endormi,
Lui, qui fut mon premier et mon plus tendre ami!

Quel charme de penser, en te voyant si pure
Et cheminant sans bruit à travers la nature,
Que chaque doux sépulcre où je ne peux errer,
En m'éclairant aussi tu vas les éclairer!
A ma bouche confuse enlève une parole
Pour la sanctifier dans ta chaste auréole;
Et de ta haute église, alors, fais-la tomber
Loin, par delà les mers[1], où j'ai vu se courber
Ma tige maternelle enlacée à ma vie,
Puis, mourir sur le sable où je l'avais suivie.

Son sommeil tourmenté par les flots et le vent
Ne tressaille jamais au pas de son enfant.
Jamais je n'ai plié mes genoux sur ma mère;
Ce doux poids balancé dans une vague amère,
Lune! il m'est refusé de l'embrasser encor :
Porte-lui donc mon âme avec ton baiser d'or!

1. A la Guadeloupe, où sa mère est morte.





LES PRISONS ET LES PRIÈRES

Pleurez! comptez les noms des bannis de la France;
L'air manque à ces grands cœurs où brûle tant d'espoir;
Jetez la palme en deuil au pied de leur souffrance,
Et passons : les geôliers seuls ont droit de les voir!
Passons : nos bras pieux sont sans force et sans armes;
Nous n'allons point traînant de fratricides vœux;
Mais, femmes, nous portons la prière et les larmes,
Et Dieu, le Dieu du peuple, en demande pour eux.
Voyez vers la prison glisser de saintes âmes.
Salut! vous qui cachez vos ailes ici-bas!
Sous vos manteaux mouillés et vos pâleurs de femmes
Que de cendre et de boue ont entravé vos pas!
Salut! vos yeux divins rougis de larmes vives
Reviennent se noyer dans ce monde étouffant.
Vous errez, comme alors, au Jardin des Olives;
Car le Christ est en peine, et Judas triomphant.
Oui, le Christ est en peine, il prévoit tant de crimes!
Lui dont les bras cloués ont brisé tant de fers,
Il revoit dans son sang nager tant de victimes,
Qu'il veut mourir encor pour fermer les enfers!
Courez, doux orphelins, montez dans la balance,
Priez pour les méchants qui vivent sans remords,
Rachetez les forfaits des pleurs de l'innocence,
Et dans un flot amer lavez nos pauvres morts!
Et nous, n'envoyons plus à des guerres impies

Nos fils adolescents et nos drapeaux vainqueurs.
Avons-nous amassé nos pieuses charpies
Pour les baigner du sang le plus pur de nos cœurs!
Pitié! nous n'avons plus le temps des longues haines :
La haine est basse et sombre; il fait jour! il fait jour!
O France! il faut aimer, il faut rompre les chaînes,
Ton Dieu, le Dieu du peuple, a tant besoin d'amour!





RÊVE D'UNE FEMME[1]

Veux-tu recommencer la vie,
Femme, dont le front va pâlir?
Veux-tu l'enfance, encor suivie
D'anges enfants pour l'embellir?
Veux-tu les baisers de ta mère
Echauffant tes jours au berceau?
— « Quoi? mon doux Eden éphèmère?
Oh! oui, mon Dieu! c'était si beau! »

Sous la paternelle puissance
Veux-tu reprendre un calme essor,
Et dans des parfums d'innocence
Laisser épanouir ton sort?
Veux-tu remonter le bel âge,
L'aile au vent comme un jeune oiseau?
— « Pourvu qu'il dure davantage,
Oh! oui, mon Dieu! c'était si beau! »

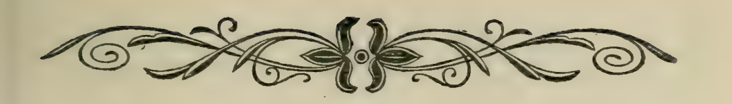
Veux-tu rapprendre l'ignorance
Dans un livre à peine entr'ouvert?
Veux-tu ta plus vierge espérance,
Oublieuse aussi de l'hiver?
Tes frais chemins et tes colombes,

1. Il ne faudra pas seulement lire, mais relire ces stances, — un pur chef-d'œuvre.

Les veux-tu jeunes comme toi?
— « Si mes chemins n'ont plus de tombes,
Oh! oui, mon Dieu! rendez-les moi! »

Reprends donc de ta destinée
L'encens, la musique, les fleurs!
Et reviens, d'année en année,
Au temps qui change tout en pleurs;
Va retrouver l'amour, le même!
Lampe orageuse, allume-toi!
« — Retourner au monde où l'on aime?...
O mon Sauveur! éteignez-moi! »





L'IMPOSSIBLE

Qui me rendra ces jours où la vie a des ailes
Et vole, vole ainsi que l'alouette aux cieux,
Lorsque tant de clarté passe devant ses yeux,
Qu'elle tombe éblouie au fond des fleurs, de celles
Qui parfument son nid, son âme, son sommeil,
Et lustrent son plumage ardé[1] par le soleil!

Ciel! un de ces fils d'or pour ourdir ma journée,
Un débris de ce prisme aux brillantes couleurs!
Au fond de ces beaux jours et de ces belles fleurs,
Un rêve où je sois libre, enfant, à peine née!

Quand l'amour de ma mère était mon avenir,
Quand on ne mourait pas encor dans ma famille,
Quand tout vivait pour moi, vaine petite fille,
Quand vivre était le ciel, ou s'en ressouvenir,

Quand j'aimais sans savoir ce que j'aimais, quand l'âme
Me palpitait heureuse, et de quoi? je ne sais;
Quand toute la nature était parfum et flamme,
Quand mes deux bras s'ouvraient devant ces jours... passés.

1. Brûlé. Vieux mot très expressif.





LA CORRESPONDANCE

DE

Mme DESBORDES-VALMORE

LE POÈTE ET LA FEMME JUGÉS PAR SES LETTRES

La correspondance de Mme Desbordes-Valmore, où les ardeurs romanesques alternent avec les cruels retours de la réalité, est bien le commentaire le plus expressif qu'on puisse désirer de ses poétiques effusions.

On a là, jour par jour, se découvrant sans voile, le spectacle consternant de l'existence qui fut la sienne, toujours âpre et incertaine, traversée comme par éclairs d'espérances fugitives et ramenée brusquement, incessamment, à l'amertume des attentes sans fin, des séparations douloureuses, des misères lourdes, qui rejettent à la terre des rêves partis pour le ciel. Quelle destinée! C'est à peine si, d'un malheur à l'autre, un sort implacable lui laissa le temps de sécher ses larmes. Sans y prétendre, en écrivant sous le coup des événements ou sous l'impression des mouvements de son cœur, elle aura été le meilleur peintre et le plus exact historien d'elle-même dans ses épanchements familiers.

Notre intention n'est pas de recommencer le tableau de cette dure vie. Elle est assez transparente telle que nous l'avons exposée, plus haut, en ses lignes essentielles. Simplement nous apporterons la révélation de lettres

propres à éclaircir des détails insuffisamment connus ou capables de rendre plus pénétrante l'analyse des impressions morales dont elle vécut et souffrit.

Le recueil général des *Lettres* de Desbordes-Valmore, comme on pourra l'établir d'une manière définitive en joignant aux pages intimes qu'a publiées avec choix M. Benjamin Rivière[1] et aux fragments signalés de côté et d'autre les réserves de l'avenir, ce recueil, quoique fort abondant, gardera de profondes lacunes. En premier lieu manquent totalement les lettres de jeunesse et de passion, celles dont la recherche a été le plus active, celles qui auraient enfin résolu d'une manière flagrante le problème irritant dont on s'occupe encore, je veux dire fixé le nom de l'oublieux passant d'amour, cause de tant de larmes, de plaintes et de transports lyriques, avant que se nouât le mariage de Marceline avec l'acteur Valmore. L'épisode qu'elles auraient ravivé n'avait-il pas eu l'influence décisive sur l'essor de son génie poétique? Sentimentale et passionnée, mystique et tendre, Marceline ressemblait de nature à ces héroïnes de George Sand qui, dans le vertige de l'amour, prenaient le ciel à témoin de leurs voluptés terrestres et mettaient à exprimer leurs troubles de chair et d'âme une sorte d'exaltation pieuse. A quel degré d'idéalité fiévreuse purent atteindre les premières effusions épistolaires d'un tel poète? Indiscrètement, malgré soi, cette interrogation tenace vient effleurer l'esprit. Nous avons dit comment, par les communications de l'ami le plus sûr et le plus constant de la famille Valmore, par des indices presque convaincants, nous faillîmes reconnaître le « séducteur » mystérieux en la personne du chevalier Dupuy des Islets, poète et écrivain du temps, homme de plume et d'épée, à la fois réputé pour ses duels et pour ses bonnes fortunes. On aura le nom peut-être, mais on n'a

1. *Correspondance de Mme Desbordes-Valmore*, Paris, Lemerre, 1896, 2 vol. in-8°.

point les pages du roman épistolaire. Les lettres réclamées furent anéanties par les soins d'Hippolyte Valmore.

Sauf les documents relatifs à cette période encore enveloppée d'une ombre romanesque, la suite de l'existence de Marceline n'est plus qu'évidence et clarté, maintenant qu'on a extrait des archives de Douai, sa ville natale, et des collections particulières, la majeure partie de sa Correspondance. Ainsi, ne sera-t-on plus tenté de resservir ce lieu commun des anciennes biographies de Desbordes-Valmore, insinuant qu'elle versa tant de pleurs amers pour les fautes d'un mari infidèle! Si l'amante a gardé une partie de son secret, l'épouse, la mère et l'artiste nous est devenue comme une figure familière, toute semblable à ce qu'elle fut, triste et bonne, dolente et résignée, pleine d'amour pour les siens, constamment digne au milieu de ses infortunes.

*
* *

La partie la plus considérable qu'on ait conservée des *Lettres* de Mme Desbordes-Valmore s'adresse à son mari, de qui l'éloignait continuellement la nécessité de courir à Paris, soit pour lui chercher un engagement qu'elle n'obtenait jamais, soit pour nouer l'espoir fuyant de la vente d'un livre. Homme affectueux, dévoué, croyant aux joies de l'art, quoiqu'il n'en eût guère connu que les désillusions, croyant à l'amour par le sentiment loyal qu'il portait à Marceline et que n'amoindrirent jamais certains accès de jalousie rétrospective, honnête et bienfaisant comme elle; de caractère droit, plein de bonne volonté, mais sans énergie, sans beaucoup de talent non plus; inconsistant, agité, ayant en son for intérieur, malgré des airs d'emphase dont il cherchait à s'étourdir, la conscience de son indigence morale, et manquant de la force nécessaire pour s'emparer d'une résolution et pour la suivre jusqu'au bout : tel était ce Valmore, qui

fut souvent la cause inconsciente de la détresse commune. Ingénue et naïve autant qu'aimante, Marceline n'a voulu voir ni les fautes ni les erreurs commises, elle n'est que tendre pitié pour ce grand enfant prodigue

Cachant sous un front grave un esprit imprudent.

Rien n'entame sa foi dans son cher et maladroit artiste. Elle s'évertue sans cesse à remonter son courage, à le prémunir contre ses propres défaillances, à chasser de ce front les ombres qui l'assiègent, quand il se lamente à elle et s'accuse des désastres de sa famille. Jamais Marceline ne regretta de s'être unie à Valmore (n'ayant pu retenir celui dont la trace fut éternellement puissante sur elle), et elle ne se lassait pas de le lui redire :

Quand tu creuses ton esprit à chercher, lui dit-elle une fois entre autres, si tu n'as pas brisé mon sort en te mariant avec moi, tu me ferais entrer dans un désespoir insensé, car c'est moi qui ne pourrais me pardonner de t'avoir si jeune lié à ma destinée évidemment vouée à l'orage. Ah! mon ami, je n'ai jamais cru sérieusement t'avoir mérité; mais n'est-il pas trop tard pour m'en inspirer le regret déchirant! Est-ce que je ne t'aime donc pas assez pour expier le chagrin que nos infortunes te causent? J'entre dans des pensées si austères, à la confidence de tes tortures, que je n'ai plus la force de me soutenir. Où prendrai-je la force si tu me retires ton appui? Dans quel affreux sentiment de la vie vais-je tomber si je crois que je ne suffis pas pour te faire aimer la tienne[1]?

Toute son étude est de remplacer le bonheur qu'il n'atteint pas, à force de soins, de témoignages d'amour, de foi et d'espérance. Si évidemment supérieure par les dons de l'esprit, elle aurait pu trahir, de temps en temps, l'expression d'un regret, se laisser aller à cette réflexion très légitime qu'elle aurait eu meilleure chance, peut-être, en s'appuyant sur un bras plus ferme, de trouver le repos de l'âme et la sécurité matérielle. Elle n'y songea même point. Non seulement elle s'interdisait

1. Paris, 17 mai 1846.

l'apparence seule d'un reproche, mais, s'exagérant ses devoirs et dépassant les bornes, elle poussait parfois la candeur et l'obéissance infinie jusqu'à l'entière confusion d'elle-même. Ailleurs, trop romanesque, oubliant la juste mesure des choses, le temps écoulé, la distance, et, j'oserais dire, les convenances de l'âge, elle s'exalte, sur le tard, en des transports amoureux, qui étonnent et choquent un peu, quand on y réfléchit. Du moins, en bien des passages, elle a des mots d'une douceur charmante; elle déploie un adorable art féminin pour s'abaisser et se diminuer, pour hausser d'autant l'homme qu'elle sait faible et accablé.

*
* *

Des lettres assez nombreuses vont retrouver son frère Félix, à Douai, l'informant de la situation de chacun au logis, le mettant au courant des soucis et des anxiétés du *res angusta domi*[1], ou répondant à ses demandes d'argent; car lui non plus ne fut des plus experts à diriger son sort. Il n'avait conservé, dit-on, du service militaire que des habitudes déplorables. Sa sœur, cependant, lui avait voué une tendresse aveugle. Il en abusa, maintes fois, réitérant les appels à l'aumône du pauvre et lui arrachant les dernières réserves comme des lambeaux de sa propre chair.

Ce qu'il y a de constant dans cette fraction de correspondance, qui rappelle par là, mais dans des conditions de vie et sous des couleurs beaucoup moins riantes, celle de George Sand, c'est le souci, chez la femme, de son intérieur, de son ménage, de ses enfants, de ses simplicités domestiques.

Aux lettres intimes, qui éclairent d'un jour si cru tout le fond d'existence des Valmore, on en pourrait rattacher quelques autres plus retenues, mais très affec-

1. Cf. le recueil de Benj. Rivière.

tueuses aussi, au sculpteur Théophile Bra[1], cousin de Marceline. Elles nous la montrent touchée d'une vive sollicitude à l'égard de ses proches, toute désireuse de resserrer les liens d'une famille que la mort et l'absence dissolvent, à chaque moment, et, parmi ses perplexités cruelles, toute réjouie de la part de bonheur ou de succès qu'ils peuvent saisir. Voici la première missive. Mme Desbordes-Valmore ne connaît encore Théophile Bra que par souvenir d'enfance. Elle n'emploie pas avec lui, déjà, la forme de langage qui lui sera familière plus tard, — la bonne et franche amitié du tutoiement.

M. Bra, rue de Sèvres, n° 8, Paris.

Bordeaux, le 20 août 1824.

Il y a longtemps, mon cousin, que je me félicite d'être votre parente. Je n'ai pas oublié le tendre intérêt que ma mère portait à la vôtre. Elle doit être bien heureuse d'avoir un enfant tel que vous.

Notre famille est si défaite que les liens qui restent semblent en être plus précieux. Vos talents, vos succès, le bonheur qu'ils vous préparent, me comblent de joie[2]. Ecoutez bien mon oncle[3]; il a parlé de vous avec l'amitié et presque l'orgueil d'un père. Soyez bon comme lui, et soyez plus heureux. Pour moi, je le serais davantage, si j'étais près de lui. Cette réunion est écrite, mais c'est dans l'avenir, j'en fais ma consolation présente. Il est triste de voyager beaucoup. Est-il vrai que vous allez bientôt à Rome ? Ce voyage, au contraire, serait bien utile au développement de votre talent, qui nous intéresse tous. Tenez votre promesse, je vous prie, à vos amis et à votre famille. Semez une belle moisson, nous en serons tous fiers.

Vous me parlez beaucoup de moi, et je suis touchée de ce que vous me dites. Si j'avais écouté davantage la voix un peu sévère de mon oncle, alors vous auriez pu, en effet, vous enorgueillir de nos liens

1. Bra (Théophile), né à Douai le 23 juin 1797. Obtint le 2e prix au concours pour Rome, en 1818, une médaille de 2e classe, en 1819; une médaille de 1re classe en 1824. Chevalier de la Légion d'honneur, janvier 1825; mort à Douai, le 2 mai 1863.

2. Elle aimait le bonheur chez les autres. Cela reposait son cœur et ses yeux. Elle s'en trouvait, pour un instant, radieuse comme d'une joie personnelle. Ainsi, dans ce passage d'une lettre inédite à Mme Pape-Carpantier (2 mai 1844) :

« J'ai vu Mme Tastu, belle de sa pure joie de mère. Son âme rayonnait sur sa figure. J'ai pleuré de joie de la voir ainsi. Son fils est glorieux et digne d'elle. »

3. Constant Desbordes, peintre.

de famille. Priez mon oncle de m'aimer, du moins, à cause de ma tendresse pour lui.

Adieu, mon cousin, je vous remercie de votre lettre, et je partage l'attachement que vous voulez bien m'offrir.

MARCELINE DESBORDES-VALMORE.

Des mois, des années ont suivi. Th. Bra a surmonté les premiers obstacles d'une carrière non moins aléatoire que celle des lettres. Il s'est construit un foyer, où résident des espérances plus fermes et un bonheur plus assuré qu'au foyer instable des Valmore. Elle vient de lui envoyer la pièce de vers *Croyance*.

A M. Théophile Bra, statuaire.

Lyon, le 25 mars (1834).

C'est à tes deux anges à genoux, mon bon Théophile, que je dois l'éclosion d'une pensée qui couvait depuis des années dans le cœur de ta pauvre cousine. Tu conviendras qu'elle est si flagellée dans ce monde qu'elle doit trouver et chercher constamment, comme toi, la vie au-dessus d'elle.

Ondine pousse un cri vers vous en sachant que je vous écris. Elle t'aime comme une petite sainte. Notre voyage a été froid, mais plein de soleil; notre arrivée heureuse par la joie de mon bon Valmore et le besoin de nous réunir, mais Lyon plus repoussant, plus noir, plus inhospitalier que jamais. Nous ne pouvons trouver de logement qu'à l'hôtel, et nous sommes tous dans une chambre enfermés comme des soldats.

Je serre vos mains dans les miennes, et je vous espère dans l'avenir.

MARCELINE VALMORE.

Peu de temps après elle lui faisait parvenir ces lignes émues, où se reconnaissent les deux traits si accentués de la physionomie poétique de Mme Desbordes-Valmore : l'amour de la terre natale et la force des souvenirs d'enfance.

Lyon, le 20 septembre 1834.

C'est toujours de Lyon, mon ami, toujours de cette ville consternée encore une fois sous les appréhensions du choléra dont Marseille se meurt, que je réponds au signe du souvenir que tu viens de me donner. Merci de me jeter ainsi un de tes rayons. J'aime

ta tristesse d'homme autant que ta gloire d'artiste, et je n'entends jamais parler de toi sans émotion.

Pense, si tu mets le pied sur nos remparts et dans l'ancien cimetière Notre-Dame, que je voudrais bien t'y voir de toute ta hauteur, au milieu de mes souvenirs de petite fille. Ondine t'en parle, c'est une charmante enfant dont l'éducation me navre de douleur. Que deviendront les chères idoles de mon cœur, avec ma vie errante et pauvre!... Mais je ne veux pas t'attrister davantage. Va répandre du feu sur les marbres, qui t'attendent pour vivre, et rafraîchir ta poitrine en respirant notre bon, notre pieux Douai.

Je t'envoie des vers[1] que tu liras en te promenant sous le parvis Notre-Dame, je t'en prie! Il y avait là une Vierge à qui je les dis au fond de mon cœur, en même temps qu'à une charmante mère qui aimait beaucoup la tienne. Sois heureux, Théophile, car tu revois ton berceau qui s'honore de toi. Je suis si attendrie que je ne peux presque pas t'écrire.

Cette église Notre-Dame et son cimetière, tout voisins du logis paternel, voilà des lieux dont le souvenir, en effet, reste toujours bien vivant dans sa mémoire et dans ses vers.

* * *

Elle vient de nommer Ondine. Fréquemment se trouvèrent séparés d'elle ses enfant par les nécessités de leur éducation, comme Hippolyte, ou par des hasards de la vie, des raisons de santé, des circonstances obligatoires, comme Ondine. Elle se consolait de l'absence des siens en versant dans leur âme les trésors de sa tendresse infinie.

On pourrait justement dire de cette dernière, dont il ne sera pas sans intérêt de ranimer ici même la figure délicate, qu'elle fut une élégie vivante dans l'admirable éclosion poétique de Marceline. La dépeindre isolément, ce sera parachever en quelque sorte le portrait maternel. Elle n'a pas laissé d'œuvre, elle effleura les choses de l'esprit; nous ne pensons point qu'elle eût jamais

1. Souvent il m'apparut sous la forme d'un ange.
(Poésies publiées en 1839 dans *Pauvres Fleurs*. Paris, Dumont, in-8°.)

marqué par une forte création. Mais elle aura été la fille intelligente d'une femme de grand talent et l'écho de son âme. Elle mérite, à ce double titre, de retenir pendant quelques moments notre attention.

Elle occupait une large place dans le cœur et dans les espérances de Marceline Desbordes-Valmore. Très prodigue, à son égard, de qualificatifs enthousiastes, celle-ci voyait en elle comme un présent rare de la nature. Continuellement, dans ses lettres à son mari ou à son frère, il est question de « notre charmante Line », de « notre adorable Line ». Au dire d'Hippolyte, elle joignait à un esprit piquant, à une naturelle gaieté, à un sentiment très fin de la poésie, la vraie grâce féminine. Néanmoins (si la ressemblance est fidèle dans certain portrait d'Ondine que nous communiqua déjà une amie fervente de sa mémoire), elle avait plus de chances de subjuguer les esprits par les charmes de la raison cultivée que d'émouvoir le cœur par les séductions de la personne physique. Elle n'était ni jolie ni laide, s'habillait sans coquetterie et paraissait, autant que sa mère, insoucieuse des prestiges de la toilette. Mais sa physionomie douce et ouverte n'était pas sans attraits. Le sourire animait volontiers les contours de sa bouche un peu grande et d'un dessin correct. Ses cheveux blonds nuançaient agréablement la pâleur ordinaire de son visage. Et de son regard parfois troublé, maladif, émanait un rayonnement sympathique. En somme, elle plaisait, on aimait à l'envisager et à l'entendre.

Ondine, dont le vrai nom était Hyacinthe, — un des noms de M. de Latouche, — naquit à Lyon, le 2 novembre 1821. Elle grandit sous ce climat tour à tour humide et dévorant, qui ne pouvait guère être favorable au développement de son organisation nerveuse. Déjà le cœur maternel la voyait parée des grâces les plus séduisantes. L'azur de ses yeux, l'or de sa chevelure flottante, la ravissaient d'un doux émoi.

Ondine! enfant joyeux qui bondis sur la terre,
Mobile comme l'eau qui t'a donné son nom,
Es-tu d'un séraphin le miroir solitaire?
Sous ta grâce mortelle orne-t-il ma maison?

D'un œil attendri, Marceline l'accompagnait dans ses jeux, dans la liberté riante de ses courses, et rien ne lui paraissait plus charmant à décrire. Ou bien elle la suivait sans pouvoir s'en détacher sur le chemin de l'école, lorsque, d'un air grave et sensé, le carton passé sous le bras, elle allait faire provision de talent et de savoir.

... De tous ces jeux d'école et de soleil
Qui hâtaient la pensée à votre front vermeil,
De ces flots de peinture et de grâce inspirée
L'âme sort-elle heureuse, ô ma douce lettrée?
Dites si quelque femme avec votre candeur
En passant par la gloire est allée au bonheur?

On donnait Ondine pour exemple à la troupe des écolières :

Vos lauriers m'alarmaient, à l'ardeur des flambeaux.
Ils cachaient vos cheveux que j'avais faits si beaux.
Vos maîtres étaient fiers, et moi j'étais tremblante;
J'avais peur d'attirer l'auréole brûlante.

Dès la prime jeunesse, ses goûts furent sérieux et réfléchis. Elevée sous la rude discipline du malheur, témoin des larmes et des agitations maternelles, elle eut tôt la divination des devoirs et des combats de l'existence. Aussi hâtivement qu'il lui sera possible, elle réclamera sa part des luttes de la destinée. Une certaine ferveur mystique, une grande dévotion à la Vierge entretenue par les conseils exaltés de Marceline, s'alliait à cette gravité enfantine. Elle avait des élans d'âme, des sursauts de sensibilité, qui étonnaient d'elle, mais qu'expliquaient, d'ailleurs, son humeur mobile et les contrecoups du tempérament maternel.

Plus tard, tout en laissant prévoir qu'elle aurait essen-

tiellement l'amour et la force du travail, elle passa par de courtes périodes de fièvre et de crise sentimentale. Elle côtoya le péril, non pas une fois, mais à plusieurs reprises. Elle aussi connut, quoique très religieuse et candide, les orages du cœur, dont le souffle lui venait, pour ainsi dire, de l'air même qu'elle respirait, dans un milieu tout embrasé de lyrisme et d'amour.

Notre adorable Line, écrivait Mme Desbordes-Valmore à son mari en 1839, souffrira par la perfection de son intelligence, mais sa grâce lui fera tant d'amis! sa pudeur, un rempart contre le danger des passions qui l'agitent déjà.

Ce premier frisson ne dura qu'un instant. Puis, elle sentit l'atteinte d'un rêve très pur, mais très mordant, capable d'opérer de sérieux ravages si, par hasard, il ne s'était pris au plus honnête jeune homme du monde. Cet apprenti d'amour ne vit rien, ne comprit rien, et passa outre. On n'avait pas entendu l'appel frémissant de sa jeunesse; elle se rejeta volontairement et silencieusement dans la petite ambition de la science. Une autre fois la brûlure fut plus aiguë, plus profonde. Quelle sorte de fatalité poussa sur son chemin le tentateur mystérieux, le même qui, longtemps auparavant (selon les dires de Sainte-Beuve), aurait empoisonné d'amertume l'existence de Marceline? Attiré par une sorte d'influence néfaste, il était revenu sur la trace de ses pas, le transfuge supposé d'un souvenir de vingt années. Etait-ce Ondine ou Marceline, l'image devant lui réapparue? Sous les yeux de Latouche aurait revécu sa passion d'autrefois, ayant à l'âme et dans le regard la fleur d'un nouveau printemps. Etait-ce, de sa part, volonté perverse et réfléchie, mirage de l'imagination, surprise du cœur ou tout autre motif? Il fallut éloigner Ondine. On l'envoya en Angleterre, on l'emmena dans ce pays le moins favorable du monde à sa constitution délicate. Marceline avait senti se rouvrir la plaie

de son cœur. Il n'en fut rien autre, et le secret resta bien gardé[1].

Elle séjourna quelque temps en Angleterre avec des amies de Mme Desbordes-Valmore, et revint en Flandre, puis à Paris, où elle s'occupa sérieusement d'imprimer une direction pratique à son intelligence. Sa mère la vit avec souci tourner ses vues du côté de l'enseignement, cette carrière difficile et astreignante. Comme elle eût préféré la marier vite et découvrir promptement pour elle le refuge d'une union faite de calme heureux et de stabilité !

Je te dirai cœur à cœur, écrivait-elle à son frère, que je voudrais bien la voir occupée à faire son nid ; car enfin, elle est au bel âge pour cela, et cette jeunesse a besoin d'aimer, enfin. Un bon et honnête mari irait si bien à cette charmante et sage enfant! Prie Notre-Dame pour qu'un bel amour s'allume dans cette jeune âme, pourvu qu'il soit partagé.

La grâce, l'esprit, la sagesse, elle possédait ces biens. Hélas! elle n'en avait pas d'autres, et pareille dot semblait trop mince aux positifs quêteurs d'hymen. En attendant, il fallait vivre.

Ondine, avons-nous dit, se sentait la vocation d'éducatrice. Elle s'y porta avec tout le zèle d'une nature ardente, qui, dans le choix d'un état, considère les services à rendre et le bien à faire autant que le pain à gagner. Elle commença par le plus dur : l'esclavage des pensionnats, très tenue, sortant peu, ne goûtant qu'en de rares échappées les vivifiantes impressions du grand air libre. Mais elle se livrait avec une sorte d'emportement à ses nouveaux devoirs et n'en éprouvait que du contentement intime.

Elle était entrée comme sous-maîtresse dans une institution de jeunes filles, sise au 70 de la rue de Chaillot.

1. Voir page 10, note 1.

Une femme d'élite dirigeait cette maison d'éducation, qui fut, un moment, très prospère. On vantait beaucoup les qualités aimables de Mme Boscans-Lagut. Des gens de lettres s'y voyaient quelquefois admis. Sainte-Beuve y était reçu amicalement et familièrement. Chaque soir, les jeunes maîtresses de classes non occupées pouvaient prendre part à ces réunions. On jouait le whist; on causait; les plus enjouées s'amusaient à de petits jeux d'esprit, où brillait surtout Ondine. Sainte-Beuve condescendait à jouer son rôle dans ces modestes distractions. Il excellait, dit-on, dans le jeu des petits paquets, quiproquos et bouts-rimés, qu'une personne lisait à haute voix, au milieu des éclats de rire de tout le monde. Il y prit même tant de goût qu'il pensa demander la main d'une de ses partenaires; il devint amoureux d'Ondine.

Sainte-Beuve n'était pas la beauté en personne. D'une taille moyenne et ronde, sans élégance, il avait une figure peu régulière, le nez grand et mal fait, des cheveux rouge-blond, à la fois raides et fins. Sa tête semblait trop grosse pour son corps. Enfin, la négligence habituelle de sa tenue n'était pas pour relever d'agrément son physique. Cependant, il plaisait à demi. L'ensemble de sa physionomie parlait plutôt en sa faveur. De ses yeux bleus lucides sortait un regard vif et mobile. Il possédait un art très insinuant de se glisser dans les bonnes grâces féminines. Il apportait dans la conversation un charme contenu, à demi voilé, d'où se dégageait beaucoup d'esprit naturel. Enfin, sa réputation était déjà bien établie. Il offrait donc un parti fort honorable.

Ondine allait-elle fixer la fantaisie très voyageuse de l'auteur de *Joseph Delorme* et du scandaleux *Livre d'amour?* Sainte-Beuve s'était ouvert de ses bonnes intentions à Mme Boscans-Lagut, il se montrait pressé de conclure. Or, déjà Mme Lagut s'était occupée du sort

de notre institutrice, si l'on s'en rapporte à ce passage d'une lettre d'elle venue entre mes mains :

A propos, je crois qu'Ondine a fait la conquête du charmant monsieur, et qu'il a fait aussi la conquête d'Ondine. Ne pourrions-nous pas arranger quelque chose ?

Mme Valmore fut pressentie. Trop attachée à Sainte-Beuve et connaissant trop son mérite pour ne pas s'estimer flattée, elle l'accueillit sans hésitation. Ondine laissa parler sa raison, à défaut de son cœur, et il ne restait plus qu'à fixer la date. Au moment de franchir le fossé, Sainte-Beuve fut pris d'hésitation. Il avait manifesté, à plusieurs reprises, des velléités matrimoniales. Ses alarmes recommencèrent. Faire cesser son isolement lui paraissait très désirable; mais aliéner son indépendance, s'enchaîner comme cela, pour toujours, il en avait une réelle peur. L'honneur, le mariage, la foi jurée, ces mots graves et redoutables inquiétaient sa morale facile. Bref, il flottait, tergiversait, temporisait et ne se décidait pas. Sur ces entrefaites, un nouveau prétendant survint, qui fut le mari d'Ondine. Elle épousa, le 16 janvier 1851, M. Langlais, avocat, représentant du peuple et futur conseiller d'Etat. Quoique veuf et père de deux enfants, il avait assez de jeunesse pour inspirer un véritable amour. L'accord des âmes ne laissa rien à désirer. Mme Desbordes-Valmore pleura bien un peu, les premiers jours, sur le vide que lui causait l'absence d'Ondine. Sainte-Beuve affecta un chagrin extrême et une grosse déception. Mais on n'y prit autrement garde. Le bonheur habitait au logis. Ondine ne cachait pas sa joie :

Vous le savez, écrit-elle à une amie, je tiens beaucoup, mais beaucoup, à vous faire connaître et aimer mon tyran. C'est un homme qui vous ira de tous points et à qui vous irez de même. *Je vous en dirais une bien terrible,* comme on parle en Flandre, s'il n'était mon mari... Mais que raconter de plus quand on est heureuse, quand on aime ?

Du reste, elle ne s'accorda qu'une courte détente dans la douceur des premiers mois du mariage. Avec cet esprit de suite qui la conduisait et cette volonté d'être utile dont elle se faisait un point d'honneur, elle avait poursuivi tout naturellement ce qu'elle pensait être la marche de sa destinée. Presque au lendemain des noces, nous voyons le ménage fort occupé. Dans ses lettres aux amies, elle excuse son mari des mille visites qu'il devrait rendre et ne rend pas. Elle le montre *plaidant le matin, siégeant l'après-midi et travaillant la nuit.* Et, pour son propre compte, promue nouvellement inspectrice, elle se donnait à ces fonctions corps et âme :

Savez-vous, griffonne-t-elle de sa plume la plus rapide, savez-vous bien que je ne respire pas, que je vais d'inspections en examens, et d'examens en rapports, et de rapports en commissions?

Ils ne prenaient le bon de la vie qu'en haletant, pour ainsi dire. Aussi la correspondance d'Ondine a-t-elle, en général, quelque chose de sec et d'écourté. D'ordinaire, ce sont des billets rapides, de courtes notes, des bouts de phrases jetés à la hâte. Elle ne se donne pas le temps de compter les battements de son cœur, à l'instar de sa mère si généreuse pour tous des effusions de son âme, si complaisante à répandre dans de longs épanchements épistolaires des trésors de poésie. Elle court d'abord au plus pressé : les rendez-vous à prendre, les projets à mettre en œuvre, les développements à donner au service de ses études.

La majeure partie de ces lettres sont adressées à Marie Carpantier, plus tard Mme Pape-Carpantier, l'éminente créatrice de l'*enseignement maternel.* Rapprochées par la communauté de leurs aptitudes et de leurs dispositions d'âme, une profonde amitié les unissait. Un égal amour de leur œuvre était entre elles comme un lien de famille. Elles se retrouvaient ensemble, très attachées, dans toutes les occasions d'importance où

pouvaient se fondre utilement les forces de leur intelligence, ou s'aider, se soutenir les élans de leur cœur. Elles partageaient les mêmes goûts, disciplinaient leur esprit aux mêmes études, et tendaient au même but. Les joies de l'une étaient aussi celles de l'autre. Par exemple, Ondine voulut être, avant son propre mariage, la demoiselle d'honneur de Marie Carpantier. Elle lui écrivit même des choses charmantes pour cette journée de fête, des lignes aimables que je voudrais citer, si, sur mon chemin, je ne rencontrais en même temps une lettre inédite de Marceline Desbordes-Valmore plus exquise encore :

Puissiez-vous, lui dit-elle, être bénie et heureuse au fond de ce nuage de mousseline !... Il faut que vous paraissiez devant la Vierge avec les yeux essuyés de vos saintes larmes... C'est moi qui enverrai la ceinture sous laquelle battra, ce jour-là, le cœur le plus profond et le plus honnête auquel le mien se soit attaché. Que toutes les mères vous bénissent comme je vous bénis !

Les lettres d'Ondine à Mme Pape-Carpantier, dont nous eûmes une soixantaine sous nos regards, roulent presque exclusivement sur les obligations, les dépendances, les satisfactions et les petites misères du métier d'inspectrice. Elle a grand'peur de s'endormir, « d'entrer dans cette aridité d'esprit d'où l'on ne sort plus ». On la voit toujours entreprenante d'idées, rêvant de plans d'éducation à établir, de travail à faire, d'articles à mettre en train, de programmes à élaborer. Dans l'accomplissement de ses devoirs professionnels elle s'estimait heureuse, très heureuse, d'ailleurs, ou tâchait de se persuader qu'elle l'était :

Je trouve tant de bonnes choses en ce monde que je ne saurais lui montrer un visage maussade. Vous êtes faite, ma chère Marie, pour le trouver mille fois plus doux encore et meilleur qu'il me paraît. Reprenez donc ces belles ailes d'autrefois. Il me semble, en vérité, que les miennes deviennent plus fortes et plus légères, à mesure que je vieillis.

Elle sentait s'agiter dans son âme de vagues ardeurs d'apostolat. Elle envisageait comme une mission toute de dévouement le rôle modeste de l'éducatrice, travaillant dans la féconde abnégation de soi-même à préparer l'aube d'un meilleur état de société. Instruire, améliorer, convertir même, elle s'exaltait sur ces mots et ces pensées. Les réformes de l'enseignement, les petites révolutions qu'opéraient les commissions, quelquefois à tort et à travers, la tenaient souvent en fièvre.

Il me revient de bonne part que nous serons vivement attaquées, cette année, vous et moi, ou plutôt l'école et l'inspection. Ce ne sont plus des questions personnelles, mais des principes d'institution. Il faut de la vigilance et de la dignité plus que jamais.

Ondine avait conçu le plan d'une collaboration sérieuse avec Mme Pape-Carpantier. Elle y revient à chaque moment. C'est tout un système d'éducation pour les femmes. Avide de besogne, il lui semble qu'elle n'en gardera jamais assez pour son propre compte.

Faites votre part, demande-t-elle, je prendrai le reste. Les sciences me conviendraient. L'histoire et la grammaire aussi.

Elle brûle d'y joindre la littérature, au dedans et au dehors.

Je vais peut-être me lancer dans un journal. Je vous dis cela tout bas à vous seule. Je veux vous y voir, si j'entre là. Je crois que nous ferions de belle besogne, étant unies.

Cependant, pour tant de projets, la constitution d'Ondine n'est pas des plus résistantes. Sa santé avait toujours été fragile. Elle se plaignait souvent du mauvais état de ses forces. Sous la forme enjouée de ses lettres, se découvraient des pressentiments pénibles :

Je suis très mal disposée à faire des examens, dit-elle, et à me tenir droite ; j'ai mal au cœur et je suis toute chose. Dieu sait ce qu'il en résultera !

Soutenir sa propre vie, c'était beaucoup. Créer une autre vie, donner à une autre existence la force et le pouvoir d'être, fallait-il l'espérer? Elle eut un enfant, un fils. Il n'alla pas au delà de trois mois et demi.

Elle languissait, sans qu'on parût s'apercevoir, autour d'elle, de la gravité de son mal. Ou plutôt on le feignait, pour lui donner du courage :

Je suis une mauvaise malade, très mauvaise malade. Et mon mari trouve la chose tout à fait amusante, en sorte qu'il me rit au nez dans mes malaises. *Ce sexe est sans pitié !*

Hélas! il fallut bien ouvrir les yeux. Elle dépérissait visiblement. Elle avait des sautes d'humeur inattendues; elle devenait difficile, ne voulait croire à rien, repoussait les remèdes et les conseils, se faisait accablante. Quel était ce mal inconnu qui déconcertait ses proches? Une fièvre lente la consumait. Voici la dernière lettre qu'elle put écrire, le 12 février 1853 :

Chère amie, je date ma réponse du plus charmant petit séjour que vous puissiez rêver. Je l'habite depuis deux mois, c'est-à-dire depuis mon retour à Paris. C'est une maisonnette à deux étages, avec un joli rez-de-chaussée, située dans une allée latérale à l'avenue de Neuilly, neuve, propre, coquette, décorée avec un soin gracieux, commode, bienveillante, regardant le levant et le couchant, avec des horizons étendus, une vraie petite maison de fée[1].

Mon mari m'a mise là, conservant son cabinet à Paris, y allant le matin, revenant le soir, et toujours plus empressé, plus tendre. Chaque jour, ma mère vient et reste plusieurs heures. On cause, on s'aime, on voit passer les jours. « Mais, direz-vous, cette Ondine est dans le paradis! » Hélas! un mot va suffire pour transformer, à vos yeux, ce paradis en un douloureux purgatoire. Je suis malade, très malade, je ne marche point, je parle très peu. On est forcé de me porter de mon salon dans ma chambre, parce que je n'ai pas la force de gravir les dix-huit marches qui les séparent. Je ne reçois personne, je ne vois que mon mari et ma mère. J'ai des étouffements effrayants et des faiblesses qui vous feraient mal à voir. Voilà comment est fait mon bonheur.

1. C'était alors le 111 de la rue de la Pompe, dans l'ancien Passy.

Ondine mourut dans sa trente et unième année, quand sa pensée, devenue plus ample et plus ferme, donnait les meilleures espérances.

Son caractère différait sensiblement de la nature maternelle. On la jugeait froide en comparaison. Elle n'était que distraite et pressée. Elle tranchait aussi promptement qu'il lui était possible sur les questions secondaires de la vie, pour n'avoir plus à y songer. Elle allait droit au positif des choses et s'y maintenait, regagnant ainsi en sûreté de jugement ce qu'elle perdait du côté de l'âme en faculté d'émotion. Voyant le bien plutôt que le mal, oubliant celui-ci pour faire fructifier celui-là, elle craignait de s'appesantir sur les détails qui oppressent le cœur sans fortifier l'esprit. Consciencieuse et réfléchie, elle procédait avec méthode dans ses opinions, comme dans ses actes :

Je ne peux ni ne veux dire, écrivait-elle : *Ceci est excellent, c'est mieux que tout.* Je ne peux même me résoudre à déclarer : *C'est passable,* avant de le savoir par moi-même.

On rencontre rarement, dans sa correspondance, les images vives et la tendresse de sentiments qui font le charme des lettres les plus intimes de Marceline Desbordes-Valmore. Néanmoins, lorsqu'elle se reposait en de douces vacances de famille, par exemple dans leur simple habitation de campagne de Saint-Denis-d'Anjou, alors l'impression de bien-être, de calme et d'oubli des choses lui donnait une note plus poétique de la nature et de ses beautés. Ainsi, dans la lettre suivante à son frère, où respire un aimable enjouement. C'est au plus doux mois de l'arrière-saison, le mois des vendanges, des récoltes de fruits ou des grandes promenades rêveuses :

Dans quelques jours nous serons ensemble, et il faut tout le besoin que nous avons de nous voir pour nous consoler de rentrer

dans ce Paris, qui nous fait peur. Je n'ose pas penser à cette rue de Seine : il me semble que je vais retrouver là l'horrible hiver de l'an passé. Ici on oublie tout, on se plaint par *genre,* mais sans amertume; on dort, on mange, on n'entend point de sonnette. On s'éveille pour dire : « Va-t-on déjeuner? » On se promène *à âne* et on rentre bien vite pour demander : « Va-t-on dîner? » Il y a des fleurs, des herbes, des senteurs de vie qui vous inondent malgré vous-même; il y a une atmosphère d'insouciance qui vous berce et qui vous rend tout facile, même la souffrance. Que n'es-tu là! Tu prendrais ta part de tant de biens! Tu nous aiderais à traduire Horace dans un style élégant et philosophique comme celui-ci :

Cueillons le jour. Buvons l'heure qui coule;
Ne perdons pas de temps à nous laver les mains;
Hâtons-nous d'admirer le pigeon qui roucoule,
Car, nous le mangerons demain.

Ne fais pas attention au pluriel rimant avec un singulier, c'est une licence que la douceur de la température nous permet. Nous devenons de véritables Angevins : *Molles,* comme dit César (ou un autre).

... Que ne puis-je rapporter cette campagne si belle, si riche, si diverse dans les derniers jours d'automne! Chaque promenade est un enchantement[1].

Simplement, par intervalles, elle animait d'une poésie discrète toute une vie de règle et de devoir. En réalité, elle croyait au but sérieux et supérieur de la vie. Elle le chercha sous une autre forme d'idéal : dans le perfectionnement des êtres, des femmes surtout, par les bienfaits de l'éducation.

Malheureusement, cette existence si brève ne porta pas les fruits qu'on avait sujet d'en attendre. Rien ne s'acheva de ce qu'elle commença, rien n'y arriva à l'épanouissement complet. Elle ne connut de la passion qu'un frémissement éphémère. Elle fut sur le point d'entrer dans la gloire d'un illustre écrivain : cela aussi manqua. Elle eut de grands desseins d'éducation, des goûts et des velléités de littérature, des pensées d'ambition utile. Le présent et l'avenir se dérobèrent à son étreinte.

1. V. Benjamin Rivière, *Correspondance intime,* t. II.

*
* *

Bien des lettres de Marceline Desbordes-Valmore allèrent à cette fille bien-aimée; une foule d'autres sont pour Hippolyte, le seul de ses enfants qui lui ait survécu, ou pour ses amies : Pauline Duchambge, une créole de la Martinique, âme romanesque et musicale, l'admiratrice et la tendre élève du brillant et volage Auber; Caroline Branchu, la royale cantatrice; et Albertine, la blonde compagne de son enfance, Albertine, un nom qui revient si souvent dans ses plus tendres élégies[1]. Parmi ses amitiés féminines d'autres noms s'inscrivent, à différentes dates, dans son cœur : Mlle Mars, Mme Dufresnoy, Sophie Gay et son admirable fille, Mme Tastu, Mélanie Waldor, Marie Carpantier. Par son dénuement et sa maladie — rappelons ce détail — Marceline avait, un moment, excité au plus haut degré l'intérêt de Mme Dufresnoy, qui justifiait par ses actes ce qu'elle avait exprimé dans un de ses vers :

Le malheur que je vois est toujours mon malheur.

Ainsi que Mme Récamier, Mme Dufresnoy avait intercédé très activement en sa faveur auprès du roi. Elle-même n'avait besoin de rien, disait-elle; mais elle ne pouvait comprendre, elle gémissait qu'une lyre bien supérieure à la sienne ne dût rendre que des accents de deuil et de désespoir.

Mme Valmore eut un commerce de pensée fort assidu avec Marie Carpantier, plus tard Mme Pape-Carpantier, dont les travaux devaient ouvrir une voie nouvelle à l'éducation de l'enfance. De pieuses mains en ont con-

1. Le 1er mars 1898, nous eûmes la satisfaction de publier, pour la première fois, des lettres d'Albertine Gantier à Marceline Desbordes et de celle-ci, relatives au souvenir de l'amie disparue.

servé le recueil au complet; nous en détacherons seulement ces deux fragments, où se développent d'une manière très expressive les sentiments et le naturel si bons et si élevés de cette femme d'élite :

29 mars 1845.

M. Hervey m'a beaucoup honorée de votre part, ma chère Marie. Votre livre a passé presque aussitôt de ses mains dans les miennes, et ce livre m'a fait du bien. Je l'ai lu avec la plus tendre et la plus sérieuse attention, et souvent les larmes me sont venues aux yeux, comme si je pénétrais, pour la première fois, dans votre intelligence, ou plutôt parce que ce livre en est l'expression la plus élevée, la plus ferme et la plus naturelle. Au reste, votre parole écrite n'est si vraie que parce que votre âme est la vérité même.

Je n'ai ni le temps ni la force d'appuyer sur votre écrit évangélique. J'espère, je voudrais du moins le relire un jour avec vous-même; car, lorsque je dis : j'espère, est-ce que j'espère ?...

C'est charmant d'avoir consolé la mère d'Eugène Orrit! Vous devinez bien ce pauvre cœur isolé; vous, mère si jeune d'une grande famille, et menée là d'abord sans vocation, sans enthousiasme factice, mais par le vrai malheur et l'abnégation même de votre volonté! Allez ! vous avez raison de le dire, car cela vous fait honneur d'avoir tremblé devant votre tâche immense. Comment, si jeune, pouviez-vous savoir que vous aviez en vous la lumière et la force pour l'accomplir! et vous les aviez, et vous voyez bien que Dieu est content de votre obéissance adorable.

Je suis très en peine aujourd'hui, car j'ignore le second jugement de la pauvre Louise. Je n'ose en parler autour de moi, tant je voudrais douter de son malheur. Sentir une si frêle créature au fond d'une prison! Elle qui a consolé tant de malheureux! L'esprit est consterné devant bien des rigueurs[1].

Je vous écris du bord de mon lit, où la fièvre m'a jetée quinze jours. Je ne peux vous réjouir d'aucune nouvelle heureuse. Tout ce qui nous concerne est en question. Ma chère Inès moins malade l'est encore. Il y a si loin des tortures qu'elle a endurées à la santé qu'elle essaye jour par jour pour la ressaisir!

Je crains aussi qu'Ondine ne soit la proie de son courage. Elle a souffert et persiste avec passion dans son goût de l'enseignement, et je suis toujours fort triste de son choix inexorable.

1. Louise Crombach, inspectrice des prisons ; elle fut compromise dans le procès d'une aventurière, Joséphine Chaylus, qu'elle aida à s'évader de Saint-Lazare, le 18 février 1845.

Je serre vos mains que bénissent les petits enfants, vos mains si sobres de punir et qui apprendront à tant d'autres à devenir clémentes pour mieux corriger. Je crois, en effet, que c'est le secret du ciel.

MARCELINE VALMORE.

*
* *

Au nombre de ceux qui entretinrent avec Mme Desbordes-Valmore des relations de société et qui furent à même d'apprécier autrement que par la lecture de ses livres tout ce qu'il y avait en elle de grâce naturelle, de candeur et de générosité, s'honoraient de la connaître quelques-uns des écrivains les plus célèbres. Sainte-Beuve avait pour elle le culte de l'esprit et du cœur. Brizeux, Béranger, Balzac, Alexandre Dumas, furent ses amis. Lamartine, qui lui dédia des strophes superbes, se sentait porté vers cette muse de l'élégie par une sorte d'attrait fraternel. Alfred de Vigny ne lui ménageait pas les témoignages de son admiration. Elle était, à ses yeux, le plus grand esprit féminin du siècle. Michelet et Victor Hugo lui avouèrent hautement, à maintes reprises, leur communauté d'impressions dans le sublime. Une affection profonde unissait, en particulier, l'auteur des *Ternaires* à Marceline et aux siens, chez qui il était toujours accueilli avec joie. On sait qu'il lui dédia les *Deux Nids,* qu'il pleura en des strophes émues sur la tombe d'Inès, la fille de son amie morte à la fleur de l'âge, et qu'il ne manqua jamais une occasion de manifester son enthousiasme pour la « divine » élégiaque. Lisons plutôt ce distique, que nous cueillîmes dans la collection autographe de Félix Delhasse :

Divine.
Il n'est pas sous le ciel un autre nom pour toi.
Ame pleine d'amour, tu l'écrivis en moi.
Devine.

BRIZEUX

Voici, maintenant, une intéressante lettre à Mme Edouard Duprez, relative aux mécomptes de la carrière artistique de son mari. Elle atteste combien solidement elle faisait fond sur l'amitié d'Alexandre Dumas.

Madame Edouard Duprez,
rue Verte (1 nouveau de Schaerbeek), Bruxelles.

26 février 1846.

Madame et bien bonne amie,

... En ce moment, je veux dire depuis deux mois, une grande espérance nous rattachait à Paris, au milieu de tous nos liens : c'est la prochaine exploitation d'un théâtre dirigé par Alexandre Dumas, que vous savez nous être tout à fait dévoué.

... D'un autre côté vous connaissez tous les attirements de mon cœur vers Bruxelles, presque mon pays natal; il y a là des racines profondes qui ne sont pas sans puissance, même sur mon cher mari, car nous nous y sommes mariés. Jugez, vous, femme si tendre et si vraie, des combats qui se passeraient en moi, en nous. Rien pour gens d'affaires, durs et cruels pour ceux qui vivent d'aimer, car je quitterais une fille placée en institution, mon fils près d'être bachelier, des amis incrustés dans mon infortune, Mlle Mars, sublime ailleurs qu'au théâtre, vous pouvez me croire! Ainsi, voilà le fond véritable...

Votre bien attachée,

MARCELINE VALMORE.

Dans les pages liminaires de ce volume, nous avons cité une lettre de Balzac, très démonstrative d'estime et d'affection cordiale à l'égard de Mme Desbordes-Valmore. Le charme passionné de sa poésie et le rayonnement sympathique qui émanait d'elle-même lui avaient gagné les cœurs et les esprits d'élite. Malheureusement, sauf un petit nombre d'intéressantes pages recueillies par Sainte-Beuve, par Auguste Lacaussade, Benjamin Rivière et d'autres, il ne nous est parvenu que peu de chose de ce commerce intellectuel si brillant et si varié et qui, du reste, ne changera rien au cours de sa vie précaire. Cette partie essentielle de sa correspondance — dont nous offrirons quelques vestiges parmi ses

« Lettres choisies », — a été dispersée. Il eût été bien intéressant, cependant, de suivre là ses échanges d'idées, d'impressions, de sentiments, avec ses initiateurs dans l'art perfectionné des vers ou ses émules d'alors, et de discerner, d'après ses propres témoignages, comment elle dut à la fréquentation de leurs œuvres une sorte d'enseignement tacite, « celui de l'exemple dans la science de la forme, dans l'emploi des procédés et des ressources du métier[1] ».

Si l'espace ne nous était limité, que de constatations précieuses nous pourrions ici mettre en ligne, comme autant de preuves convaincantes du prix que les plus illustres attachaient à ses appréciations comme à son talent même! Parmi ces réponses, en ce moment éparses sous nos yeux, et pour la plupart inédites, de Victor Hugo, de Balzac, de Brizeux, d'Auguste Barbier, de Béranger, nous nous contenterons de citer une lettre du chansonnier célèbre où se traduit, dans les meilleurs termes, une admiration réciproque :

Madame Desbordes-Valmore, à Rouen.

Ne pas me souvenir de votre amitié! Voilà, madame, une bien vilaine phrase, sortie d'une plume qui n'a l'habitude d'en écrire que de charmantes. Il ne fallait rien moins pour vous la faire pardonner que les strophes que vous m'adressez. Elles m'ont ému parce qu'elles partent du cœur, comme tout ce que vous faites; mais si votre talent est si vrai, si touchant, c'est grâce sans doute aux illusions que vous vous faites quelquefois, et je suis heureux que ma Muse y trouve si bien son compte. Vous la voyez toute brillante des qualités que votre belle et tendre imagination lui prête. Vos vers m'en sont la preuve. Tant mieux, puisque en voyant ainsi vous avez produit des vers si charmants.

Croyez au prix que j'attache, madame, à un suffrage comme le vôtre. Dans ma carrière poétique, ce n'est guère qu'aux femmes que j'ai demandé des conseils. Jugez, d'après cela, du bonheur que me font éprouver leurs applaudissements. Les vôtres, vous le croirez bien, madame, sont en première ligne, non parce que vos

1. Lacaussade.

talents vous ont rendue célèbre, mais parce qu'une sensibilité exquise distingue vos productions et se révèle dans toutes vos paroles. Jugez ainsi, d'après cela, si, de votre part, des témoignages d'estime et d'amitié me sont indifférents. Loin de là, je vais me parer de ceux que vous voulez bien me donner et pour lesquels je vous prie de croire à ma reconnaissance bien sincère.

BÉRANGER.

Passy, 11 février 1833.

Mme Valmore n'eut jamais une culture intellectuelle très étendue. L'éducation dispersée qu'elle reçut avait laissé des vides profonds dans son intelligence. Quand elle écrivait ses premières élégies devant les murailles de sa chambre, elle n'avait aucun fonds littéraire. Le don de nature lui tenait lieu de tout[1]. C'est avec les années qu'elle fut amenée à reconnaître la nécessité de l'étude pour l'art et put se faire une idée juste de ce qui lui manquait à elle-même. Sa critique n'était pas réfléchie, mais avait le mouvement et la spontanéité de ses vers. Selon l'expression d'un de ses biographes, elle allait droit et sans se tromper à ce qu'il y avait de vivant et de réel, de douloureux surtout dans une œuvre; elle y compatissait aussitôt, et son goût se faisait le complice de son cœur. Poète exceptionnellement douée parmi la foule des intelligences tendres ou voluptueuses qui s'appliquèrent à rendre en accords harmonieux les aspirations éternelles des âmes, elle ne s'isolait point

1. Nulle ne s'en rendait mieux compte qu'elle-même, comme on le peut voir par cette lettre qu'elle écrivit à Antoine de Latour, en réponse à de légères observations critiques de sa part :

« J'aurais adoré l'étude des poètes et de la poésie; il a fallu me contenter d'y rêver comme à tous les biens de ce monde... Je ne vois âme qui vive de ce monde littéraire, qui forme le goût, qui épure le langage. Je suis mon seul juge ; et, *n'ayant rien appris*, comment me garantir ? Une fois en ma vie, mais pas longtemps, un homme d'un talent immense m'a un peu aimée, jusque-là que de me signaler, dans les vers que je commençais à rassembler, des incorrections et des hardiesses dont je ne me doutais pas. Mais cette affection clairvoyante et courageuse n'a fait que traverser ma vie, envolée de côté et d'autre. Je n'ai plus rien appris, et, vous le dirai-je, monsieur ? plus désiré de rien apprendre. Je monte et je finis comme je peux une existence où je parle bien plus souvent à Dieu qu'au monde. »

dans le culte égoïste de sa propre Muse; mais elle avait, au contraire, l'émotion très expansive, dès qu'elle rencontrait sur sa route l'inspiration et le sentiment.

*
* *

Dès son enfance, le théâtre, la poésie, les arts, produisaient sur elle une vive impression. Elle se plaisait à rappeler qu'à l'âge de sept ans, ayant vu jouer le drame : *Camille ou le Souterrain,* elle répandit d'abondantes larmes et qu'on fut obligé de l'emporter hors de la salle. Il faut relire quelques-unes de ses épîtres enflammées à Mlle Mars, au sortir d'une de ces représentations inoubliables où la charmante artiste, par le timbre harmonieux de sa voix, la perfection de son jeu et la grâce de son sourire, avait ravi les cœurs et les yeux. On retrouve quelque chose d'une telle ferveur artistique dans les simples lignes suivantes adressées à Mlle George :

A Mademoiselle George, hôtel de Danemark, rue Neuve-Saint-Augustin, 7, au coin de la rue Sainte-Anne, Paris.

Je vous ai retrouvée si belle, si grande et si charmante, que j'en ai pleuré de joie. Je n'ai pu dormir. Mais vous, comment avez-vous dormi après cette brillante apparition? J'ai recueilli autour de moi mille paroles d'admiration vraie, pleines d'avenir pour vous. J'aurais trouvé un bonheur infini à vous les porter en vous embrassant, car vous savez comme je vous aime, mais je n'irai que demain.

Arago sort d'ici. Il dit que votre voix lui a rendu la vue pendant quatre heures. Pourquoi tout Paris n'assistait-il pas à cette solennité? Ah! si je savais où aller pour vous rendre aussi heureuse que vous êtes digne de régner sur nous tous, je trouverais bien des forces dans les sentiments réunis que je vous porte!

MARCELINE VALMORE.

La musique agissait avec beaucoup d'empire sur ses nerfs si excitables. C'est guidée par Grétry, qui l'aimait comme sa fille, qu'elle avait, en sa jeunesse, abordé la

carrière lyrique. Ses lettres à Caroline Branchu, l'admirable cantatrice dont Garat a raconté les triomphes, et à Pauline Duchambge, qui eut de commun avec elle les douceurs d'une amitié constante et les souffrances de l'amour déçu, sont toutes vibrantes de ces émotions profondes, qui ne se révèlent bien qu'à ceux qui les inspirent. Le sentiment généreux de l'admiration, inaccessible aux natures inférieures, était comme la respiration de son âme vers le grand et le beau. En effet, quelle impression pouvait se rendre plus sensible à une nature telle que la sienne? C'était de l'amour dans le ciel, de la tendresse élevée jusqu'au culte. Elle se sentait pénétrée de reconnaissance à l'égard des écrivains de génie surtout, qui étendaient l'horizon de ses facultés, sans aucun mélange de crainte ou d'envie.

Mais autant elle admirait d'un cœur prompt et chaleureux la gloire des autres Muses, et d'une main diligente s'empressait à leur tresser des couronnes, autant elle se montrait retenue, craintive, quand il s'agissait d'aider à son propre succès. Ecrire, répandre ses tristesses en des vers aussi naturels et aussi troublés qu'elle, ou dans ces effusions épistolaires qui en découvrent avec tant de candeur tous les secrets, rien ne coûtait à sa plume. Mais soigner sa réputation, attirer sur soi l'attention et la faveur, fournir à point nommé des détails sur ses ambitions à elle, si délicatement repliées dans l'ombre, elle n'y condescendait qu'avec une peine extrême. La rare modestie de Desbordes-Valmore, cette modestie trop scrupuleuse, qui la portait à s'effacer devant des intelligences très inégales à la sienne, se montre pleinement dans ces lignes envoyées à son cousin Théophile Bra sur un sujet qui tient fort au cœur, habituellement, des jeunes auteurs :

Sans date, vers 1835.

... Dis à M. Duthillieul que l'on vient de m'écrire pour une biographie des femmes artistes de l'époque. On veut que j'envoie une

notice sur moi. Je ne peux pas te dire combien cela me paraît ridicule de parler de moi. Ce serait charitable à M. Duthillieul de rédiger vingt lignes sur cette humble plante du cimetière Notre-Dame, née, comme il peut le voir aux registres de Douai, en 1787[1], au bord de la Révolution qui engloutit les moyens d'existence de mon bon père, lequel peignait le blason, les équipages et dorait les ornements d'églises. — Vois-tu, Théophile, il faut que ton ami Duthillieul écrive cela comme une note à M. M. de Montferrand et de Valenthiennes, directeurs de la *Biographie des femmes contemporaines,* rue Guénégaud, 17.

On veut aussi mon portrait, je n'en ai pas; d'ailleurs, toutes ces choses me font mal. — Quelle inquisition! Au revoir, si Dieu le veut et me réserve quelque bonheur. Valmore, qui t'aime avec fanatisme, te serre les mains de toute son âme. La mienne prie pour toi et ta femme.

MARCELINE VALMORE.

C'est que réellement, auprès d'elle, l'amour-propre littéraire était le moins écouté des flatteurs. Loin de grossir à ses yeux l'importance des œuvres qu'elle avait signées, elle recevait avec une sorte de surprise hésitante les éloges qu'on décernait aux attraits de sa poésie. Les vers avaient coulé si facilement de son cœur qu'elle s'étonnait qu'on y attachât du prix. Elle s'ignorait avec une sincérité charmante.

Plus je lis, avouait-elle, plus je pénètre sous les voiles qui me cachaient nos grandes gloires, moins j'ose écrire. Je suis frappée de crainte, comme un ver luisant au soleil[2].

Il était même regrettable que, pour l'avancement de sa destinée, pour l'amélioration d'une existence toujours combattue, elle n'eût pas acquis à la longue une opinion plus relevée de ses forces. Hélas! sous le faix du malheur, elle avait contracté un « pli d'humilité » dont elle ne put jamais se défaire.

1. Erreur. La date exacte est le 22 juin 1786.
2. Lettre à ses enfants, 26 octobre 1846. Citée par Sainte-Beuve.

*
* *

Malheureuse, elle le fut, du premier au dernier jour, sans que la rencontre des amitiés les plus brillantes ait pu lui servir de sauvegarde contre les coups de l'adversité. A l'égal de ses touchantes mélodies, continuellement éplorées, les deux ou trois volumes qu'on a publiés de ses lettres ne sont que tristesse et lamentation. Et dans le flot de celles qu'on ne connaît pas encore reparaissent à chaque moment des phrases en détresse comme celle-ci :

L'abîme de misère déroulé devant moi vous navrerait l'âme[1].

Elle finissait par en demander pardon à ses amis.

Toute résidence lui était devenue pénible, même Bruxelles, où la retenaient tant de souvenirs. A l'exception de sa « natale », Douai, la chère cité flamande, qui réveillait en elle des traces de jeunesse et lui apportait « comme une allégresse d'imagination », les villes qu'elle traversait au cours d'une existence nomade lui paraissaient presque toujours froides et grises. Quand brillait au ciel un clair soleil, le soleil qu'elle a tant de fois chanté, sa pensée se ranimait à ses rayons. Ces éclaircies étaient courtes. A la moindre vapeur, elle revenait à ses mélancolies poignantes. Les pluies de Bruxelles, l'air qu'elle y respirait chargé des regrets d'un autre temps, lui semblaient, par instants, intolérables. Elle n'avait que vingt-neuf ans lorsqu'elle jetait à son frère Félix cette note de désolation :

Je suis à moitié morte et découragée. A tel point que me plaindre n'est pas un soulagement. Je suis réengagée à Bruxelles pour l'année suivante. Les autres provinces sont moins sûres pour les appointements, et Dieu sait avec quelle douleur j'ai signé un acte

1. Paris, le 6 déc. 1832, 7 heures du soir. Cf. Benjamin Rivière.

qui me retient dans une ville où toutes mes blessures se rouvrent, à chaque pas! Ma santé peut-elle résister sans miracle à cet état de l'âme, que je ne puis décrire ni surmonter[1]!

Habiter Lyon, cette ville flagellée, comme elle l'appelait, lui était un supplice. Paris, sa prison bruyante, l'accablait.

Que Paris est triste en décembre! Cette cohue mouillée, ces pauvres soldats qui font l'exercice, et ce bruit de tant de gens qui se pressent de vivre, tout cela, mon ami, m'abat plus que les grands chemins. Ils sont déserts, mais personne n'y souffre; je n'aime point Paris[2].

Elle se plaignait de voyages sans fin, et ne pouvait séjourner nulle part, enfin, contente, heureuse, ayant auprès d'elle au complet le compagnon de ses jours et sa chère couvée. C'est que partout elle retrouvait les mêmes accablements. La seule gaieté qu'elle se croyait permise était la gaieté de la résignation. Parmi les fragments inédits de sa correspondance, c'est à peine si je découvre une éclaircie de joie personnelle, mêlée de douces larmes. En 1846, elle suivait d'un regard plein d'angoisse l'étrange et cruelle maladie de sa fille Inès.

Je suis plus que jamais éperdue, écrivait-elle, à travers les phénomènes que présente la terrible maladie de mon enfant. Je vous le répète, appuyer sur de tels déchirements, ce serait m'ôter la force qu'il me faut pour les subir. Je veille, je pleure, je prie, je ne suis plus qu'à moitié de ce monde[3].

La Voix perdue est un des souvenirs de ces veillées cruelles. Inès mourut. Crucifiée de nouveau dans son cœur de mère, elle continua d'user ses jours dans les déceptions et les chagrins. Puis, il y avait eu un temps de répit. Un demi-bonheur parut lui sourire. Ondine venait de se marier.

1. *Lettre inéd.* à Mme Edouard Duprez, 1845.
2. *Lettre inéd.* à Félix Delhasse, mai 1854.
3. *Lettre inéd.* à Marie Carpantier, 10 décembre 1846.

28 janvier 1851.

Je vous embrasse, écrit-elle à sa chère amie Marie Pape-Carpantier, sous l'impression de sentiments nouveaux pour moi, — les amours profonds renfermant tant de contrastes.

Ma charmante Ondine est *madame* depuis huit jours... — C'est vous raconter de mon cœur bien des joies, bien des larmes. Ce mot *madame* les dit à la fois à votre belle âme. Le tumulte de la mienne vous est tout révélé, j'en suis sûre... Si je vous vois aussi tôt que je le désire, vous saurez en détail ce qui a rempli mes jours, mes nuits, et ce qui me tient, à l'heure où je vous parle, dans l'abattement inséparable des lendemains de nos grands courages. Et vous, chère *femme,* vous devez être bien autrement accablée de ces courages mêlés de la terre et du ciel.

La mort lui prit aussi celle-là, et son frère, ses sœurs, et sa constante amie Caroline Branchu, et finalement Pauline Duchambge, la meilleure compagne de son cœur. Elle eut des heures abattues, des heures de tentation et de doute. Puis, son âme se relevait vers les divines espérances. Car elle était fermement et ardemment pieuse, de cette dévotion passionnée et féminine des Flandres.

Le courage que Dieu me donne, a-t-elle dit, est presque égal aux épreuves dont il me charge; et comme c'est bien à lui que je dois le courage que rien de terrestre n'a soutenu depuis longtemps, j'ai la foi profonde qu'il nous réserve un meilleur avenir; alors nous n'aurons qu'à bénir et à pardonner à ceux qui nous ont oubliés dans l'orage.

Le propre de la douleur de Mme Desbordes-Valmore, a dit Sainte-Beuve, et ce qui la différencie des autres, c'est qu'elle lui laissait la pleine liberté d'esprit et le mouvement spontané du cœur vers toutes les douleurs environnantes; c'est qu'elle n'était jamais assez remplie de sa douleur à elle pour ne pas rester ouverte à toutes celles des autres. A chaque instant, quelle que soit l'angoisse de ses jours et la pénible incertitude de ses lendemains, elle est prête à recevoir les afflictions qui frappent à l'entour d'elle ses proches, ses amis, des inconnus

même. Sa sensibilité est en émoi sur toutes les formes de la souffrance humaine. La pitié fut le premier mobile de sa pensée. Elle était la bonté absolue; et si quelque chose du monde l'affligeait profondément, c'était son impuissance à secourir des infortunes pressantes. Il y avait de la sainte en elle. Sur la route austère qu'elle eut à suivre dans la vie, elle laissa tomber beaucoup du peu que lui accordait une avare nécessité. On a maintes fois narré les imprudences admirables de sa générosité et fait voir comment elles contribuaient à ramener sous son toit ce malheur d'argent dont elle a la plainte continuelle. Amasser, conserver, lui était impossible, autant que résister aux sollicitations de l'indigence. Quand l'argent lui manquait, elle avait, pour le service des infortunés, des courses, des pleurs, des lettres et du temps. Elle avait sitôt livré l'aumône de son cœur! Sa correspondance est remplie de cris de compassion, d'appels à la clémence, à la bonté. Par exemple, l'origine de la longue amitié qui lia pour toujours la famille Valmore à Félix Delhasse, le plus fidèle, le plus dévoué gardien des souvenirs de cette famille, fut un service rendu par cet homme généreux à une protégée de Marceline, une habilleuse de théâtre tombée dans la misère noire comme les autres. Elle l'en remerciait en ces termes, le 8 février 1841 :

Monsieur,

J'ai demandé à mon cher mari la permission de répondre pour nous deux à votre dernière lettre; j'ai à vous remercier si vivement et si particulièrement pour la pauvre Sophie Desnoyelles que personne, selon moi, ne peut s'acquitter de ce devoir comme j'essaye de le faire moi-même. Mais le langage de ce monde est si faible que toutes les paroles ne vaudront pas un baiser de votre enfant, et je prie son aimable mère de venir au secours de ma reconnaissance... Si Dieu me redonne l'espoir de retourner, un jour, à Bruxelles, je le bénis. Il n'est pas en mon pouvoir de me détacher de cette ville, qui a gardé tant de ma vie!...

Pendant son second séjour à Bruxelles, elle s'occu-

pait déjà d'actes de bienfaisance. A Paris, lorsque son compatriote Martin du Nord fut devenu ministre, elle lui demandait, chaque année, des grâces pour étrennes, des délivrances de prisonniers, et les obtenait toujours. Il serait infini de rappeler les mille démarches accomplies par elle, auprès des uns et des autres, en faveur des déshérités.

On voudrait citer toujours. La matière est surabondante. Cependant il faut se borner et conclure.

*
* *

On retrouve dans la correspondance de Mme Desbordes-Valmore les motifs habituels de ses mélodies : résignation à sa vie errante, mélancolie, puissance de souvenirs, élans irrésistibles du cœur. Si attendrissantes en détail, l'ensemble de ces lettres garde une certaine monotonie, la monotonie de la douleur dans sa propre existence. Qu'elle cède à l'émoi d'un souvenir brûlant ou laisse échapper les sanglots d'une maternité douloureuse, qu'elle gémisse sur les malheurs publics ou s'apitoie sur les gênes observées et les humbles misères dont elle est, tour à tour, le témoin ou la victime, le sentiment est chez elle comme une plainte toujours ravivée, qui se retourne sans cesse sur elle-même. A vrai dire, cette plainte revient avec une fréquence dont le lecteur éprouve quelque lassitude, à la longue. On se demande si, à force d'entretenir son imagination de chagrins et de pleurs, les mots n'ont pas, chez elle, un peu perdu de leur valeur première et si les faits, les idées qu'ils représentent, ne s'en trouvent pas affaiblis. Il faut avouer que Marceline, avec ses belles qualités d'âme et sa sensibilité exquise, nous devient parfois trop pleurante. Quel que soit le sujet ou le prétexte d'une lettre à écrire, elle retourne uniformément, comme par obligation de nature, à la note larmoyante et pathétique. Le romanes-

que éclate, à son insu, dans l'expression amplifiée des sentiments. Doublement tributaire d'une époque emphatique et d'un tempérament personnel très exalté, elle verse ingénument dans l'hyperbole et tourne en habitude un lyrisme de style dont l'excès fait sourire. Il faut prendre garde, en parcourant ces lettres, à la date qu'elles portent et se rappeler quel concert de gémissements s'élevait alors (vers 1840) du monde poétique. Simple remarque, d'ailleurs, et qui ne va nullement à l'encontre de la sincérité parfaite de Mme Desbordes-Valmore. Pour s'être ressentie plus ou moins, toute franche et spontanée qu'elle fût, des tendances du moment, elle n'en a pas moins là, comme dans ses vers, une langue et un accent bien particuliers. Il y aurait même, à notre avis, une curieuse étude à entreprendre sur le style épistolaire de cette infatigable correspondante, qui sema tant d'idées et de belles images pour sa seule satisfaction et celle de ses amis. Le critique patient y découvrirait des nouveautés d'expression et des façons de dire inattendues. Aux instants de sa plus nuageuse tristesse, elle a des illuminations soudaines, qui ressemblent à des éclairs. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple :

Nous arrivions à Milan, il y a deux heures; et j'ai tant de soleil dans les yeux que je vois des rayons en vous écrivant.

Par contraste, relevons cette note d'un paysage d'automne :

Il fait un temps de décembre. Les fleurs restent en elles-mêmes, comme des espérances trompées.

Elle a, par instants, des traits à la Sévigné :

Je vous remercie donc mille fois, Marie, de me fier si parfaitement en vous; votre esprit, votre cœur me semblerait être le vrai refuge de la loyauté, si elle ne savait plus où donner de la tête.

A vous, pressée ou non,

MARCELINE DESBORDES-VALMORE.

Quand le terme propre se dérobe à sa mémoire et ne vient pas de lui-même se glisser sous sa plume, elle ne s'arrête pas à le chercher, mais elle jette, comme ils lui viennent, les mots et les idées. Souvent elle a la phrase originale, profonde en pensée, relevée d'image et de poésie. De beaux élans lyriques s'y mêlent, d'aventure, aux détails tout simples de son « petit ménage, qui l'occupe comme un royaume ». Elle a fréquemment de ces mots heureux, qui paraissent être le son même de l'âme directement frappée par l'émotion. Ses lettres, au moins un assez grand nombre d'entre elles, ont donc une valeur littéraire. C'est qu'en effet la nature trouve souvent sa meilleure éloquence dans l'abandon d'un cœur qui se livre, et qu'en plus d'une rencontre le simple accent de la vérité a des ressources que n'ont point les finesses ou les recherches de l'art. On n'a su vraiment que depuis la mise au jour de ses lettres intimes tout ce que Mme Desbordes-Valmore enfermait en elle de sentiments généreux, de grâce naturelle et de vive originalité. La femme mieux connue a grandi le poète.

Frédéric Loliée.





AU LIBRAIRE LOUIS

Bruxelles[1], 6 décembre 1818.

Monsieur,

Il semble qu'un sort s'en mêle. Je suis malade, depuis trois jours. Une fièvre de fatigue, qui me brise. J'ai raisonné autant qu'on peut le faire avec une tête naturellement faible et très vague de fièvre. Je crois que vous êtes trop rigoureux pour le mot *arbuste*. Au Dictionnaire de Boiste il est dit : « Arbuste, petit arbrisseau[2]. » Voilà l'autorité. Après cela, il cause une répétition fatigante du mot *arbrisseau,* qui reviendrait quatre ou cinq fois. Voilà pour l'oreille.

Au bruit des roseaux balancés, etc.

Il faudrait, je crois, pour que ce fût bien, avoir dit :

Au bruit de cette eau qui se promène,

et cela ne se peut. Il me semble que le vers vaut mieux ainsi :

Je rêve au bruit de l'eau qui se promène,
Au bruit du saule agité par le vent.

1. Marceline Desbordes, tenait, en ce moment, au théâtre de la Monnaie de Bruxelles, l'emploi des jeunes premières ; c'est de là qu'elle correspondait avec le libraire Louis, qu'elle avait connu par l'entremise du docteur Alibert et qui fut le premier éditeur de ses poésies. Comme on le voit, elle répond à des critiques de détail, et se défend du mieux qu'il lui est possible contre des modifications demandées dans son texte.

2. Boiste ne l'avait pas inventé : c'était purement la définition de l'Académie.

Le mot *balancés par...* m'avait séduite, car voilà ce qui m'avait fait renoncer au vers du saule, qui est presque toujours près de l'eau comme le roseau est dedans.

La parure ne se cache point, je crois que c'est vrai; mais le mot *fleurs* encore répété ne me sourit pas. Mettez, si vous voulez :

Timide, elle incline au pied...

ou bien :

Offre au Dieu du vallon sa première parure
Enlacée aux lauriers qui couvrent ses autels,

mais je ne l'aime guère. L'autre vers, s'il n'est pas bon, est plus franc. Je voudrais aussi un mot de plus au vers 56e :

L'air qu'il respire *alors* est un bienfait nouveau.

Le nom de mon amie est Albertine Gantier[1].

Quant à l'élégie de la *Colère,* singulier titre, en effet. Vous ne l'imprimerez pas, n'est-il pas vrai ?

M. Alibert vient de m'écrire. Il dit qu'il meurt d'impatience et qu'il n'a rien vu d'aussi lent que cette impression. Pour mon compte, je voudrais que vous l'eussiez retardée d'un an; le tout y eût gagné. Si j'avais eu plus de temps, j'aurais ôté à *Marie*[2] bien des pompons inutiles ou ajouté. Mais jugez-moi. Encore cette petite revue s'est-elle faite au milieu de migraines et d'études.

Je partage singulièrement vos ennuis à cause des lenteurs et des obstacles que vous éprouvez, quoique ma vie en soit tissue. J'aimerais mieux qu'elle se composât

1. Voir ci-dessus les poésies dédiées à cette amie d'enfance.

2. C'est le titre d'une nouvelle en prose, dont on avait grossi le volume un peu mince des *Poésies*, et que recueillirent à leur bord, plus tard, les *Veillées des Antilles.*

d'autres choses, mais personne au moins n'entre mieux que moi dans ce que les autres souffrent.

Vous êtes bien tourmenté, bien fatigué, bien dégoûté peut-être. Moi, je suis tout cela. Le théâtre m'absorbe toute, et cette saison ajoute encore au désagrément de jouer dans une salle glacée, ouverte à tous les vents.

Encore un moment j'allais à Marseille, mais j'ai signé ici : il est trop tard.

Croyez, Monsieur, au plaisir que j'éprouve de me dire toute à vous pour toujours.





A M. JARS[1]

Bordeaux, le 18 août 1823.

Monsieur,

A l'heure où, toute faible encore d'une dernière maladie, je me crois assez forte pour vous écrire, parce que je le désire beaucoup, vous dites peut-être que je suis une ingrate. Un petit remords, s'il vous plaît. Je ne vous accablerai pas du récit de ce que j'ai souffert. Il faut, selon toute apparence, quelle que soit la durée de la vie, que j'en abandonne une bonne moitié à la fièvre, devenue mon ennemie intime, selon l'expression de Mme Gay, qui, je vous l'annonce, se prépare encore un nouveau titre à la réputation brillante dont elle est entourée. Je ne sais de quel genre sera son nouvel ouvrage. Nous le saurons tout à l'heure, car elle y travaille avec une ardeur et une constance qui me jettent en admiration.

J'ai reçu vos deux jolies romances. J'espère les chanter bientôt chez une dame fort aimable dont je dois l'amitié à Mme Gay. C'est la seule personne, l'unique que je voie à Bordeaux, où je vis dans une retraite encore plus décisive qu'à Lyon. Pour de la poésie, je ne sais plus si on en parle. Je crois qu'elle est comme une chose belle et sacrée aussi pour moi, reléguée au fond de quelques âmes qui n'osent pas se révéler. Vos

1. Adonné aux lettres, à la musique et à la politique, cet ancien député du Rhône était l'auteur du livret de *Julie*, opéra de Spontini, dont Marceline Desbordes avait créé la principale figure, quand elle fut passagèrement à l'Opéra-Comique.

avis sur cette *Goutte d'eau*[1] sont d'une grande justesse : je les ai mis à profit, peut-être moins heureusement que je l'aurais dû. Toutefois, j'ai corrigé autant que j'ai pu cette moitié qui vous a déplu, et qui me déplaît aussi présentement. Si vous voulez voir le fruit de vos observations, je vous renverrai cette pièce et quelques autres sur lesquelles il me faudra vos observations intègres.

Non seulement vous manquez à mon amitié, monsieur, mais vous manquez encore aux intérêts de mon faible talent. Toujours écrire sans lire, c'est une occupation qui devient confuse, et souvent je m'arrête tout court, pendant huit à dix jours, pour me servir de juge à moi-même et lire d'un air d'étonnement des choses que j'ai tâché d'oublier. Faites aussi comme cela, je vous en prie, afin de ne pas tout perdre. J'ai voulu travailler à ce certain ouvrage dramatique dont la première idée est heureuse, mais mon mari s'avise de le tuer en mettant dessus les œuvres de Molière. Je deviens rouge de honte, et vous sentez que je vais me cacher dans une élégie[2], où je parle, au moins, selon mon cœur.

Vous aviez bien raison. Je n'irai pas à Lyon[3]. Il[4] ne le désire pas assez pour que j'ose le vouloir ; je suis la plus petite, et mes volontés doivent être en proportion de ma taille. Ma chère fille me sera ramenée par une occasion qui s'est trouvée là tout juste pour me fermer la bouche. Adieu donc, monsieur, qui faites des prédictions si justes. Cet argent mis à part avec tant de soin et de joie ne sera pas dépensé par moi.

Notre sort n'est pas encore fixé pour l'an prochain.

1. Pièce de vers de Desbordes-Valmore.

2. Le trait est charmant. Il a été remarqué que ce fut la première et unique circonstance où Mme Desbordes-Valmore ait laissé voir des velléités d'ambition dramatique.

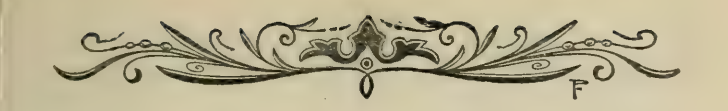
3. Elle devait y aller chercher sa fille Ondine, en nourrice dans la campagne lyonnaise.

4. C'est-à-dire son mari.

Le directeur responsable de ce théâtre vient de mourir, et cette perte nous jette dans une grande incertitude. Personne ne se montre pour lui succéder, et je tremble que par cette cause nous soyons forcés de quitter une ville que j'aime mieux qu'aucune autre en province. Plaignez un peu mon errante destinée et ne vous lassez de la suivre de quelques vœux. Quoique je sois tantôt ici, tantôt là, mes souvenirs voyagent avec nous, et le vôtre, monsieur, m'en adoucit de pénibles.

Portez-vous bien, soyez heureux. C'est souhaiter le bonheur de votre charmante famille, que j'aime comme je vous aime.





A MADAME RÉCAMIER[1]

Bordeaux, le 23 décembre 1825.

Madame,

Je suis si touchée, si émue, que je devrais retarder l'hommage de ma reconnaissance pour l'exprimer avec un peu d'ordre; mais des lignes mieux arrangées diront-elles avec plus de vérité ce qui me pénètre? Mon oncle n'a pas eu peur de vous faire voir tout le désordre de mon style, et vous trouverez de plus ici celui d'un cœur qui bat de reconnaissance. Laissez-moi la goûter dans toute sa douceur, laissez-moi conserver sans mélange de regret l'un des heureux souvenirs de ma vie, celui d'avoir intéressé ce qu'il y a de plus aimable au monde, vous, madame! C'est ainsi que je l'ai entendu dire avant de l'éprouver moi-même. Pardonnez si mes mains ne s'ouvrent pas pour accepter un don si bien offert! Mon cœur seul peut recevoir et garder d'un tel bienfait tout ce qu'il a de précieux et de consolant, le souvenir du bienfaiteur et la reconnaissance sans le poids de l'or. Je suis heureuse ainsi. Et vous, madame, ne l'êtes-vous pas du sentiment pur dont vous ranimez ma personne qui vient d'être bien mal, et qui trouve

1. Mme Récamier, qui connaissait les difficultés au milieu desquelles se débattait l'existence de l'artiste-poète et des siens, avait indiqué Mme Desbordes-Valmore au duc Mathieu de Montmorency, pour l'abandon qu'il avait le dessein de faire à un écrivain sans fortune de son traitement académique. On verra par quel sentiment de délicate fierté Marceline crut devoir décliner cette offre. Comme une compensation plus acceptable, Mme Récamier lui fera obtenir, l'année suivante, une pension sur les fonds du ministère.

à son retour à la vie comme une puissance divine qui daigne y jeter quelques rayons de bonheur?

Je vous le devrai, madame, et avec joie, si quelque jour on accorde à votre demande ce dont vous ne me jugez pas indigne. Je voudrais avoir bien du talent pour justifier votre protection qui m'honore, et pour mériter l'encouragement vraiment littéraire que vous entrevoyez dans l'avenir. Je serai contente alors de l'obtenir de vous, et je n'aurai ni assez d'orgueil ni assez d'humilité pour m'y soustraire.

Il me reste à vous supplier de prendre sur vous mes vifs remerciements et mon respectueux refus. C'est à votre adorable bonté que j'ai dû la distinction d'un homme illustre qui m'ignorait, et c'est à vous, madame, que toute mon âme en demeure éternellement acquise.

La plus humble obligée

MARCELINE DESBORDES-VALMORE.





A MADEMOISELLE MARS

Lyon, 30 octobre 1829.

J'apprends votre succès[1], et j'ose vous dire que mon cœur s'est ouvert pour recevoir cette nouvelle. Nulle femme n'a pris à votre gloire un intérêt si vif, si tendre et si vrai. Au reste, vous le savez, et si vous en aviez le temps au milieu de vos triomphes, vous diriez : « Marceline sera contente, j'ai eu un triomphe de plus. » Je n'aurai plus sans doute la douceur d'en être témoin, mais il y a des choses retentissantes, et si j'entends de loin votre divine voix dans Hédelmone[2], j'entends avec un attendrissement pareil leurs applaudissements et leurs sanglots.

Je vous remercie de ce bonheur qui me vient de vous, et j'ose vous le dire parce que j'aime votre personne et votre caractère à part les autres.

Soyez toujours heureuse, et un de mes vœux sera exaucé.

1. Dans le *More de Venise*, d'Alfred de Vigny, représenté à la Comédie française le 24 octobre, avec un grand éclat et devant un public enthousiaste.

2. C'est-à-dire Desdémone, à la façon dont Ducis avait orthographié le nom dans son *Othello*.





A CONSTANT DESBORDES[1]

Lyon, 30 avril 1828, 8 heures du soir.

Mon oncle! — Adieu, mon oncle! — Il y a une heure que je le sais. — Tout espoir est fini. — Adieu!

Et j'ouvrais cette lettre sans défiance, car celle d'avant-hier m'avait tranquillisée. Vous étiez mieux, mon oncle. Je ne craignais rien en rompant ce cachet. Je cherchais une nouvelle certitude de votre convalescence. Hélas! mon Dieu, à la seconde ligne, j'ai reçu un coup dans le cœur, je l'ai reconnu!... J'ai cru sentir des fils se casser dans ma tête, et un nuage a passé sur moi. — Adieu, mon oncle! — Mais regardez-moi, maintenant, des yeux de votre âme qui m'a tant aimée!

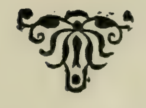
Vous êtes bien sûr que je vous l'ai bien rendu. — Quel lien se brise pour moi! Comme je sens qu'il a commencé avec ma vie, mon oncle! J'étouffe de la douleur de ne vous avoir pas revu. Mais regardez-moi bien jusqu'au fond du cœur, ai-je assez souffert de vos peines? Elles entraient dans les miennes, elles pèseront toujours sur ma mémoire et troubleront jusqu'à la douleur de votre souvenir. Vous avez été bien malheureux! Mes enfants m'ont vue pâlir et chanceler, mais ils n'ont pleuré d'abord qu'à me voir pleurer; je n'ai rien dit. Comment trouver le courage de frapper, même l'enfance, par un mot!...

1. Son oncle Constant Desbordes, artiste modeste et pauvre, d'un talent trop peu connu, venait de mourir. Dans un élan de douleur filiale, elle lui adressait, d'âme à âme et comme s'il pouvait encore entendre sa voix, cet adieu suprême.

Adieu, mon oncle! Avez-vous revu votre mère?... Embrassez aussi mon père pour moi. Vous êtes bien heureux, bien exaucé si vous les avez revus[1]. Moi, je suis bien triste! Je suis atteinte jusque dans l'avenir. Je demandais si ardemment à Dieu de vous y trouver! de vous y payer du chagrin de mon absence! Dieu ne m'aime pas... Qu'il vous reçoive dans son sein! Adieu, mon oncle!...

Quel désespoir! Quoi? je ne partirai par pour courir vers vous? — Non! Il n'y a plus que votre ombre qui vient me tendre les bras...

1. C'est-à-dire : hors de la vie, qu'ils avaient quittée, comme lui-même.





A GERGERÈS[1]

Lyon, le 29 novembre 1831.

Vos regards sont tournés vers Lyon, cher Gergerès. L'intérêt que vous prenez à l'humanité tout entière doit être en ce moment bien ému de pitié. Je me perdrais inutilement dans des détails déchirants, que je n'aurais pas la force de finir. Vous les comprendrez tous en peu de mots. Nous avons vu le sanglant panorama de Juillet, cette terrible contre-épreuve de leurs trois pages[2] écrites avec des balles. Que de morts innocentes! Toute ma famille est sauve. Mais, mon Dieu, on commande en ce moment tant d'habits de deuil que l'on tombe à genoux dans l'étonnement de n'en pas porter soi-même! Dans cette révolte immense, la politique n'a eu aucune part. C'est l'émeute de la faim... Les femmes criaient, en se jetant au-devant des coups : « Tuez-nous! nous n'aurons plus faim! » Deux ou trois cris de *Vive la République!* ont été entendus, mais les ouvriers et le peuple ont répondu : « Non! Nous nous battons pour du pain et de l'ouvrage. »

Ils sont maîtres de Lyon depuis cinq jours, et l'ordre y règne comme jamais. Au milieu du tocsin, des tambours, de la fusillade et des cris lamentables des mourants et des femmes, nous attendions le pillage et l'in-

1. Cette lettre émouvante fera partager les impressions de tristesse et de pitié qu'excitèrent en l'âme sensible de Mme Desbordes-Valmore les malheurs de l'insurrection lyonnaise, dans les premiers jours de la monarchie de Juillet.

2. Les trois journées de la révolution de juillet 1830, dites les *trois glorieuses*.

cendie s'ils étaient vainqueurs. Rien! Pas un crime de sang-froid après le combat. Leur fureur s'est épuisée sur quelques pendules, des meubles et des étoffes brûlées dans deux ou trois maisons des plus riches fabricants, d'où l'on avait eu l'imprudence de tirer des fenêtres. La ligne a cruellement souffert en se retirant, pourtant, l'arme au bras. Le peuple des faubourgs a pris cette humanité pour un piège, et on les a massacrés. Trois cents (soldats) sont tombés. Le Rhône était rouge! Cette pauvre garde avait refusé de tirer la première sur les ouvriers, qui ne demandaient à grands cris que de l'ouvrage. Dix ou vingt imprudents de la garde nationale ont commencé le feu... Tout s'est mêlé alors et confondu : les femmes, les enfants, et enfin le peuple tout entier qui a passé au parti des ouvriers, dont le courage est d'autant plus inouï qu'ils étaient exténués de faim, en lambeaux.

Quelle vue! Mes dents se serrent en écrivant. Il y avait un mois, à pareil jour, que l'émeute avait parcouru la ville à flots paisibles, sans armes, sans cris. On les accueille, on les écoute; on leur accorde la légère augmentation qu'ils implorent. Les cris de joie se font entendre. Le soir, ces pauvres hommes illuminent en signe de reconnaissance. Ils donnent une sérénade aux autorités et aux négociants. Huit jours après on leur refuse ce tarif. On les raille. Un fabricant a la bêtise de mettre à la porte un réclamant en disant : « Voilà notre tarif! » Alors, le feu s'est mis à la tête et au cœur de cette portion formidable de Lyon, et l'insurrection a suivi.

Le théâtre a rouvert avant-hier. Je n'ose vous parler de notre misère devant tant de misères et de douleurs graves. On attend le duc d'Orléans; mais, depuis hier qu'il est près de Lyon, il n'entre pas. Quel est donc leur projet? Tout est pourtant paisible et calme. Qu'attend-on?... On dit qu'ils veulent entrer avec des forces con-

sidérables, mais c'est inutile s'ils ont à dessein de tout pardonner... Et si l'on veut punir, mon Dieu! j'aime autant mourir que de voir de nouvelles victimes.

C'est Quériau, un danseur que vous avez vu à Bordeaux, qui, par le plus grand hasard, a porté lui-même les clefs de la mairie au peuple. Toutes les autorités étaient en fuite. Quatre à cinq cents curieux étaient là, à la porte de l'hôtel de ville. Le secrétaire de la mairie, qui perdait la tête, a remis les clefs pour s'en aller à son tour, et c'est dans les mains de ce pauvre Quériau tout ébahi qu'il les a remises. Celui-ci les a portées au chef des ouvriers, qui, le voyant venir à leur rencontre, le prenaient pour l'ennemi et voulaient le tuer. Quériau, qui bégaye beaucoup, leur a crié : « Tuez-moi, ça m'est égal; mais venez prendre vos clefs, car c'est ennuyeux! » Et jugez de l'accueil qu'il a reçu d'eux. Il n'avait fait tout le jour que porter et sauver des blessés[1], au milieu des balles.

Adieu, bon ami. Je ne vous dis pas de nous plaindre; puisque je vous écris, c'est que je suis bien sûre de votre sollicitude pour vos amis malheureux. Donnez-m'en, je vous prie, une preuve. Voyez Mlle Remy et faites-lui part de ma lettre. Si elle nous croit morts ou blessés, elle en est triste, ainsi que cette bonne Mme Constant. Rassurez tout ce qui a la bonté de songer à nous. Notre position est étrange. Tout est calme, paisible; la ville n'a plus un murmure, et le prince, dont la présence pourrait remettre tout en solide harmonie, est là aux portes, depuis trois jours... (C'est le 30 que je finis ma lettre.) On veut que tout le monde, avant son entrée, rende les armes, et cette mesure porte l'effroi, l'indécision, le mécontentement dans la classe bourgeoise et ouvrière. Que la politique est tor-

1. Ce danseur Quériau, de caractère honnête et d'âme si généreuse, eut une triste fin. Il se suicida dans un accès de désespoir, dont la cause avait été la misère.

tueuse et bête! Il n'avait qu'à montrer son nez de prince, et tout allait. Non! La diplomatie et le génie de l'erreur *est* là qui *tortille* et qui fait de l'esprit! Maintenant, peut-être, les partis vont se lever et se mêler dans cette affaire de pain. Dieu sait dans quel four il va cuire!

Un gros garde national a été saisi d'une telle épouvante qu'il s'est précipité dans une armoire. Quand on l'y a trouvé, c'est qu'on voyait l'armoire s'agiter de côté et d'autre; il n'en pouvait plus sortir. Sa peur l'avait rapetissé. Je le connais. Un autre court d'un air effaré au poste : « Mes amis, j'ai besoin de quatre hommes de bonne volonté. » On croit que c'est pour arrêter un perturbateur, on marche. Arrivé près de là, l'homme ouvre une porte, entre, et dit : « Merci; je suis chez moi, retournez au poste. » Les autres ont juré et ri. Ailleurs, on se jetait en fureur pour achever un homme *tombé*. Horreur! un ouvrier étend le bras sur lui : « Qu'on ne le touche pas! crie-t-il, c'est mon mort. » Il le charge sur ses épaules et l'emporte à l'hôpital, où il vit.

Adieu, Gergerès. Mon mari, ma famille, vous embrassent. Que Dieu vous épargne dans l'avenir, et tout ce que vous aimez. Rappelez-moi à vos chères sœurs et à Mme Géraud. J'ai vu dernièrement Sigoyer, heureux et bien portant, toujours faisant et disant des vers.

Je serre affectueusement votre main.

Mne VALMORE.





A ÉMILE SOUVESTRE

Lyon, le 3 janvier 1832.

Oui, monsieur, je vous écrirai toujours et de partout, tant que je ferai nombre sur ce triste chemin où se pressent tant de malheureux comme nous. Je crois vous l'avoir dit, mais, à coup sûr, je l'ai pensé, et je vous le prouverai. C'est maintenant un besoin pour moi, puisque c'est l'ombre d'une consolation pour vous. Bien vague, pourtant! bien vaine pour un cœur qui a été tant déchiré. Il y a des modèles de malheur. Vous aussi, vous avez été choisi pour tel. Il y a, peut-être, une profonde espérance dans ces affreux déchirements muets, mais si l'on avait du moins la force de l'entendre! On ne l'a pas, que par lueur, et l'on retombe dans une si triste obscurité!

Allez, monsieur, je sais beaucoup de vos peines, et si vous allez sur ces tombes d'amour et d'amitié pour être entendu, dites-m'en quelque chose; je l'entendrai, je crois, car en vérité la vie est souvent triste et isolée comme la mort!

J'ai vu cette émeute étouffée sous le canon et le bon ordre, comme ils disent. La faim et le désespoir sont dessous. Dessus, on va, on vient, on fait des visites, des emplettes et des présents. C'est comme avant. Les morts seuls ont compris la leçon. Elle n'est pas comprise par ceux qui survivent. Elle recommencera plus terrible peut-être, car le peuple, qu'ils appellent tourbe et lie, dans le triomphe de son désespoir, dans son

règne de cinq jours, a été sublime de clémence, d'ordre et de générosité.

A part deux ou trois forcenés qui ont tué plusieurs de nos chers soldats déjà tombés par terre, — douleur pour qui l'a vu! — le reste de ce peuple affamé, *soyez-en sûr,* a été comme retenu par l'impossibilité d'être méchant. Cet immense phénomène n'a été signalé par personne, mais j'ai senti plusieurs fois fléchir mes genoux par la reconnaissance et par l'admiration. Nous attendions tous le pillage et l'incendie, et pas une insulte, pas un pain volé! C'était une victoire grave, triste pour eux-mêmes, qui n'ont pas voulu en profiter.

Je n'ai pas reçu le second envoi que vous m'avez fait. Peut-être a-t-il été perdu dans ces jours de trouble. Un seul courrier pourtant a souffert. Mais je vous remercie de me l'avoir destiné. Je le regrette à cause de ce qu'il contenait de vous, dont j'aime le talent et la tournure vraie d'expression.

Ne me louez pas tant. Seulement, si vous voyez quelque tache trop saillante pour être pardonnée, même à une femme, signalez-la-moi avec amitié; je vous en aurai d'autant plus d'obligation que, n'étant surveillée que par moi-même, je dois être souvent bien négligée, car je n'ai pas de science et je suis bien abattue.





A DAVID (D'ANGERS)

Paris, 12 février 1833.

A quoi pensez-vous, monsieur, de m'accabler d'une telle reconnaissance? Je ne peux ni l'acquitter ni l'exprimer, et j'en suis demeurée saisie à mon retour d'un voyage à Rouen, où je venais de parler des yeux et du cœur à l'une de vos plus belles gloires.

Si je l'avais ignoré, c'est là que j'aurais appris qu'il n'y a rien au monde de meilleur que monsieur David, et que là aussi son cœur a laissé des traces comme son génie. Il ne devinera jamais combien il m'a été doux de trouver sa signature *six fois*[1] sur les traits de sa plus honorée et plus humble servante.

MARCELINE VALMORE.

1. Le célèbre sculpteur venait d'adresser à Mme Desbordes-Valmore six exemplaires du beau médaillon en profil, très connu, qu'il a fait d'elle.





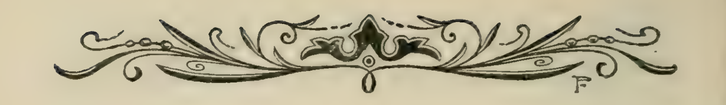
A SON MARI

Paris, le 28 mai 1833.

Hier matin, en sortant de coucher chez Pauline, j'étais tellement inquiète de manquer M. Dumas, que je suis rentrée à l'hôtel à dix heures, sans entreprendre de visites. Je m'y suis dévorée à regarder les diligences. Ensuite le bon M. Nairac est venu pour me sommer d'y dîner, hier. Enfin l'heure approchait pour M. Dumas, qui est mon Messie. On frappe, je cours... Mme Waldor[1]! Ah! mon Dieu! « Savez-vous, lui dis-je, qui j'attends? M. Dumas. » Elle s'assied imperturbable et se décide à braver l'émotion. On refrappe. Allez, c'est Dumas lui-même, avec Charpentier; Dumas, grand comme Achille, bon comme le pain, et qui se baisse en deux pour arriver à me baiser la main. Il demeure courbé ainsi, dans son étonnement de trouver, sous le chapeau qu'il salue, Mme Waldor, pâle comme un papier. J'ai tout mis à l'aise en parlant à tort, à travers, pour leur donner le temps de se rasseoir. Enfin, pour nous, il est parfait; il a couru de suite à la maison du Roi de toutes ses immenses jambes, mais il est rentré désolé. C'était fête, tout est fermé. Les démarches étaient remises, et il vient ce matin.

1. Mme Mélanie Waldor (1796-1871) composa des poésies, des romans, des pièces de théâtre, qui eurent du succès à une certaine époque. Elle inspira dans sa jeunesse une vive passion à Alexandre Dumas père; ce fut le thème du drame célèbre d'*Antony*. Dans une lettre qu'elle écrivait à Mélanie Waldor, à peu de temps de là, Mme Desbordes-Valmore la qualifiait ainsi : « Pauvre femme d'amour et de passion triste. » (25 août 1833.)





A CHARPENTIER

Lyon, 23 avril 1834.

Cher monsieur Charpentier[1],

C'est baigner son âme dans de l'eau-forte que de la replonger dans ces sanglants détails, en l'horrible semaine où nous avons vécu entre la mort et la mort, car elle était de tous côtés, sur les toits, dans les rues; elle entrait de tous côtés, par les caves, et les maisons sautaient avec leurs habitants consumés. Six nuits et six jours et demi, le canon, les balles, le tocsin, l'incendie!... Et nous sommes tous vivants, presque tristes d'avoir survécu à ce grand fléau. C'était horrible! Mais c'est sitôt fait de mourir[2]!

Merci d'avoir eu des pensées pour nous, merci! Mais j'ai offert plusieurs fois mon cœur à Dieu, comme s'il valait assez pour arrêter et racheter toutes ces victimes. J'existe encore pour pleurer avec ceux qui pleurent. Il y en a beaucoup! Où sommes-nous donc!

J'ai voulu écrire à M. Dumas, mais je tombe accablée. Dites-lui que cent fois son souvenir a traversé mon cœur. Il m'a fait du bien. J'aimais à penser à tous ceux qui m'en ont fait dans les moments où je sentais que la mort me touchait. J'éprouvais une immense résignation personnelle, mais ce qui m'entourait!... Dire tout cela est impossible. Je vois que vous l'avez deviné, bon mon-

1. L'éditeur.
2. Mme Desbordes-Valmore est encore sous le poids du souvenir des terribles événements de Lyon.

sieur Charpentier. Votre lettre m'a touchée aux larmes, et Valmore vous en sait bien gré.

Soyez plus heureux que nous là-bas. J'ai bien peur que d'horribles temps ne couvent sous les drapeaux noirs que le peuple ici avait arborés pour *leur* guerre sauvage. Oh! que de courage!

A revoir peut-être; mais, vivante ou morte, comptez sur un fond d'attachement ineffaçable de

Votre affectionnée,

MARCELINE VALMORE.





A ANTOINE LATOUR

Lyon, 15 octobre 1836.

Mme Tastu, modèle des femmes, qui a été assez bonne pour pénétrer quelquefois dans ma vie obscure, ne vous a-t-elle pas dit, monsieur, à quel point je suis demeurée étrangère, par ma vie errante et retirée tout ensemble, à toute relation littéraire, aux publications brillantes dont je n'ai pu faire ni mes études ni mes délices? Les détails que vous me demandez sur une vie si mobile et si cachée se réduisent à bien peu[1]. J'ai la fièvre, et je voyage. Ma vie languit où Dieu le veut, je marche à l'ombre en tâchant d'y bien conduire mes enfants. J'aurais adoré l'étude des poètes et de la poésie; il a fallu me contenter d'y rêver comme à tous les biens de ce monde. Je quitte Lyon dans quelques mois avec toute ma famille, sans savoir où je vais emporter leur existence et la mienne, qui semblait ne devoir pas résister à tant d'agitations, et qui résiste pourtant. Cette frêle existence, monsieur, s'est glissée comme à regret sur la terre, au son des cloches d'une révolution qui devait la faire tourbillonner avec elle. Née à la porte d'un cimetière, au pied d'une église dont on allait briser les saints, mes premières amies solitaires ont été ces statues couchées dans l'herbe des tombes. Pour ne pas appuyer plus longtemps sur des souvenirs pleins de charmes pour moi, mais trop longs pour vous, je joins ici la *Mai-*

1. Antoine de Latour, voulant écrire sur elle un article dans la *Revue de Paris*, avait désiré recevoir de sa main quelques détails sur son passé, sur la formation de son talent.

son de ma mère[1], où mon cœur a essayé de répandre cette passion malheureuse et charmante du pays natal, quitté violemment à dix ans... J'ai peur de cela. Vous ne pourriez donc écrire sur moi, monsieur, quelque bienveillant que vous soyez, sans me révéler comme une bien ignorante et bien inutile créature. Quelques chansons méritent-elles que l'on s'occupe de moi et que l'on m'admette au livre de la science? Monsieur, je ne sais rien, je n'ai rien appris. Depuis l'âge de seize ans j'ai la fièvre, et ceux qui m'aimaient un peu m'ont pleurée plusieurs fois comme morte, tant je leur paraissais peu vivante! J'ai été longtemps étonnée et plaintive de souffrir; vivant très solitaire, bien que d'une profession frivole, *à l'extérieur,* je croyais tous les autres heureux, je ne pouvais me résoudre à ne pas l'être. Je sais, à présent, que les autres souffrent aussi; j'en suis devenue plus triste, mais beaucoup plus résignée. Ma pitié a changé d'objet, et mes espérances ont changé de lieu. Elles montent plus haut. Je tâche d'y monter (avec elles).

1. Fut publiée dans le recueil de Mme Desbordes-Valmore intitulé *Pauvres Fleurs.*





A SON MARI

Paris, le 26 août 1839.

Voici ma vie. Avant-hier, je me suis laissé conduire chez Mme de Récamier, qui m'attendait, par M. de Sainte-Beuve, toujours le même, c'est-à-dire *enfant, aigle et papillon*. J'ai vu M. de Chateaubriand. J'ai travaillé ardemment à faire augmenter la pension d'Hilaire et à lui faire vendre son tableau. J'ai vu M. Lenormand, qui est venu pour m'y voir parce qu'il m'aime. C'est lui qui a contribué, au ministère, à me faire accorder l'indemnité. M. de Sainte-Beuve est revenu dîner avec nous trois, gai comme un pinson.

. . . .

30 août 1839.

J'ai revu M. de Sainte-Beuve, affectueux et serviable, — comme Charpentier[1].

Oh! mon cher ami! que j'ai besoin de t'avoir dans le vide où flottent mes idées!

1. Editeur des *Poésies* de Desbordes-Valmore.





A SON MARI

Paris, 26 février 1840.

Je n'ai de repos qu'en étendant mes bras vers l'invisible appui que je sens toujours, et de tous côtés, dans mes désespoirs. Je t'aime tant que je voudrais voir passer en toi ces profondes convictions de *notre valeur* devant Dieu, qui ne nous laissera pas tomber. Prends mes mains, soutiens-moi des tiennes, et, une fois réunis, restons à côté l'un de l'autre, n'importe où !

Inès te jette ses bras autour de toi. Elle grandit beaucoup. Ses défauts et ses qualités sont d'une grande franchise. Hippolyte rêve de toi, d'amour et de gloire. Il a de l'esprit comme La Fontaine :

Tout est pour lui matière à réfléchir.

Je me donne un peu de mal, en ce moment, au ménage; mais, si je l'eusse fait plus tôt, mon ami, nous aurions la moitié moins de dettes. J'y gagne à peu près cent francs par mois. Quel fléau que ces servantes ! Je ne m'en faisais encore qu'une faible idée. Elles dérobent sur tout. Croirais-tu que j'en pleure, moins encore pour l'argent dont elles nous ont rendus si pauvres sans beaucoup s'enrichir[1], mais pour ce dégoût et l'effroi qu'elles me causent. Au reste, Mlle Sophie place

1. Sur un si mince budget, elles ne pouvaient que bien faiblement, les servantes de Marceline, arrondir leurs gages, ou, comme on le dit populairement, faire danser l'anse du panier.

beaucoup à la caisse d'épargne et se fait honorer dans sa famille par les présents pleins de goût qu'elle y envoie.

Je sépare mes embrassements de cette phrase incidente. Ecris-moi, je t'en prie! Joues-tu souvent? Dessines-tu? Te soutiens-tu? Harel monte un drame de Victor Hugo, un autre de Balzac. Il te fait mille compliments et t'aime toujours.





A MÉLANIE WALDOR

Paris, le 2 novembre 1833.

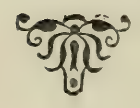
Vous n'êtes donc pas de retour, bonne Mélanie? Car je me figure que vous m'auriez écrit. J'ai trop tardé, moi, à vous répondre, et ma vie si troublée, si souvent malade, est pleine de ces remords du cœur de ne pas faire ce qu'il désire le plus. Pardon entier dans l'avenir et le passé pour ces intervalles involontaires, non dans l'amitié stable et vraie que je vous porte, mais dans mes moyens de vous la témoigner. Après les embarras, les recherches d'un appartement, l'installation dans celui qu'enfin nous habitons, j'ai été quinze jours sans voir. Mes yeux ont porté toutes les conséquences de mes fatigues et de mes chagrins. Pourtant, je suis guérie, j'ai écrit à M. Horner, il y a trois semaines, mais je n'ai pas revu sa câline et douce figure dans mes orages. Ce sera vous qui me remettrez sur votre chemin.

Je me suis permis, sans votre aveu, d'orner l'*Almanach des Grâces* d'une de vos romances : *Il faut sourire.* Ce brave éditeur a été si heureux d'avoir nos deux noms, qui riment comme nos pauvres cœurs; je crois que j'ai été généreuse de votre bien.

Il faut que vous appreniez, la *première,* que nous resterons à Paris, selon toute apparence, par l'influence qui m'y a d'abord attirée. Je suis sûre de faire quelque bien à votre belle âme en vous disant que M. Dumas nous prête son constant appui. Bien que nous ne fassions que l'entrevoir comme un éclair, c'est toujours

pour nous consoler. Il remonte le Théâtre-Français, appelé par le ministre, qui l'a prié, dit-on, d'y apporter ses ouvrages et son beau talent. Vous devez comprendre, à ce compte, tout ce qu'il faut faire pour servir mon cher Valmore[1], et c'est sans l'avoir demandé qu'il a songé à nous attacher à ce grand changement, qui va s'opérer au théâtre. N'est-ce pas, bonne, que vous êtes contente de lui? Jugez de tout le bien que je pense de vous pour en être sûre et pour sentir de la douceur à vous l'écrire.

1. Nous avons dit avec quelle obstination malheureuse Valmore poursuivit l'ambition d'appartenir au Théâtre-Français, et dans les premiers rôles.





A MADEMOISELLE MARS

Milan, 19 juillet 1838.

Nous arrivons de Milan, il y a deux heures, et j'ai tant de soleil dans les yeux que je vois des rayons en vous écrivant.

Il a été impossible de trouver place pour cette troupe entière et nous par-dessus le marché, et nous avons été forcés de rester à Lyon, quatre jours entiers. Jugez d'un tel supplice!

Arrivés à Turin, après le plus beau voyage du monde, nous avons encore attendu deux jours à l'hôtel de la *Pension suisse,* où je vous conseille de vous faire conduire, *Contrada Carlo Alberto.* Tout y est convenable, propre, silencieux et raisonnable de prix. On s'y fait apporter le bain. — On vous y attend. Que parlez-vous de prôneurs de moins, mon Dieu! Votre arrivée court déjà l'Italie [1]. Le directeur nous dit que vous ne recevrez sa lettre que le 23. Ne pensez point aux matelots. Vous serez par ses soins dans un bon et décent hôtel point bruyant ni ruineux, mais il n'y a pas un trou particulier à louer dans cette ville étrange et admirable [2]. Nous sommes, vous le verrez, dans un corridor, sans armoire, mais où nos trois lits sont très bons.

Apportez tout en fait de mode et d'ajustement.

Les coiffeurs sont intelligents, élégants même, mais

1. La célèbre comédienne devait jouer à Milan, pendant un mois.
2. L'affluence était énorme, pour les fêtes du couronnement, qui s'y préparaient.

les objets de toilette sont chers. La vie seule y est traitée fort modestement. Ayez le soin le plus strict de ne rien mettre au roulage : tout arriverait quatre fois trop tard, même par le roulage accéléré. On se charge ici d'empêcher que, nulle part, vos malles ne soient ouvertes avant votre entrée à Milan. J'irai demain moi-même, au surplus, chez le consul, à qui je suis fort recommandée. Mais sans moi la chose se ferait également.

Tartuffe seul se jouera à la Louis XIV, le *Misanthrope* gardera le costume Louis XV.

Valmore sait d'avance quel est votre répertoire. Venez donc le plus tôt possible.

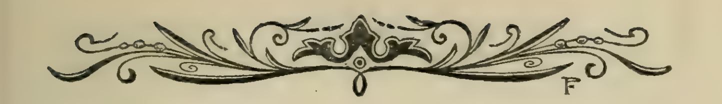
Vous aurez de la poussière, mais un chemin dans les Alpes facile comme le boulevard de Paris. Mais que de beautés inconnues! J'ai failli me jeter hors de la diligence pour me mettre à genoux devant Dieu, qui a fait tout cela, sans vous compter vous, un de ses plus parfaits ouvrages.

Prenez de légers manteaux pour la nuit du mont Cenis, où le vent se ressent du froid des neiges qui s'y trouvent. Je ne suis pas fatiguée, tant le soleil vous soutient haut. L'Italie est pleine de brises inconnues en France, durant les grandes chaleurs.

Nous vous attendons avec tous les sentiments intimes que vous nous connaissez et l'émotion que donne ici la nouvelle de votre arrivée. Le directeur ne s'en tient pas d'orgueil. La salle n'est pas très grande, mais d'une coupe harmonieuse. Ah! mon Dieu! j'oublie sans doute quelque chose... mais il est plus que temps, après vous avoir embrassée de toute mon âme, de me signer

Votre fidèle MARCELINE VALMORE.



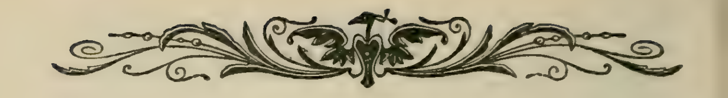


A SON MARI

Paris, 5 mars 1840.

C'est bien vrai! c'est bien vrai! Si tu l'apprends par les journaux avant que ma joie te l'annonce, crois-le et remercions-le ensemble pour cette faveur que la Providence verse sur notre famille. Je reçois à l'instant, jeudi à midi, l'ordonnance du ministre, M. Villemain, qui me jette, en quittant le ministère, un bienfait inattendu. Il a porté ma pension de trois cents francs *temporaire* à douze cents francs pour toujours. Je me sens bouleversée d'une joie trop pure pour qu'elle ne m'arrive pas de cette puissance invisible qui me soutient dans toutes mes tristesses. O mon ami! crois avec moi. Partage le bienfait de la foi avec la compagne de ta chère vie, et ne t'inquiète plus de l'avenir, que tout nous présage paisible. Proudhon lui-même m'écrit des choses à relever du désespoir. Oh! que je voudrais t'embrasser et te voir content, mon cher Prosper! Je t'écris ceci à la hâte. Je sors pour le pauvre forçat.





AU MÊME

6 mars 1840.

Je ne t'ai parlé que de l'événement heureux survenu dans notre fortune, mon bon ange, et j'avais trop peu de temps pour y ajouter le moindre détail. Hier, jour béni! Après cette nouvelle que j'ai partagée avec toi, j'ai eu le bonheur de désarmer, en faveur du jeune forçat, son oncle, sa tante et sa mère. Ils ont tous pleuré avec moi et se sont rendus. On consent à le réclamer dans les formes, ce que demande la loi, avant que la grâce puisse être demandée par le directeur de la triste maison. Je te raconterai toute cette aventure quand nous serons ensemble et calmés de nos ouragans. L'essentiel était d'abattre les colères de cette famille aigrie, c'est fait! Ah! que j'étais près du ciel, hier, en sortant de cette maison! Et le soleil riait, et ton retour en espoir possible, et ta chaîne rompue, à toi! Oui, j'ai passé tout un beau jour loin de toi, mais par toi, pour toi!

Je suis bien contrariée de tes études forcées et inutiles pour M. David. La tragédie ne fera pas un franc de plus. Si l'on veut la monter dans l'espoir de Mlle Rachel, on se trompe, elle est trop faible de santé pour courir[1]! Il est déjà question de la réengager aux Français. D'abord

1. La grande tragédienne alla plus loin, en Amérique, avide de gloire et d'argent; on sait qu'elle dut à l'épuisement du voyage de mourir prématurément.

elle devient folle de prétentions[1], et ses moyens baissent comme les recettes, dit-on! Il ne reviendra donc qu'une fatigue pleine d'ennui de ce passage classique. Surtout ne fais plus l'imprudence de jouer pieds nus! Quand seras-tu délivré des Grecs et des Romains, autre part que dans ta bibliothèque! Je voudrais que tu vendisses dans deux mois ton dernier manteau.

1. Gâtée par les transports de ses admirateurs, éperdument glorifiée et d'autant plus sensible aux morsures de la jalousie, elle s'était arrogé un empire exorbitant et qu'on trouvait insoutenable, dans la maison commune.





A ONDINE

28 juin 1840.

Je voulais t'écrire, ce matin, à travers tout le soleil des trois chambres[1]. Je n'ai pu que t'embrasser dans mon cœur. Tu sais, mon bon ange, qu'il ne m'est pas donné d'accomplir ma volonté. Tout le monde en dispose, et j'ai, en ce moment, plusieurs bons bourreaux qui entrent par les fenêtres et les serrures; un peintre qui me cloue quatre et cinq heures pour te faire une mère verte et giroflée. Comme c'est avec une profonde innocence qu'ils croient me faire jolie, je le lui pardonne.

J'ai donc à répondre à deux chères lettres de toi; car il faut convenir, comme dit Péla, que tu es bien la plus amour d'enfant que l'on puisse voir! Embrasse et remercie ma chère Héloïse pour la robe de Marianne reçue exactement avec ta seconde lettre et une ligne de son cœur. Toutes les tiennes, vois-tu, m'entrent dans l'âme comme si tu m'embrassais, pauvre enfant! Je te laisse à penser si je vais souvent te chercher où tu es, et si je m'y promène avec toi, tantôt avec inquiétude et tantôt avec toute la joie de ta santé. — M. Liré[2], que j'ai vu, veut lui-même que tu ne fasses rien, en ce moment. Sa nièce est très bien rétablie d'avoir suivi ce régime. Elle s'était, comme toi, brûlé le sang et le cerveau par

1. On venait de changer d'appartement, pour habiter, au 345 de la rue Saint-Honoré, un logement situé au nord, mais d'où l'on voyait le soleil sur trois façades de la cour.

2. Le médecin.

excès d'étude. C'est la bonne Nature, à présent, qui te berce et t'empêche de penser. Garde-toi de lutter avec ce demi-sommeil de ton intelligence; ce n'est rien qu'une fatigue nerveuse dont tu ne dois chercher que le repos. Laisse-toi guider par la Nature, et garde-toi de regretter ce que tu crois perdre dans l'inaction. Toutes tes idées, au contraire, s'éveilleront fortes et fraîches quand tu auras, toi, la force de les porter. Ton organisation est la mienne, chère image! et tu as bien plus appris que moi. De là vient le trouble un peu fréquent de ta santé et mon ressentiment involontaire contre l'excès de ton amour pour le travail. J'ai la conviction si profonde que tu as tout en toi, sans les tortures extrêmes du travail, que ce que je désire le plus au monde, c'est de te voir souvent danser, manger, dormir et courir, afin de rétablir l'harmonie du ciel et de la terre. Je voudrais m'exprimer pour seulement te persuader : il me semble que tu as dérangé la basse dans ce duo ciel et terre que j'écoutais en toi, toute ravie, ma fille. Je sais que le ciel est resté tout entier où j'avais demandé à Dieu de te l'accorder. Remets le reste sur pied, afin que je dorme aussi!

... Nos espérances sont comme les drapeaux en temps de pluie. Rien ne bouge, rien ne ressort de ce calme plat où nous ne dormons guère! Mais que tu te portes bien, et vous tous, j'ai du courage, de la résignation, surtout pour le reste.

Porte bien exactement en note tes dépenses et l'excédent de la robe de Marianne. Si la gêne qui nous étouffe dure encore un peu de temps, du moins que les comptes de notre conscience soient clairs en nous, avec Dieu et nos amis. — Ecris quelques lignes pour Mlle Mars, qui se porte un peu mieux et que l'on envoie dans le Béarn pour sa santé.

J'ai beau, mon cher ange, te sentir mieux qu'avec moi-même dans un paradis calme, je me demande par

moments si j'ai bien pu te laisser partir sans moi. Mais j'ai honte, après, de ces effrois sans cause; car tu ne sortiras jamais seule, et si les anges de la terre veillent autour de toi, ceux d'en haut te regardent aussi partout.

... Viens, que je t'embrasse à travers tes sourires et tes larmes. Comment puis-je te gronder? C'est bien la preuve que je suis sévère avec moi-même.





A SON MARI

Paris, le 27 août 1840, 2 heures.

C'eşt inexplicable, à présent, il ne me semble plus que tu sois parti, tant je suis et me crois au moment de te revoir; mais j'éprouve une lourdeur de cœur pareille à celle que tu ressens, d'après ce que tu me dis. Oh! que ta dernière lettre m'a fait mal! Pourquoi, Prosper, es-tu triste, à ce point, du passé[1]? Pourquoi te navrer de ce qui n'est plus et des peines confuses dont tu m'as toujours épargné la connaissance? Par quel miracle aurais-tu échappé aux entraînements que la chaleur de l'âge et les facilités de notre profession plaçaient devant toi? Tu es, assurément, le plus honnête homme que je connaisse au monde, et je veux qu'une fois pour toutes tu apprécies à leur juste valeur des incidents que tu n'as pas cherchés, et qui n'ont rien rompu de l'inviolabilité de nos liens. Laisse donc aller ces jours frivoles, ils étaient inévitables, avec les idées reçues du monde. Ne soyons pas plus austères que Dieu même et ses prêtres, qui relèvent et embrassent leurs enfants de retour. Je n'en veux à personne de t'avoir trouvé aimable, mon cher mari. N'avaient-elles pas à me pardonner d'être ta femme, et franchement de ne pas mériter un tel bonheur[2]? Mais cette union était marquée au ciel, voulue

1. Dans un moment de dépression nerveuse et pour décharger son cœur Valmore venait de jeter ingénument sur le papier cette confession rétrospective, un peu tard venue et sans raison.

2. En sa bonté, Marceline renverserait plutôt les rôles; elle ne se rend pas assez justice.

par ton père et nos amis, que je remercie encore et toujours de m'avoir choisie, car je t'aimais tant! Et trouves-tu que je ne t'aime plus de toutes les facultés de mon âme? Sois sûr de moi, cher ami, dans la vie et dans la mort, et reçois mes actions de grâces pour la tendresse dont tu payes la mienne; je ne la changerais pour quoi que ce soit dans le monde, et je te suivrai avec joie partout où Dieu nous permettra de vivre ensemble. Je te conjure de trouver là dedans toutes les compensations du passé, dont les rêves tristes n'existent plus pour moi. Je te prie de les traiter toi-même avec indulgence et de ne rien haïr de ce qui t'a aimé; je crois, au fait, que c'était bien difficile autrement. A revoir.





A SES ENFANTS

Le 1er novembre 1840, 10 heures du soir.

Je vous écris, mes chères âmes, au milieu de toutes les cloches battantes de Bruxelles, qui se répondent pour les saints et pour les morts[1]. Rien ne peut, à Paris, donner l'idée de ces solennités, qui émeuvent ici la terre et les airs. Les églises que nous avons parcourues étaient pleines de femmes à longues failles sur la tête, et qui tombent jusqu'à leurs pieds. Les églises ont tellement le caractère de l'Italie que je donnerais tout au monde pour que vous les vissiez. Nous y avons vu, aujourd'hui, la Vierge noire et le petit enfant Jésus noir comme sa mère. Ces modernes me serrent le cœur de mille souvenirs. L'art n'y est pour rien, mais les premières et douces croyances font que j'adore leurs voiles raides doublés de roses et leurs immobiles couronnes de fleurs d'une batiste si ferme, que tous les orages du monde n'en feraient pas bouger une feuille. J'ai à vous faire le récit d'un cabinet de peinture où nous avons pénétré, hier, chez le duc d'Arenberg. Quelle richesse tranquille! Quelle solitude glorieuse! Les Rubens y pleuvent, et ses deux femmes, presque vivantes de son pinceau, et lui-même peint de sa main; on croit voir ses lèvres bouger. Vraiment, c'est le refuge, ici, de la peinture; on sent qu'elle y est adorée par une religion profonde, sans paroles. Mais que direz-vous quand vous

1. V. Sainte-Beuve, *Desbordes-Valmore*, p. 77-79.

apprendrez que nous venons de voir la tête véritable de Laocoon, possédée par ce duc d'Arenberg au prix de cent soixante mille francs! Je vivrais mille ans que je ne pourrais oublier cette merveille qui me poursuit, cette tête noyée de douleurs et de reproches amers. Des Vénitiens l'ont trouvée dans leurs fouilles, longtemps après la découverte du magnifique groupe dont la tête véritable n'avait jamais été retrouvée. Sa vue déchire, et l'on croit être près d'entendre des cris sortir de cette bouche ouverte par une convulsion de souffrance morale. La vue de toutes les dents découvertes sans grimace ajoute beaucoup à l'expression de cette torture. Ce n'est pas un vieillard, comme dans le groupe, mais un homme dans la force et la beauté de l'âge, quarante à quarante-cinq ans. Il pleure comme je n'ai jamais vu pleurer du marbre, et comme on sent que doit pleurer le père des enfants qu'il ne peut délivrer. Hippolyte avait observé qu'ils avaient l'air bien jeune pour (être) les enfants de ce vieillard. Il aurait vu avec transport l'harmonie de leur jeune âge avec le sien. Ils doivent avoir moins de quinze ans.

Mais de quoi vais-je vous entretenir? Tout ce que j'en dis est si pâle qu'il vaut mieux en venir à nos réalités connues. La dernière lettre en trio chantait tout ce que je goûte ici, depuis trois semaines (et où, pourtant, vous me manquez bien), en est tout consolé.

Je n'ai pas besoin de dire à Line[1] qu'en allant aux madones j'ai bien pensé à son anniversaire de naissance. Je sais que tu as du courage, mon cher enfant, et je l'ai déjà vu plusieurs fois. Celui qui vient d'en haut garde toujours bien les femmes, qui n'ont pas besoin de la valeur permanente des hommes. Je suis heureuse du bonheur que tu ressens. Notre Inès et toi, vous aurez cette vertu qui répare toutes les fautes et qui est

1. Ondine.

la balance des forces de l'autre sexe. Il est bien sûr que les travaux du ménage ont mille récompenses qui les rendent chers. C'est ici[1] l'*unique* joie de la femme. Elles sont généralement très gaies. Dans les moments de calamité, de fortune, vous voyez que c'est un secours immense, et je vous embrasse de toute ma tendresse, pour la manière dont vous venez de vous le prouver à vous-mêmes. C'est assurément une grande consolation au chagrin que j'éprouve de vous savoir entourées de privations, mes pauvres bien-aimées.

1. En Belgique, à Bruxelles.





A SON FILS

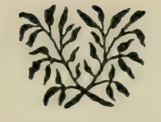
Orléans, le jeudi 20 juillet 1842.

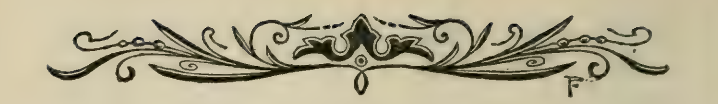
Pour moi, ce n'est pas d'exemple que je t'encourage. Je ne fais absolument rien qu'un peu coudre ou tresser du lacet, afin de ne pas quitter Mme Branchu. Je profite de ces moments d'entière *Capoue* pour relire Victor Hugo et brûler toutes mes feuilles à ce soleil. J'en demeure courbée, je te l'avoue. Quelle architecture, quelle ciselure, quelles fleurs vivantes! Jamais je n'ai rien ressenti de plus saisissant, et j'ai dix fois posé ce livre sur mon front prêt d'éclater. Ne te semble-t-il pas, mon ange, que la raison vacille plus devant ces prodiges humains que devant les merveilles incompréhensibles de l'auteur éternel? Comme on n'a pas l'audace de chercher à comprendre celles-là, on adore seulement et on laisse flotter son âme. Mais l'homme au-dessus de tout écrase les autres par une admiration accablante et désespérée. N'est-ce pas là ce qui a fait la puissance de Napoléon, qui pouvait plonger sans épuisement dans une telle cuve! Je t'avoue que j'ai, quelquefois, peur de toucher à de certaines pages de Victor Hugo.

Je t'en prie, lis *Volupté*[1], quand je serai de retour. Je m'y consacre, et je m'y attache, comme à tout ce qu'il écrit. Il y a du Rousseau, il y a du Marivaux, il y

1. Le roman de Sainte-Beuve, une œuvre étrange, une étude d'anatomie pathologique, qu'on appela bien complaisamment, alors, *le roman de toutes les âmes*.

a surtout de lui-même et des ailes d'oiseaux, qui contrastent beaucoup avec la mélancolie du froid, mais c'est par cela même que c'est vrai. Nous ne sommes pas tout d'une pièce. Ces nuances infinies deviennent très attachantes, parce qu'elles forment mille portraits, tous ressemblants, de la même personne que nous aimons. Tu lui porteras la lettre que je joins ici, et où tu voudras.





A CAROLINE BRANCHU

12 avril 1843.

Mon amie et sœur, je t'aime de m'avoir écrit sans attendre ma réponse. Ton âme a des instincts pleins de lumière. Solitaire comme tu es, et malade souvent, tu me vois à travers l'absence, et tu as deviné le profond abattement où je me trouve. Tu es toujours toi-même au milieu de tout ce qui change. Je te sais si bien que l'on viendrait me dire : « Elle ne vous aime plus, » que mon oreille seule serait offensée de ces paroles. Elles ne descendraient pas jusqu'à mon cœur, et rien n'altérera dans cette vie ni dans l'autre le charme de t'avoir connue et d'avoir été consolée par ton amitié divine. Oui, Caroline, tu aurais bien fait de venir, si tu l'avais pu, relever tes idées à force d'être tendres. Il te fallait une vie d'amour, parce que ton âme en est faite. Trop de recueillement te dévore, et tu ne pourras jamais végéter, mais te dévorer au bûcher de ta mémoire. Femme, fille, mère et amie, tu as été complète partout. Je ne dis rien de l'artiste ; l'étais-tu autrement qu'avec tes passions sublimes? Va! je t'ai comprise aussi, moi, fourmi dans l'herbe, je t'éprouvais jusqu'au fond de mon intelligence voilée alors, et je savais pourquoi Garat, qui t'écoutait, l'oreille béante et les mains tendues, pleurait comme on doit pleurer en écoutant à la porte du ciel. Il n'y a pas, ici, un mot de ce qu'ils appellent ironiquement *de la poésie*. Je parle de Madame à Caroline; qu'elle me laisse essayer de dire

ce que nous disons quelquefois avec Augier. Si tu savais comme celui-là aussi t'a comprise! Un de nos rêves, c'est d'aller te voir en même temps, pour nous embrasser tous trois à la fois comme frère et sœur. C'est là une joie dont on a soif, quand on est à moitié mort d'avoir pleuré de la méchanceté ou de la folie humaine.

Ton bon frère Valmore en est stupéfait encore. Il ne comprend que ce qui est droit, affectueux et simple.





A ONDINE

Paris, le 16 avril 1843.

C'est Pâques dans toute sa splendeur, ma bien-aimée. On dirait qu'aujourd'hui la terre est tout amour. Le soleil a percé les ténèbres, il pleut des fleurs et du jour par les rues. Je suis triste au milieu. Je ne voudrais pas l'être moins. Tu sauras un jour ce qu'il y a eu de morne et de grand dans une telle résolution. Nous sommes bien faibles et bien forts à la fois !

Béranger était venu accidentellement pour obliger de son concours une pauvre femme que tu connais. Il m'a parlé sans estime de celui qui se vante de son amitié et qu'il ne voit jamais. En me demandant si je l'avais aussi appelé au secours dans cette circonstance, et sur une exclamation prompte : « Pour cela non : » « Je le comprends, m'a-t-il dit, il est avare. » Je n'ai rien répondu, et tout en demeurera là. Béranger est un homme humain et loyal, fort simple. Il m'a grondée d'avoir révélé son nom à la dame obligée, mais grondée de bonne foi et à mériter que tu l'embrasses, ce que tu feras un jour, dans la mansarde véritable où il demeure comme un gros chien sans dents, sans griffes, avec des lunettes vertes.

Que tu me dis de choses tendres sur ma mère! Que je t'aime, mon cher et bon ange! Tu avais, l'autre nuit, des cheveux jusqu'à tes pieds[1]. J'étais folle de joie de

1. Dans un rêve de sa mère, Ondine se plaignait à elle que la maladie eû diminué sa chevelure, qui était longue et belle.

te revoir cette parure. Ces vilaines mères sont coquettes pour leurs filles!

Voici ce que j'ai trouvé dans M. Lamennais, oiseau divin dont le souffle seul et les ailes paraissent vivants depuis trente ans : « Rien, chez les êtres que leur nature appelle à se transformer, ne ressemble davantage à une menace de mort que ces perturbations profondes qui, à certaines époques de leur développement, éprouvent en eux les fonctions vitales, et, pourtant, ce n'est pas l'effort de la vie pour s'épanouir, pour se dilater dans une sphère plus large. » C'est l'histoire de mon existence, depuis l'âge de seize ans. Quelque chose d'en haut rayonne dans ce style plein de choses. Ma fille! tout ce qui est beau me rapproche de toi.





A LA MÊME

Jeudi, 19 août 1844.

Ta lettre pleine d'orages me laisse bien agitée, chère bien-aimée. N'auras-tu pas le retentissement de ces coups de tonnerre ? Tu n'es pas assez fortifiée pour de pareilles secousses. Tu me rappelles Lyon, comme si je l'avais oublié ! J'y ai vécu d'une vie si profonde, pendant vos chères enfances ! Il y a là, sans doute, quelques pages dignes de la Vierge, par la souffrance, au moins. Mais ce n'est pas ici la place d'en parler, mon tendre amour. Dans une vie aussi haletante que la nôtre, où prendre le temps d'un récit, d'une confidence ? Tout s'y jette par larmes, par sanglots, par une étreinte passionnée, qui n'a rien dit, mais qui a empêché de mourir. Avec toi, surtout, j'ai vécu de silences forcés. Je croyais les devoir à ton repos, à ta santé. J'ai fait ce que j'ai pu pour tourner toujours du côté du soleil, la nuit même en t'appuyant à mon cœur, et en te chantant : « Cachons-nous ! Cachons-nous pour avoir bien chaud ! » Ce qui doit apaiser ta charmante colère contre M. Alexandre Dumas (cette colère, qui m'a fait entrevoir, un moment, le *ciel d'une mère,* le cœur de son enfant soulevé en sa faveur), c'est que ce n'est pas ici, dans ce monde comme il est fait, qu'il faut prétendre être jugée suivant ses vertus et ses fautes. Tu sais que j'ai eu trop à coudre et à soigner les miens pour poser comme l'exigent les faiseurs de portraits. Il faut marcher contre le vent, quand on est restée, à quatorze

ans, orpheline et nue, et portant au cœur le courage d'un dragon sous une enveloppe d'oiseau. On ne voit pas les cœurs. On ne choisit pas avec Dieu. Sa volonté m'a fait sortir de la race errante qui fuyait les bûchers. Une austérité douloureuse occupe un coin de mon âme, en compagnie de la plus tendre charité. Que ceux qui m'ont fait du mal soient tranquilles. D'abord leur haine doit être satisfaite par la grandeur de mon infortune, peu de chose y manque, mais je n'ai rien contre eux. Je remercie Dieu de leur bien-être, parce qu'il m'est vraiment bon et que je le lui demande. Je n'ai pas le temps de mieux faire, ni d'en parler.





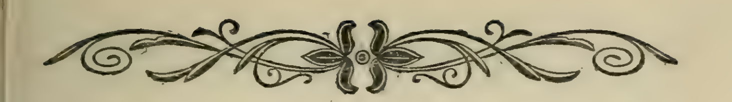
A SON MARI

Paris, 8 mars 1847.

Non, notre charmante Ondine n'est pas froide, elle n'est que distraite et pressée. Son agitation dans de petites choses l'empêche d'appuyer sur les grandes, et ce petit remue-ménage innocent est ce que je souhaite le plus pour elle. Sois sûr qu'elle t'aime profondément, mais elle tranche un peu sur les affaires de la vie, pour n'avoir plus à y penser. Puisse-t-elle garder toujours la douce illusion qu'elle y voit mieux que les autres! Comme je ne lui demande au monde que son bonheur, je la remercie à genoux quand elle me le donne, après quoi je la tiens quitte, même de m'apprécier au milieu de mes orages; c'est encore une aimable enfant, qui n'a pas eu, un moment, la conscience des douleurs qu'elle m'a causées, et je serais bien fâchée qu'elle l'eût, maintenant. J'ai tant besoin de la voir rire! Elle ne m'a rien dit de Mme Boscans[1], que j'ai trouvée toujours la même, et qui en fait un éloge accompli.

1. La directrice de l'institution de jeunes filles où Ondine enseignait.





A PAULINE DUCHAMBGE

Paris, le 3 décembre 1849.

Je ne peux écrire qu'à toi! Mon cœur, plein de fièvres et de larmes, craint de s'ouvrir à mon pauvre Valmore, qui souffre déjà tant et qui en devient malade. Ondine est bien faible et abattue pour écouter les orages maternels. Mon adorable Hippolyte a regardé, ce matin, mes yeux rougis de la nuit du 3 décembre[1]. Hippolyte est à la fois un homme profond et un enfant divin. Je ne dis pas trop. — Toi, mon amie de tous les temps et de tous les mondes, donne-moi une de tes saintes larmes, et envoie un baiser à ma petite bien-aimée. — Le jour de la délivrance est bien lourd sur la tête de ta pauvre Marceline et sa mère[2].

Ah! Pauline! Sous cette sanglante blessure, il faut donc marcher, vivre de toutes les préoccupations de la misère et des terreurs qui l'accompagnent?

1. Passée au chevet de sa fille Inès mourante.
2. La mère d'Inès.





A MÉLANIE WALDOR

(Paris), le 21 février 1851.

Vous êtes toujours bonne et *cruelle* de me parler de soirée, mon amie. Qu'y a-t-il donc de changé en moi depuis que j'avais tant de peur du mot *soirée!* Je n'en suis pas là de me jeter dans la musique qui réveille tout, et dans des figures inconnues dont la bienveillance même me donne un tremblement. Avez-vous oublié nos luttes à cet égard, mes fuites sauvages, et y a-t-il une seule personne dans Paris qui puisse vous dire m'avoir vue là ou là, depuis que j'ai eu le courage de résister à vos charmantes instances? Je suis restée accablée peut-être pour toujours, Mélanie, parce qu'une vraie part de ma vie s'est en allée! — Sans doute, le bonheur sérieux d'Ondine m'atteint de quelques rayons de soleil, mais le soleil n'est pas du côté d'une soirée, chère femme; il est, pour moi, dans une causerie intime d'un cœur qui m'a toujours aimée, à qui je l'ai bien rendu. J'irai, presque aussitôt que ce billet, vous dire ces choses qui vous ont tant de fois désarmée. Vous savez, dès longtemps, que mon cher Valmore,

Frère, époux et maître,

est homme à me contredire en fait de solitude. Pour lui, si les chartreuses n'existaient pas, *il faudrait les inventer*. Aussi s'en fait-il une partout où il y a quatre murs et des livres à dévorer.

Les jeunes, je ne dis pas; ils ont leurs ailes et vos invitations attirantes. Qu'ils aillent à leur volonté. Le bonheur des autres me fait toujours du bien.

Ayez-en beaucoup, et que je le sache et qu'il me soit permis de penser que c'est pour cela que vous êtes si bonne.

Hélas! aux cœurs heureux les vertus sont faciles. Souvenez-vous aussi qu'aux cœurs déchirés les amitiés fidèles sont indispensables.





AU DOCTEUR VEYNE

17 août 1853.

Il y a, rue Richelieu, n° 10, une bonne vieille concierge. Une fois je l'ai vue, et, depuis ce temps, je me trouve mêlée à sa triste étoile. La vôtre, mon cher Samaritain, suivra l'ordre divin qu'elle a reçu d'aller verser l'huile sur toutes les blessures...

Le fils de cette femme est très malade, pauvre comme sa mère, très joli, très musical, très fier et très intelligent, un Chatterton.

Il a rencontré dans l'escalier une jeune ombre qu'il a prise pour Kitty Bell, et voilà tout.

La honte, le silence, la violence des remèdes peut-être, ont fait que la fièvre le dévore.

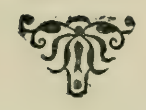
La mère a tout avoué à Mme Duchambge, qui est venue comme une flèche pour me faire courir après vous, car le jeune musicien veut se tuer. La fièvre est au milieu du front. Il dit qu'une araignée lui est entrée dans l'oreille[1].

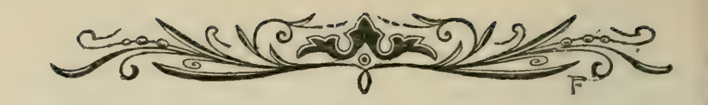
Vous voyez à quel drame obscur je vous invite. — J'ai chancelé durant bien des minutes, pensant aux tristes offrandes que vous fait ma reconnaissance; mais votre cœur attire le mien, j'y vais comme l'oiseau au soleil, — et je vous porte l'adresse du *blessé :* 10, rue de Riche-

1. *Amor volat, currit et lætatur; liber est, et non tenetur.* La lettre de Mme Valmore remet en mémoire ce verset de l'*Imitation*.

lieu. Je crois que vos yeux seuls feront déjà beaucoup sur cette pauvre âme qui veut partir. Il faut l'en empêcher pour sa mère; — c'est affreux, affreux, de voir mourir jeune et de rester[1].

1. Si l'on pense qu'elle venait de perdre ses deux filles et qu'elle était sous l'impression encore saignante de la mort d'Ondine, ces deux derniers mots prennent une signification immense de pitié douloureuse.





A PAULINE DUCHAMBGE

Le 27 décembre 1855.

J'espérais un peu une lettre, un mot de toi, Pauline! Ce n'est pas le mauvais temps seul qui m'arrête, car je suis poussée en tous sens, et je vis sans repos de mon côté. Mes journées sont broyées sous une meule... Ce n'est pas du froment que j'en recueille. Mon pauvre parent est tout à travers, le matin et le soir. Rien du tout ne se présente pour changer un tel état de choses qui exaspère mon mari. Il est bien sûr, Pauline, que je ne sais où cela nous mène, et, pourtant, sur l'honneur et la conscience, je ne peux jeter cet infortuné dans la rue. Il est donc tressé dans nos heures, car la saison même ne permet pas qu'il reste dans une chambre sans feu. Voilà du grave dans un ménage. Dieu le voit!

J'ai revu ton Breton ferré, qui est venu s'asseoir cordialement avec nous. Il ne sentait plus la lavande. Mais quoi! ses vers sentent toujours le ciel. Quel poète! Combien la vie est dure et marâtre, puisqu'elle amène des hommes d'un tel mérite à devenir ce que celui-ci devient... et deviendra! Gustave Planche est bien mille fois pire[1]. — Vois-tu, ces hommes divins ont froid dans leurs affreuses chambres d'auberge *ruineuses*, et leur soleil les brûle en dedans. Je t'assure qu'ils vivent comme des somnambules : regarde leurs yeux.

1. Sa farouche indépendance et aussi le défaut d'équilibre entre les facultés morales, enfin l'insouciance désordonnée, réduisirent Gustave Planche à terminer ses jours dans la plus lamentable détresse.

Quand donc irai-je à toi?... Presque aussitôt que ma lettre, j'espère. J'ai à serrer tes mains, à savoir comment tout va dans le milieu où tu vis, et j'ai bien des drames à te raconter!

Le travail m'échappe. Je ne sais plus où me mettre pour écrire posément, et autrement que sur mon genou. Je suis commissionnaire... et triste, presque égarée de misères dont personne n'a l'air de se douter.

Je t'aime d'avoir souffert ce que je souffre, et d'être restée si tendre. L'Indien se couche au fond de son canot, quand il tourbillonne sur l'abîme. Moi, je ne peux pas même me coucher, il faut chercher... souvent pour le jour même, afin que moi seule je sache que c'est l'abîme.





A PAULINE DUCHAMBGE

Le 9 janvier 1857.

Il y a cinq jours, quand je rêvais la force d'aller te voir et de répondre moi-même à ta dernière lettre, un rhume tout à fait violent, tout à fait inattendu, m'a rendu plus de fièvre que jamais! Ma bien chère! il est impossible de te raconter l'état d'imbécillité triste où tout cela me met. Je ne sais plus si j'ai passé de tels jours. Je dois le croire, ayant beaucoup souffert en tout temps, mais je suis trop accablée pour me rendre compte de rien. Je devine par là comme tu dois être. Ah! que je te plains! Que je m'afflige amèrement de ce que ma solitude *effrayée* soit si loin de la tienne, toi, la seule amie qui pourrait beaucoup obtenir de ma raison assombrie.

Pourquoi t'étonner de retourner si jeune dans le passé? Ne sommes-nous pas toujours jeunes? D'où vient que tu t'affliges presque de cette preuve incontestable de l'immortalité de notre vie, — elle peut donc être fatiguée, mais non finir. Il n'y a pas de nuit où je ne retrouve mes petits enfants dans mes bras, sur mes genoux. C'est bien eux, va! Sois persuadée, comme moi, qu'ils vivent tout à fait, tandis que nous, c'est avec gêne, et tristesse et peur! Je soutiens donc que cet amour, que tu retrouves si souvent dans les heures les plus tristes et les plus inattendues, fait partie de toi-même et que tu n'en revois alors que le miroir... Celui-là a été ardent, ne te plains pas. C'est le sens de ce que tu ne pouvais t'expliquer alors. C'est ton âme, qui continue et qui suit sa pente d'aimer immortellement.

Voilà ce que j'ai pu trouver pour Alexandre Dumas. Je ne sais ce qu'il y a dans ma lettre, mais c'est une lettre, et ton petit créole[1] en fera une sonnette à cette porte souhaitée. Dieu sait si on lui ouvrira. Il y a bien des entraves vulgaires autour de cet excellent cœur distrait.

Ceci est dans un billet de Brizeux, écrit de Bordeaux pour nous deux : « Dites à notre chère Pauline que de Montpellier, d'où, après quelques jours, je remonterai vers Paris, je lui adresserai quelques lignes d'un souvenir qui ne me quitte pas. » — Il a été malade en Bretagne, avec danger. C'est sa bonne mère qui, à force de soins, l'a guéri. Pauvre Virgile breton, si ses cris pouvaient être apaisés! Il t'aime bien, je le sais, brusquement, mais vraiment. Juge donc! Combien peu d'amis reviennent à nos foyers refroidis. Pour moi, je le regarde de loin comme un pigeon déplumé sur le bord de son toit désert. Ah! ce serait trop navrant si Dieu n'était au-dessus du toit et des amis.

1. Severiano de Heredia.





A PAULINE DUCHAMBGE

Jeudi, 3 décembre 1857.

Que tu as une adorable bonté! m'écrire sans que je puisse te répondre, ma Pauline! Quelle tendresse que la tienne dans cette terrible époque! Aussi, comme je t'embrasse de l'âme! Aucun détail ne m'est indifférent de ce qui t'entoure et te tourmente. Le mot le plus pénétrant de ta lettre est celui-là : « Je vais mieux! » Ah! oui, c'est un peu de ciel. Je sais qu'il y a bien des orages dans peu d'espace, même entre honnêtes gens. L'amour seul, l'amour divin, les apaise, et tu as cet amour. Emploie-le!

Samedi.

Tu vois... je n'ai pu finir. Je pense à toi... et je me tais pour souffrir sans hurlements. Je vis dans l'impossible. Je ne sais plus rien de la vie réelle, si c'est la vie. Ma chère âme, je ne puis que t'embrasser et te tracer sans suite ce sentiment immuable qui m'attache à toi. Mes douleurs sont sans expression. Je ne sais pas trouver une place.

Cher ange aimé, ne viens pas. Soigne-toi; c'est un crime envers ce qu'on aime de se négliger. Je le vois! Je fais beaucoup pour me soulager, mais rien.

21 décembre 1857.

Je ne t'écris qu'avec de l'âme. J'amasse bien des inquiétudes sur toi, ma très chère!... Mon fils n'a pu

t'aller voir, tout malade de mes tourments. Je broie ce qui m'entoure. C'est vivre dans l'impossible. — Ta chère lettre me livre à la tristesse sur toi-même. Mais toutes plaintes sont faibles et inutiles devant de tels événements. Ta pensée est sûre de me trouver au-devant d'elle, quand elle me cherche. Je t'aime uniquement comme amie dans ce vaste espace. Oh! souffre moins, et reçois comme une caresse cet élan de mon cœur[1]!

1. Nous venons de lire une des dernières lettres qu'elle ait tracées, d'une main bien affaiblie.



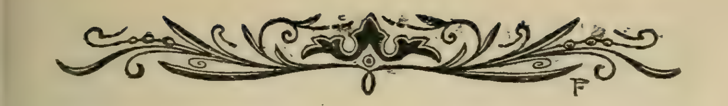


POSTFACE

Je mourus sans rendre une offense;
Mon sort fut une longue enfance,
Et ma pensée un long amour.

M. D. V.





TABLE

II. — Pour ses amies.

III. — Pour ses enfants et pour les mères.

IV. — Impressions de nature et pages mêlées.

LA CORRESPONDANCE DE Mme DESBORDES-VALMORE

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules Bardoux, Directeur.